

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

**En direct de Pékin : La production d'information des journalistes
étrangers en Chine à travers trois crises internes, 1958, 1989, 2003**

par
Ariane Pelé

Département de science politique
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise ès Science (M.Sc.)
en science politique

Novembre, 2008

© Ariane Pelé, 2008



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

En direct de Pékin : La production d'information des journalistes
étrangers en Chine à travers trois crises internes, 1958, 1989, 2003

Présenté par :

Ariane Pelé

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Président-rapporteur

Dominique Caouette
Directeur de recherche

David Ownby
Co-directeur de recherche

Membre du jury

RÉSUMÉ

Ce mémoire s'intéresse à la production d'information par les journalistes occidentaux travaillant en Chine. Plus précisément, il tente de comprendre ce qui contribue à façonner cette information. En utilisant une approche constructiviste, basée sur les travaux de Dell'Orto (2005), ce travail tente de démontrer que la production d'information, ou la représentation sociale de la réalité par les journalistes, est influencée par trois variables : 1- le contexte mondial, 2- le contexte national et 3- les structures cognitives des journalistes. Ceci est démontré à travers l'étude de trois événements marquants de l'histoire récente de la Chine. Ceux-ci constituent trois cas de crises internes s'étant produites sous la gouverne du Parti communiste chinois (PCC) : 1- Le Grand bond en avant (1958-1962), 2- les événements de la place Tiananmen (1989) et 3- l'épidémie de SRAS en 2002-2003. Afin de comprendre l'effet de ces trois variables sur les écrits journalistiques, des extraits de la production d'information des journalistes étudiés pour chaque période illustrant ces effets sont présentés. L'hypothèse testée tout au long du travail est que les trois facteurs contribuent à teinter les perceptions et les interprétations des journalistes occidentaux en Chine.

Mots-clés : Chine; Journalistes occidentaux; Constructivisme; Production d'information; Crise; Parti communiste chinois.

ABSTRACT

This thesis examines the production of journalistic information by Western journalists writing about China. More specifically, it seeks to understand how this information is shaped and what factors influence its construction. Using a constructivist approach, based largely on the works of Dell'Orto (2005), the thesis demonstrates that the production of information, which one might also call the social representation of reality, is the fruit of the interaction of three variables: 1- the international context, 2- the national context, and 3- the identity of the journalist. The interaction of these variables is demonstrated through careful case studies of three important crises faced by the leadership of the Chinese Communist Party (CCP): The Great Leap Forward (1958-1962), 2- the Tiananmen Square Events, and 3- The SARS epidemic in 2002-2003. In order to understand the effect of these three variables on the journalists' reporting, extracts of their writings are presented for each period. The hypothesis tested in this study shows that the three factors do contribute to the construction of the journalists' perceptions and interpretations of reality.

Key-Words : China; Western Journalists; Constructivism; Information Production; Crisis; Chinese Communist Party.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ ET MOTS-CLÉ.....	p.iii
ABSTRACT AND KEY-WORDS.....	p.iv
TABLE DES MATIÈRES.....	p.v
LISTE DES ABBRÉVIATIONS.....	p.vii
REMERCIEMENTS.....	p.viii
INTRODUCTION.....	p.1
CADRE THÉORIQUE.....	p.6
Définition des variables.....	p.9
Production d'information.....	p.9
Contexte mondial.....	p.10
Contexte national.....	p.10
Structure cognitive.....	p.10
Crise.....	p.11
MÉTHODOLOGIE.....	p.12
Justification des choix méthodologiques.....	p.12
Trois études de cas.....	p.12
Cinq journalistes pour chaque cas.....	p.13
Choix des journalistes et sources d'information.....	p.13
Sélection d'extraits illustrant l'effet des trois variables.....	p.14
Structure du texte.....	p.15
Limites de la recherche.....	p.16
LE GRAND BOND EN AVANT.....	p.17
Contexte mondial : la guerre froide.....	p.18
Contexte national.....	p.21
Les structures cognitives des journalistes.....	p.25
Edgar Snow.....	p.26
Han Suyin.....	p.27
Anna Louise Strong.....	p.28
Felix Greene.....	p.29
Joseph Alsop.....	p.30
La production d'information des journalistes.....	p.31
Edgar Snow.....	p.32
Han Suyin.....	p.34

Anna Louise Strong.....	p.35
Felix Greene.....	p.36
Joseph Alsop.....	p.38
Conclusion.....	p.40
LES ÉVÉNEMENTS DE LA PLACE TIANANMEN DE 1989.....	p.42
Contexte mondial : la fin de la guerre froide.....	p.43
Contexte national.....	p.46
Les structures cognitives des journalistes.....	p.50
Harrison E. Salisbury.....	p.51
Jan Wong.....	p.52
Nicholas N. Kristof.....	p.53
Éric Meyer.....	p.54
Scott Simmie.....	p.56
La production d'information des journalistes.....	p.58
Harrison E. Salisbury.....	p.58
Jan Wong.....	p.60
Nicholas N. Kristof.....	p.61
Éric Meyer.....	p.63
Scott Simmie.....	p.64
Conclusion.....	p.66
L'ÉPIDÉMIE DU SRAS.....	p.69
Contexte mondial : la mondialisation.....	p.70
Contexte national.....	p.72
Les structures cognitives des journalistes.....	p.77
John Pomfret.....	p.77
John Gittings.....	p.79
Pierre Haski.....	p.80
Frédéric Bobin.....	p.81
Philippe Massonnet.....	p.82
La production d'information des journalistes.....	p.84
John Pomfret.....	p.84
John Gittings.....	p.85
Pierre Haski.....	p.87
Frédéric Bobin.....	p.89
Philippe Massonnet.....	p.91
Conclusion.....	p.92
CONCLUSION.....	p.96
BIBLIOGRAPHIE.....	p.104
ANNEXE 1 : QUESTIONNAIRE SOUMIS AUX JOURNALISTES.....	p.ix

LISTE DES ABBRÉVIATIONS

APL.....	Armée populaire de libération
CIA.....	<i>Central Intelligence Agency</i>
GBA.....	Grand bond en avant
JO.....	Jeux Olympiques
PCC.....	Parti communiste chinois
RPC.....	République populaire de Chine
SRAS.....	Syndrôme respiratoire aigu sévère
TAM.....	Tiananmen
URSS.....	Union des républiques socialistes soviétiques

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mes codirecteurs de recherche, pour qui j'ai beaucoup d'estime, David Ownby et Dominique Caouette. À travers ce long processus et ses imprévus, ils ont changé de rôle en cours de route et ont fait preuve d'une patience et d'une compréhension sans faille. Merci de votre support continu et de vos encouragements, qui m'ont souvent permis de continuer quand je n'y croyais plus. Merci à Jean-Philippe Bèjà, pour ses conseils judicieux et son amitié.

Merci également à ma mère, Marie, pour sa grande générosité, son écoute et ses encouragements depuis le début. Merci à mon père, Jean-Pierre, pour son humour. À tous les autres membres de ma famille élargie qui m'ont suivie à travers ces années, je tiens également à vous remercier pour votre soutien. Je pense notamment à Lucie et Alain, Annie et Martine. Merci aussi à mes tous amis qui m'ont encouragé même quand le sujet était tabou!

Finalement, la personne à qui je dois les remerciements les plus sentis, Jean-François. Tu m'as donné un soutien indéfectible dans cette rédaction et ses corrections interminables. Je te dois ce mémoire, je te le dédie.

INTRODUCTION

L'année ayant précédé la tenue des Jeux Olympiques (JO) de Pékin en août 2008 a été extrêmement riche en reportages sur la Chine dans les médias du monde entier. En effet, la préparation d'un tel événement attire invariablement une attention médiatique soutenue sur le pays hôte. Or, la Chine, État le plus peuplé de la planète, prenant une importance grandissante sur la scène économique et politique internationale et mené par un des derniers gouvernements communistes au monde, a évidemment fait couler beaucoup d'encre. En plus de l'attention concentrée sur le pays en raison de la venue des Jeux, d'autres événements marquants y ont attiré une couverture médiatique intense. On peut mentionner en exemple le tremblement de terre ayant secoué le nord de la province du Sichuan le 12 mai 2008, causant la mort de plus de 70 000 personnes, ou encore les émeutes ayant perturbé Lhassa et ses régions avoisinantes en mars de la même année. Dans le même registre, des manifestations impliquant des musulmans du nord-ouest de la Chine, les Ouïgours, ont aussi été rapportées lors de cette période, ainsi que leur répression musclée par les autorités. Enfin, il a également été question du cas du *cyber-dissident* Hu Jia, mis en prison pour avoir demandé plus de démocratie et de transparence de la part du régime chinois¹.

En plus de la préparation des Jeux et des autres faits d'actualité en Chine, diverses réactions à ces événements ont fait la manchette sur la scène internationale. En particulier, le relais mondial de la flamme olympique a suscité beaucoup de controverses ainsi que des affrontements entre partisans de divers points de vue lors de son passage dans certains pays occidentaux et asiatiques². En effet, des groupes appuyant des causes allant de la liberté de presse aux droits de la personne, en passant par l'indépendance du Tibet et la crise humanitaire au Darfour ont utilisé cette tribune fort médiatisée pour mettre leur message de l'avant. Ce faisant, l'expression de ces opinions diverses a provoqué certains heurts avec les partisans nationalistes de la Chine venus applaudir au passage de la flamme.

¹ À propos de ces événements, voir les articles suivants : Le Monde. 12 mai 2008. « Chine : le bilan du séisme meurtrier dans le Sichuan ne cesse de s'alourdir »; BBC Online. 17 mars 2008. « Tibet unrest spreads beyond Lhasa ». *The New York Times*. 2 Avril 2008. French, Howard D. « Protest in Muslim Province in China ». *The Independent*. 4 avril 2008. « Hu Jia: China's enemy within ».

² En effet, le parcours de la flamme a été ponctué de manifestations dénonçant certaines pratiques du gouvernement chinois notamment lors de son passage en France, au Royaume-Uni, aux États-Unis, en Inde, au Japon et en Corée. Voir l'article de l'agence *Reuters* du 28 avril 2008 suivant : « TIMELINE: Olympic torch protests around the world ».

Ces tensions, résultant de différentes perceptions des événements, se sont aussi manifestées dans les relations diplomatiques entre les chefs de certains États occidentaux et les autorités chinoises. En effet, en réaction aux fortes pressions de divers groupes sur l'opinion publique occidentale, plusieurs chefs d'État ont hésité à annoncer leur participation à la cérémonie d'ouverture des Jeux. Le Premier ministre canadien, Stephen Harper, a d'ailleurs omis de se rendre à cette cérémonie³.

Les médias occidentaux ont également été au centre de ces tensions. En Amérique et en Europe, la couverture médiatique de ces événements s'est attirée plusieurs critiques. En effet, des experts, des internautes et des représentants des autorités chinoises ont accusé les journalistes de présenter une image extrêmement négative de la Chine et de répandre une propagande anti-chinoise dans leurs reportages. Certains ont même parlé d'un complot ayant pour objectif de ralentir la « remontée paisible » de la Chine en tant que nouveau grand pouvoir. Un des messages les plus martelés fut que les médias occidentaux possédaient une compréhension assez limitée du pays et de sa réalité. Parmi ces critiques, la sino-canadienne Zhao Yuezhi, experte des communications à l'Université Simon Fraser, affirme ceci :

La couverture médiatique des développements récents au Tibet et du relais de la flamme olympique en Amérique du Nord et en Europe a révélé des angles morts, ne datant pas d'hier, dans la compréhension occidentale de la censure médiatique en Chine. [...] Des erreurs factuelles et une désinformation dans les reportages rapportant les manifestations anti-chinoises au Tibet [...] ont rendu les « *cybercitoyens* » chinois furieux, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la Chine. [...] La censure a été un instrument nécessaire de l'élite chinoise au pouvoir pour soutenir son programme « d'ouverture et de réforme » pour l'ouverture des marchés dans les trente dernières années. [...] Le « *China-bashing* » et le support hyperbolique pour toute cause anti-chinoise risque de nourrir la peur chinoise d'un Occident hostile cherchant à contenir la Chine (Zhao 2008, 1-2)⁴.

À propos des événements survenus au Tibet en mars 2008, les propos du professeur Jiang Wenran de l'Université de l'Alberta vont dans le même sens :

Ce qui est surprenant est le très haut niveau de mobilisation de l'opinion publique chinoise (incluant la « blogosphère ») qui n'est pas une réponse aux cris de ralliement de Pékin pour l'unité nationale, mais qui est plutôt une forte réaction à ce que les Chinois perçoivent comme une couverture tendancieuse des événements au Tibet par la presse Occidentale. Les Chinois veulent que leur côté de l'histoire soit aussi raconté (Jiang 2008).

³ Voir l'article de Chaser et Lagui dans le *Globe & Mail* du 3 avril 2008.

⁴ Ce passage est une traduction libre effectuée par l'auteur du présent travail. Il en va de même pour tous les passages traduits subséquemment.

Le site web www.anti-cnn.com, rassemblant des *cybercitoyens*⁵ lisant le Chinois à travers le monde, illustre la mobilisation dont parle Jiang en réaction à cette couverture des médias occidentaux, perçue comme étant partielle. Enfin, le gouvernement chinois a également critiqué les reportages parus dans certains médias occidentaux (Xinhua, 19 mars 2008).

L'exemple représentatif des JO de Pékin est utilisé ici afin de démontrer la plus récente manifestation de ce sentiment. En effet, l'accusation de partialité envers les médias occidentaux n'est pas nouvelle, bien qu'elle se soit manifestée de façon particulièrement visible en 2008 grâce aux nouvelles technologies de l'information et à la forte attention médiatique concentrée sur la Chine. Ainsi, des opinions similaires ont déjà été formulées dans le passé. Notamment, des auteurs tels Chang (1988), Malek et Wiegand (1997) et Jia (2005) ont reproché aux journalistes occidentaux d'entretenir une image négative du pays en mettant de l'avant la position et les intérêts défendus par leur propre gouvernement ou par l'élite de leur pays de provenance.

L'opinion inverse quant à la qualité du travail des journalistes existe également. Certains spécialistes des médias ont en effet défendu la production journalistique des Occidentaux en Chine. En fait, ces points de vue ne défendent pas tant l'objectivité des journalistes que leur désir d'équilibre et de justesse dans leur couverture. Or, ceux-ci font valoir le fait que dans le cadre d'un régime autoritaire imposant contrôle et limites aux journalistes, les possibilités de rapporter tous les angles d'un événement sont réduites, et que dans ce contexte, les journalistes font un travail conforme aux règles guidant leur profession⁶ (Toy 2008, Liang 2002, Lawson 1998, Mirsky 2000).

⁵ Terme proposé par le Professeur Jiang (2008).

⁶ Plusieurs conceptions différentes des « normes journalistiques » existent en Occident et varient en fonction des pays, des groupes de presse et des médias. Il n'existe donc pas de « code déontologique » officiel et uniforme régissant les pratiques journalistiques, il s'agit plutôt de normes dont l'interprétation varie. Règle générale, on peut affirmer qu'idéalement, le rôle du journaliste occidental est d'exposer les faits de façon précise, juste et équilibrée (*accuracy, fairness, balance*, tel que décrit par l'ONG *Fairness and Accuracy in Reporting*). Pour Berger (2000), un journaliste doit être un « chien de garde de la démocratie » (s'il travaille dans une démocratie, bien sûr), dénoncer la corruption et les mauvaises pratiques. Pour Marc-François Bernier, la vérité, la rigueur et l'exactitude, l'intégrité, l'équité et l'imputabilité constituent les piliers normatifs du journalisme (2004). L'UNESCO a également publié un document en 1974 intitulé « *Ethical Principles in Journalism* », dans lequel les principes normatifs suivants sont nommés (cités en anglais dans un souci de précision): *Truthfulness, integrity, fairness of treatment, relevance, factuality, reporting of violence and crime, respect for privacy, confraternity, professional training*. La question de l'« objectivité » est adressée dans ce document, mais il semble que les participants à la consultation étaient en désaccord face à ce standard, considéré par plusieurs comme inatteignable, et contraire à la conception de presse engagée.

En somme, différentes perceptions existent à propos du travail des journalistes occidentaux en Chine, et ce depuis un certain temps. Les critiques affirmant que les journalistes occidentaux interprètent la réalité chinoise à travers un prisme de normes occidentales ont probablement raison, car leur travail consiste à interpréter les faits afin de les rendre accessibles à leur public (Dell'Orto 2002). Les défenseurs de ces journalistes n'ont pas tort non plus en affirmant que le gouvernement chinois ne leur facilite pas la tâche. Ainsi, peut-on vraiment accuser les journalistes occidentaux de faire une propagande négative? Pour tenter de répondre à cette question, il faudrait risquer une conclusion sur les intentions des journalistes, ce qui n'est pas le but de ce travail.

Or, à partir de cette réflexion, il devient pertinent de s'intéresser de plus près au phénomène de production d'information par les journalistes occidentaux travaillant en Chine pour le compte de médias établis dans des pays démocratiques. Plus précisément, il est pertinent de tenter de comprendre comment cette production d'information est construite. Le but de ce travail n'est pas de déterminer si les accusations de subjectivité sont fondées, ou si la couverture est partielle. Il s'agit plutôt de tenter d'*expliquer* cette couverture à l'aide de certains facteurs. Comme le dit Stuart Hall (1978), la question n'est pas de savoir si les médias représentent justement et objectivement la réalité, mais plutôt, comment les représentations écrites créent une signification à la réalité rapportée. La question posée est donc la suivante: Comment certains facteurs tels le contexte domestique et international et la structure cognitive des journalistes participent-ils à la production de l'information?

Avant d'aller plus loin, il est essentiel de définir rapidement le postulat sur lequel le présent travail se base quant à l'existence d'une réalité objective. L'approche théorique utilisée dans le cadre de ce travail est le constructivisme social du philosophe constructiviste John Searle (1995), qui réfute la théorie des constructivistes dits « durs », comme quoi toute réalité est construite. Celui-ci conçoit certains faits sociaux comme dérivés de faits bruts. Par exemple, l'idée de l'argent : une pièce de monnaie, composée de métal, est un fait brut. La signification donnée à cette pièce de monnaie, la valeur monétaire, est un fait social. Le présent travail est donc construit sur l'affirmation que certains faits bruts existent hors de l'esprit humain. Dans le cas des journalistes en Chine, sauf dans des cas possibles d'erreur ou de supercherie, la grande majorité des événements couverts en Chine par les journalistes sont considérés dans ce travail comme des faits réels. Des morts, un congrès du Parti communiste chinois ou un tremblement de

terre, par exemple, sont considérés comme tels. Cependant, il apparaît indéniable que la signification de cette réalité interprétée par les journalistes devient une construction idéologique. Le présent travail part donc du postulat que l'information parvenant au public occidental sur la Chine, tout en s'appuyant généralement sur des faits, est produite par des individus, les journalistes, travaillant dans un certain contexte. L'information sur la Chine dans les médias occidentaux est donc une interprétation de la réalité par les journalistes.

Ce travail tentera de démontrer que trois variables participent à la construction de l'information : 1- le contexte mondial, 2- le contexte national, 3- les structures cognitives des journalistes, c'est-à-dire tout ce qui bâtit l'identité propre du journaliste. Le travail éclairera cette production d'information à travers l'étude de trois événements marquants de l'histoire récente de la Chine. Ces événements sont trois cas de crises internes s'étant produites sous la gouverne du Parti communiste chinois (PCC) : 1- Le Grand bond en avant (1958-1962), 2- les événements de la place Tiananmen (1989) et 3- l'épidémie de SRAS de 2002-2003⁷. Pour comprendre l'effet de ces trois variables sur les écrits journalistiques, des extraits de la production d'information seront présentés. Les extraits des journalistes étudiés pour chaque période illustreront ces effets. L'hypothèse proposée est que les trois facteurs présentés plus haut contribuent à teinter les perceptions et les interprétations des journalistes. Cette étude tentera également de montrer que la plupart des journalistes occidentaux cherchent généralement à respecter les normes journalistiques occidentales dans leur couverture. Néanmoins, le contexte national et mondial ainsi que les structures cognitives agissent comme des filtres sur les perceptions des journalistes, ce qui participe grandement à bâtir leur production d'information.

La partie qui suit expliquera plus en détail l'approche théorique utilisée comme base conceptuelle pour ce travail, le constructivisme. Une définition des concepts-clé suivra.

⁷ L'explication du choix de ces trois variables ainsi que leur définition suit dans la partie méthodologique.

CADRE THÉORIQUE

Le cadre théorique utilisé dans l'analyse sera le constructivisme, tel qu'appliqué dans deux champs de recherche, celui des relations internationales et celui de la communication politique.

Dans le champ des relations internationales, il est important de parler des travaux d'Alexander Wendt, l'auteur de « *Anarchy Is What States Make of It : The Social Construction of Power Politics* » (1995). En effet, Wendt a été un des premiers auteurs à proposer une perspective analytique constructiviste à l'étude des relations internationales. La théorie constructiviste s'intéresse aux représentations que se font les acteurs, ou agents sociaux, du monde qui les entoure. Au lieu de présumer que les acteurs des relations internationales n'agissent qu'en fonction de leurs intérêts, les constructivistes croient que les agents sociaux adoptent l'attitude qu'ils croient être la plus appropriée dans un contexte donné. Le concept de *normes*, central à cette approche, est défini par Katzenstein comme « les attentes collectives quant au comportement approprié des acteurs ayant une identité donnée » (1996b, 29).

Contrairement aux auteurs des approches néoréalistes ou néolibérales, les constructivistes ne considèrent pas les intérêts des acteurs comme exogènes et pré-établis. Pour ceux-ci, la préoccupation première est plutôt de déterminer ce qui se produit avant que ces modèles « néo-utilitaristes » (Ruggie 1998, 19) entrent en jeu : le constructivisme tente de *comprendre* comment sont formés les intérêts ou les convictions qui déterminent les comportements d'un acteur, et non de *prédire* son comportement. Selon Ruggie, ces intérêts peuvent être façonnés par un amalgame complexe de facteurs culturels : la civilisation, les identités étatiques, l'éducation, l'idéologie, l'expérience et le milieu des agents sociaux. Ainsi, la théorie constructiviste présume que les actions des acteurs sociaux sont déterminées par tout ce qui constitue leur identité et que ceux-ci agissent à l'intérieur d'un environnement dans lequel des normes de comportement existent, et que chaque acteur social, par ses actions, contribue également à construire.

Les auteurs de ce mouvement conçoivent donc les relations entre les acteurs des relations internationales comme « co-constituées » (Katzenstein, Keohane et Krasner 1998), c'est-à-dire construites par les interactions entre ceux-ci. Ainsi, les actions des acteurs sont déterminées par leurs expériences personnelles antérieures et par leur environnement, mais à leur tour, en agissant, ils construisent le contexte dans lequel ils évoluent et évoluent les autres acteurs. Quand

les significations, les valeurs, les idées ou les normes sont largement partagées par les membres d'un groupe, d'une société ou d'un État (Macleod, *et al.* 2004, 119), les auteurs constructivistes parlent alors d'*intersubjectivité*. Ce concept d'*intersubjectivité* sera utile dans le cadre de la présente étude afin de mieux comprendre la dynamique existant entre les journalistes occidentaux et le contexte dans lequel ils évoluent. Les chapitres subséquents illustreront les conditions créant cette intersubjectivité entre les correspondants occidentaux travaillant en Chine. En effet, ceux-ci forment un petit groupe d'individus évoluant dans un milieu assez restreint et couvrent souvent les mêmes thèmes ou événements.

Toujours dans le domaine des relations internationales, John Ruggie (1998) affirme que le système international est construit par les « pratiques cognitives » partagées des acteurs, c'est-à-dire leurs valeurs, leurs idées, leur culture. En fonction de ces pratiques cognitives, les acteurs peuvent donc accepter ou rejeter les normes internationales auxquelles ils sont exposés, selon la concordance de ces normes avec leurs propres repères et valeurs. Le concept de « pratiques cognitives » proposé par Ruggie inclut les normes internationales guidant la diplomatie, les traités et l'équilibre du pouvoir dans son analyse des relations internationales. Ce concept sera utilisé dans l'analyse pour qualifier la variable liée à tout ce qui participe à bâtir l'identité du journaliste.

Dans le domaine de la communication politique, l'approche constructiviste existe également pour expliquer la « construction sociale de la réalité » faite par les médias (Adoni et Mane 1984). Cette approche a été proposée par Schutz (1967) et Berger et Luckmann (1967). Comme les auteurs constructivistes des relations internationales, ceux-ci affirment que le processus de construction sociale de la réalité des médias est dialectique, c'est-à-dire qu'il implique une interaction entre les individus, les sociétés et les cultures. Les humains produisant le contenu des médias sont donc autant des produits que des créateurs de leur environnement social. « Ceci est la conséquence d'une faculté spécifique aux êtres humains d'externaliser et d'objectiver leurs propres significations, expériences et actions subjectives » (Adoni et Mane 1984, 325).

L'impact des médias passe donc par le fait que les contenus diffusés influencent à long terme la façon dont nous voyons le monde (Derville 2005, 69). Ceux-ci contribuent à cristalliser certains stéréotypes et perceptions, un peu comme dans le cas de la théorie du cadrage (*framing*) proposée par Hall (1982). Cette théorie postule que les médias ne mettent en lumière que certains

aspects de la réalité, qui sont nécessairement simplifiés et amplifiés. La « fenêtre sur le monde » qu'ils constituent ne montre en fait qu'une petite partie du paysage, sous un certain angle ou avec un certain degré de précision (Derville 2005, 72). Le public n'est pas en contact avec le monde, mais bien avec la vision du monde construite par les médias. De plus, en mettant en lumière certains aspects de la réalité, les médias en occultent d'autres.

Alfred Schutz affirme que chaque individu possède une accumulation de connaissances sur son environnement et sur la société dans laquelle il vit, qui agit comme un cadre de référence pour interpréter les événements de la vie quotidienne (1967, 81). Pour Schutz, cette accumulation de connaissances *est* la réalité pour chacun. Cette réalité est trop souvent prise pour acquise et chaque personne a tendance à croire que les autres partagent ses perceptions du monde et que les événements ont la même signification pour tous. Ainsi, les individus se fient à des *typifications* ou à des réalités symboliques du monde qui existent dans leur culture et qui offrent des interprétations toutes faites du monde social. Ils utilisent souvent ces typifications dans leur discours, et seulement ceux possédant les mêmes référents qu'eux peuvent vraiment comprendre ce discours (Wasburn 2002, 10). Ainsi, une personne aura plus tendance à donner de la crédibilité à un discours contenant des typifications qu'il comprend. De plus, l'analyse de Schutz suggère qu'un lecteur de nouvelles croira plus facilement l'information transmise par les médias de son pays que des nouvelles comparables de médias étrangers. À ce sujet, Berlin ajoute ceci :

Comment une culture en comprend une autre est une question fascinante. Toutes les images et les idées sont des « productions culturelles », les événements externes doivent être filtrés dans certains cadres conceptuels et reproduits dans un vocabulaire compréhensible. En observant une autre société – ses gens, son histoire, son actualité- on doit donc tenter de le comprendre en termes familiers pour soi-même (Berlin 1992, 9).

Si l'on applique cette théorie aux journalistes, on part du postulat que les journalistes sont des individus, ou des agents sociaux, qui proviennent d'un milieu donné, qu'ils ont un bagage de connaissances sur leur métier, sur la société, sur leur rôle, sur leur identité. Ils utilisent ce bagage dans leur production d'information et reproduisent ces typifications en interprétant les événements de l'actualité dans les médias. Ils participent donc activement à la création de leur réalité sociale.

Toutes ces approches de la communication politique offrent une excellente base sur laquelle appuyer la présente recherche. Or, à l'intérieur de ce cadre, l'approche d'une auteure spécifique semble particulièrement utile à ce travail : Giovanna Dell'Orto et son ouvrage

« Giving Meanings to the World : The First U.S. Correspondents 1938-1959 » (2002). Dans cette étude, Dell'Orto s'interroge sur la façon dont les images du « monde » étaient transmises au public américain par les premiers correspondants étrangers, quelles significations étaient données aux cultures étrangères : « comment les journalistes ont construit le concept de 'l'étranger' et une réalité à l'extérieur des États-Unis ». Pour ce faire, elle commence par expliquer qui étaient ces correspondants, comment ils ont aidé à définir leur rôle, leur éthique, leur conduite (2002, 1). Dell'Orto part du postulat que l'identité a un impact sur la façon dont un journaliste retransmet et interprète la réalité dont il est témoin dans un pays étranger. Finalement, l'auteure utilise des passages d'articles écrits par ces correspondants, qu'elle sélectionne selon leur capacité à illustrer comment ces personnes interprètent l'actualité à l'étranger et comment ces interprétations sont construites (2002, 4). Une méthode similaire sera adoptée dans ce travail.

À présent que la base théorique a été établie, il importe de définir les variables et de justifier leur choix.

Définition des variables

À travers l'étude de trois cas, cette étude tentera de démontrer que trois variables participent à bâtir la production d'information des journalistes étrangers en Chine : 1- le contexte mondial, 2- le contexte national, 3- la structure cognitive des journalistes. La justification et la définition de ces trois variables suit. Ces variables sont constitutives, c'est-à-dire qu'elles ont une capacité explicative, et non pas prédictive. Tout d'abord, il importe de définir ce qui est signifié par « production d'information ».

Production d'information. La production d'information est définie comme tout écrit journalistique destiné à être publié et consulté par un public international, produit dans le cadre d'un événement ou à propos de cet événement. Ainsi, les reportages, articles, monographies, entrevues, analyses et autres récits d'événements publiés par des journalistes ayant assisté à ces événements constituent la production d'information journalistique. Cette information, produit du savoir de l'individu, n'est pas considérée comme neutre, mais comme s'inscrivant dans un contexte social et culturel qui lui est propre. La définition de ce concept s'inspire de celle d'un théoricien critique, Devetak (2005, 167), pour qui le discours du savoir, ici appelé « production d'information », ne peut être exempt de valeurs et possède un caractère politique. Pour définir ce concept, on pourrait également citer la définition de « Pratiques représentationnelles » de Hall

(1997), qualifiant ces dernières d'images intersubjectives du monde qui nous apprennent ce que le monde est et comment il fonctionne.

Contexte mondial. Ce concept se réfère à la période historique mondiale dans laquelle se situe chacune des trois périodes de crise étudiées. Trois contextes mondiaux sont présentés dans le cadre de cette étude : la guerre froide, la fin de la guerre froide et la mondialisation⁸. Ce concept s'appuie sur l'idée de « contexte social », une perspective sociologique de la politique mondiale (Klotz et Lynch 1999) qui prend en compte l'importance des structures normatives et le rôle de l'identité dans la constitution des intérêts et des actions des acteurs. Cette recherche s'appuie sur la prémisse que chacun de ces trois moments définit un contexte mondial différent, établissant une dynamique des relations internationales différente. Ainsi, chaque chapitre tentera de démontrer que cette dynamique exerce à la fois une influence sur la façon dont les événements se produisent et sur la façon dont ils sont appréhendés par les journalistes qui travaillent dans cette période et dans ce contexte.

Contexte national. Le contexte national découle de la situation politique, économique et sociale existant en Chine lors de chaque période étudiée. L'idée de « contexte social » proposée par Klotz et Lynch (1999) s'applique également pour ce concept, quoiqu'à un niveau d'analyse national, plutôt qu'international. Ce contexte national détermine le cours des événements, ainsi que la façon dont ces événements sont rapportés par les journalistes. En effet, celui-ci définit la façon dont le gouvernement gère une situation de crise ainsi que la façon dont la population chinoise y réagit. Le contexte national définit également les conditions dans lesquelles les journalistes étrangers travaillent dans le pays. Ceci teinte conséquemment leur perception des événements. Chaque chapitre expliquera de quelle façon le contexte national influence la production d'information.

Structure cognitive. Le concept de structure cognitive, tel que présenté par Ruggie (1998) se réfère à tout ce qui construit l'identité du journaliste : son éducation, son passé, son milieu, ses expériences antérieures, ses valeurs, ses convictions idéologiques, etc. Cet amalgame complexe et dynamique contribue à modeler la façon dont chaque individu perçoit et interprète son environnement, et la façon dont il interagit et participe à modeler cet environnement. Il sera donc démontré dans chaque chapitre que la structure cognitive propre à chaque journaliste, en

⁸ Pour une définition complète de ces trois périodes historiques, voir le « Dictionnaire des relations internationales » de Smouts, Battistella et Vennesson (2006), aux pages 264, 268 et 348.

façonnant sa perception du milieu et des événements s'y produisant, forge également sa production d'information.

Ces variables seront utilisées dans le cadre de trois études de cas de crise interne en Chine, sous la gouverne du PCC. L'utilisation de contextes de crise est utile car elle permet de témoigner d'un moment particulier dans la marche d'un État. En effet, une crise sort le système de sa façon habituelle de fonctionner et remet en question le contrôle et la compétence de gestion des événements et de la façon dont ils sont perçus. De plus, un contexte de crise demande aux journalistes de se prononcer, d'analyser une situation inhabituelle, révélant parfois un point de vue. Finalement, une crise s'attire souvent une attention médiatique soutenue, même si on observera au cours des chapitres empiriques que l'État chinois a démontré un réflexe de dissimulation des crises par le passé.

Voici comment ce concept est défini dans le cadre du travail :

Crise. Selon la définition donnée par Ringo Ma (2005, 241), une crise est une situation d'urgence, due à un dérangement réel ou perçu de l'ordre social (Raboy et Dagenais 1992) dans lequel des réactions promptes sont nécessaires afin de contrôler ou éliminer un désastre imminent ou existant. Les désastres sont d'ordre naturel ou sont provoqués par l'être humain, même si la plupart des désastres résultent d'une combinaison de forces naturelles et socio-politico-économiques. Selon Ma, le même désastre peut générer différents niveaux de crise dans des sociétés différentes selon leurs perceptions et approches à la gestion de crise, qui varient dans chaque société (2005, 241). Ceci démontre l'utilité du concept, car il met en lumière les particularités d'une société donnée dans la gestion de ces crises.

MÉTHODOLOGIE

Cette recherche sera divisée en trois chapitres, chacun présentant une crise s'étant produite en République populaire de Chine (RPC). Rappelons que la RPC fut proclamée le 1^{er} octobre 1949 par Mao Zedong et qu'elle est depuis gouvernée par le PCC. Les trois périodes de crise étudiées sont : Le Grand bond en avant, ayant eu lieu entre 1958 et 1962, les événements de la place Tiananmen du printemps 1989 et l'épidémie de SRAS s'étant produite de novembre 2002 à juillet 2003. Ces trois événements ont été choisis à cause de leur importance prépondérante dans l'histoire de la Chine contemporaine (MacFarquhar 2004), tel qu'il sera démontré dans chaque chapitre. Ces crises représentent trois périodes distinctes de l'histoire de la RPC⁹, ce qui a l'utilité de présenter des contextes assez différents pour chaque période.

La méthodologie utilisée dans ce travail est rigoureuse, en ce sens qu'elle est appliquée de la même façon pour les trois périodes et pour les quinze journalistes étudiés.

Justification des choix méthodologiques

Trois études de cas. La nécessité de démontrer que différents contextes et structures cognitives contribuent à produire des reportages différents explique le choix d'une méthodologie basée sur trois études de cas. La mise en parallèle des contextes distincts permet en effet de vérifier comment ceux-ci participent réellement à construire l'interprétation des faits par les journalistes. Afin d'augmenter la validité et l'intérêt des comparaisons entre chaque période, trois cas seront examinés. Les limites de temps et le format de l'exercice empêchent cependant de considérer l'étude de davantage de cas.

Les trois crises étudiées ont en commun les quelques points suivants. Premièrement, elles se produisirent sous le règne du Parti communiste chinois, sous trois différentes générations de chefs et dans des contextes nationaux et internationaux très distincts. Deuxièmement, un nombre plus ou moins élevé de civils chinois sont morts des suites de ces crises. Troisièmement, les dirigeants ont tenté de dissimuler l'existence de ces crises aux publics nationaux et internationaux en exerçant un certain contrôle sur l'information. Finalement, les trois crises ont été couvertes par des correspondants étrangers présents dans le pays, quoique dans des conditions très variables.

⁹ Le cas de la Révolution culturelle (1966-1976) aurait également pu être étudié dans ce travail, mais sa durée sur une période d'environ dix années rendait la période difficile à synthétiser dans le cadre d'un chapitre.

Cinq journalistes pour chaque cas. Quinze journalistes et leur production d'information seront analysés dans le cadre de cette étude. L'échantillon restreint de journalistes étudiés pour chaque période (5 individus par chapitre) est dû, premièrement, à la nature qualitative du travail. En effet, il s'agit de pouvoir brosser un tableau suffisamment détaillé de la structure cognitive de chaque journaliste et d'expliquer préalablement les particularités et l'impact des contextes mondiaux et nationaux sur la couverture. Il est donc essentiel de restreindre le nombre de personnes étudiées et de s'attarder sur les détails de la vie des personnes étudiées. La présente recherche ne cherche donc pas à faire une affirmation généralisante sur l'ensemble les journalistes présents en Chine lors de ces trois périodes. Son but est plutôt de démontrer, en illustrant chaque cas de cinq exemples, que les trois variables spécifiées plus haut ont eu un impact sur la production d'information.

Également, il est nécessaire de mentionner un deuxième facteur ayant fortement influencé le nombre de personnes étudiées dans chaque cas : Pour la première période, les cinq personnes étudiées furent parmi les seules à séjourner en Chine lors du Grand bond en avant et à publier des articles. Dans un souci de constance, cinq personnes ont donc été également étudiées dans les chapitres subséquents.

Choix des journalistes et sources d'information. Le choix des cinq journalistes étudiés dans chaque période s'est fait selon quelques critères précis. Premièrement, les journalistes sélectionnés ont couvert une des trois crises lors d'un séjour dans le pays¹⁰. Deuxièmement, ceux-ci ont publié leur production d'information soit en anglais ou en français. Troisièmement, le critère de la disponibilité des sources a également déterminé le choix des personnes étudiées. Ces sources étaient la production d'information des journalistes ainsi que des témoignages personnels des journalistes permettant de dresser un portrait des structures cognitives de ces derniers. Les dix journalistes présentés dans les deux premiers chapitres ont écrit des ouvrages relatant leur expérience personnelle de journaliste en Chine. Dans ces ouvrages, tous ces auteurs parlent en leur nom, racontent leur passé, leur vision du journalisme et leur expérience dans le pays.

¹⁰ Le seul cas pour lequel une exception a été faite est Joseph Alsop, journaliste américain qui n'a pas pu mettre le pied en Chine lors du Grand bond en avant, pour la bonne raison que le gouvernement chinois l'en empêchait. Alsop a néanmoins fait deux séjours à Hong Kong où il effectua des entrevues auprès de réfugiés chinois. Nous incluons Alsop dans l'analyse parce que ce journaliste, bien qu'il n'ait pas été en Chine continentale, était le dénonciateur le plus virulent des politiques chinoises, le seul ayant réussi à mettre à jour l'étendue de la famine. L'inclusion d'un journaliste n'ayant pas été dans le pays, mais ayant réussi à présenter une image beaucoup plus proche de la réalité que les quatre autres journalistes ayant séjourné dans le pays est intéressant dans le cadre de cette analyse. De plus, les journalistes ayant été en RPC lors de cette période sont si rares qu'il a fallu élargir la catégorie.

L'information sur les structures cognitives des personnes étudiées provient majoritairement de ces témoignages personnels. Or, dans le cas de certains journalistes, il a été nécessaire de faire appel à d'autres sources d'information pour d'obtenir des renseignements personnels et des témoignages. Ces renseignements proviennent de biographies et d'entrevues. Les sources existantes ont donc été privilégiées.

Dans le cas de ces cinq journalistes ayant travaillé en Chine lors de la crise du SRAS en 2002-2003, ces informations n'existaient pas préalablement. Il a donc été nécessaire d'expédier un questionnaire à ces personnes afin de pouvoir dresser un portrait plus complet des facteurs constituant leur identité. En effet, à cette période, plusieurs journalistes occidentaux travaillaient en Chine mais peu ont de livres de type biographique expliquant leur expérience personnelle¹¹.

Le questionnaire créé, inclus en annexe, est divisé en quatre sections. La première s'enquiert des dates d'affectation et du premier contact avec les autorités. La deuxième s'enquiert des relations avec ces autorités lors de la crise et la troisième demande aux journalistes de fournir des renseignements sur leur identité : éducation, expériences personnelles, conception de leur rôle. Finalement, la dernière section demande quelques renseignements personnels. Huit journalistes ayant séjourné en Chine lors de l'épidémie du SRAS ont préalablement été contactés par courriel. Cinq d'entre eux ont accepté de participer. Le questionnaire, accompagné d'un formulaire expliquant la démarche, a été distribué et renvoyé de façon électronique.

Sélection d'extraits illustrant l'effet des trois variables. Dernière précision importante sur les choix méthodologiques, la sélection d'extraits présentés dans l'analyse de la production d'information est faite selon le critère suivant : ces extraits contiennent un élément illustrant la façon dont ces facteurs affectent la production d'information. En d'autres termes, ils contiennent une information permettant de mieux comprendre les conditions de travail du journaliste, ses expériences antérieures, sa perception des événements, son opinion sur ceux-ci, sa conception du rôle de journaliste, ses relations avec son environnement, de ses valeurs et de son idéologie. Des extraits démontrant la façon dont l'individu transcrit cet amalgame contextuel dans ses textes seront donc choisis.

¹¹ Ceci est probablement dû au fait qu'en 1960 et en 1989, bien qu'à des degrés divers, le fait d'être témoin de moments historiques importants dans ce pays assez peu connu en Occident était un fait exceptionnel, justifiant ce type d'ouvrage relatant leur expérience. En 2002, le contexte d'ouverture en Chine a relativement banalisé le fait d'être correspondant en Chine et ce genre d'ouvrage bibliographique n'était probablement plus considéré comme pertinent par les éditeurs. Cette question mériterait d'être approfondi dans le cadre d'une étude parallèle.

Les extraits proviennent de leurs ouvrages, témoignages ou articles journalistiques, bref, ce qu'ils ont écrit en tant que journaliste lors de la crise ou à propos de la crise. Les écrits disponibles sous forme d'ouvrage témoignant de leur expérience ont été recensés. Les articles journalistiques disponibles dans l'outil de recherche *Lexis-Nexis*¹² ont également été recensés pour les périodes définies dans chaque chapitre. Or, certains articles ont été publiés dans des médias ou des périodes qui n'étaient pas recensés par cet outil de recherche. Ainsi, la production journalistique utilisée est différente pour chaque journaliste selon la disponibilité des sources.

Structure du texte

Les trois chapitres empiriques contiendront chacun quatre sous-parties, en plus d'une courte introduction présentant brièvement les points principaux de la crise et d'une synthèse finale des résultats présentés au cours du chapitre. Les quatre sous-parties sont : 1- Le contexte mondial, 2- le contexte national, 3- la structure cognitive de cinq journalistes ayant couvert la crise en Chine et 4- une analyse de la production d'information de ces cinq journalistes. La première sous-partie présentera le contexte mondial dans lequel se produisit la crise, et tentera de démontrer que ce contexte a participé à structurer autant le déroulement des événements que la façon dont les journalistes ont perçu et analysé ces événements. La deuxième sous-partie expliquera le contexte national de l'époque et son rôle dans la façon dont les crises ont été couvertes. La troisième sous-partie, présentera les éléments formant les structures cognitives de chaque journaliste : ses valeurs, son idéologie, ses expériences personnelles et professionnelles, son éducation, sa connaissance du pays, sa perception du métier et du rôle de journaliste, etc. Finalement, la quatrième sous-partie analysera l'interaction entre les contextes mondiaux nationaux et les structures cognitives des correspondants, à l'aide d'extraits de la production journalistique. Cette partie montrera concrètement comment ces contextes et structures cognitives se traduisent à travers la production d'information.

¹² Cet outil recense plusieurs articles de journaux par date et thème. Il est disponible en ligne : <http://academic.lexisnexis.com/error-page.html?aspxerrorpath=/college-university-libraries.aspx>

Limites de la recherche

La démarche proposée est exploratoire et ne propose pas de modèle prédictif, elle cherche plutôt à expliquer les cas proposés. Bien qu'elle permette une grande flexibilité quant au matériel et à la technique d'analyse utilisés, la démarche comporte néanmoins des limites.

Premièrement, la disponibilité de l'information est assez inégale pour les trois périodes et pour les quinze journalistes. Ceci a requis d'utiliser, dans certains cas, d'autres sources de renseignement que les écrits du journaliste, comme des entrevues ou des biographies, ainsi que le questionnaire pour le troisième chapitre. Dans ce questionnaire, les réponses des participants ont également été inégales, certains répondant de façon plutôt brève aux questions. En somme, afin d'avoir un corpus de renseignement uniforme à propos des structures cognitives de chaque journaliste, il aurait été idéal de pouvoir les rencontrer personnellement en entrevue. Cependant, de nombreuses contraintes – décès de certains, limites de temps, contraintes physiques, etc. - l'ont empêché. L'impossibilité de retrouver l'ensemble des articles rédigés par les journalistes étudiés a aussi imposé certaines limites à l'étude.

Également, pour la deuxième période, deux des ouvrages étudiés avaient deux auteurs (Kristof et WuDunn; Simmie et Nixon). Dans ces cas, il est difficile de savoir lequel des individus a influencé les passages sélectionnés.

En conclusion à ce chapitre introductif, rappelons que l'hypothèse testée dans les trois prochains chapitres propose que le contexte mondial, le contexte national et les structures cognitives des journalistes étudiés sont des variables permettant d'expliquer comment est produite l'information lors de trois périodes de crise. En proposant une telle démarche, le présent travail s'inscrit dans une perspective constructiviste. Plus précisément, il s'inspire des travaux de Dell'Orto, qui, tel qu'expliqué plus tôt, a étudié les premiers correspondants étrangers américains et l'image projetée des pays visités dans leurs articles (2002).

LE GRAND BOND EN AVANT

En janvier 1958, le Président Mao Zedong annonça son second plan quinquennal, une politique économique appelée « Grand bond en avant » (GBA) ayant pour but d'accélérer le développement du pays en un temps record en adoptant une stratégie orientée sur l'industrialisation lourde. Afin de financer cette industrialisation rapide, le but de ce plan était d'employer la vaste main-d'œuvre paysanne à générer un surplus agricole, via la collectivisation immédiate des tâches, des terres et du contrôle étatique des rendements produits. Selon le plan, la hausse de productivité libérerait une partie de la main-d'œuvre, qui serait réaffectée au développement de l'industrie. Ainsi qu'il l'exprima dans un discours en 1955, le Grand Timonier ne concevait pas que l'industrialisation de la Chine puisse se faire sans un bond dans la production agricole, phénomène qui, à son tour, ne pourrait se produire sans que les fermes traditionnelles soient transformées en larges communes intégrant la mécanisation de l'agriculture (Mao 1977, 196-197). Mao espérait ainsi rattraper le niveau de production industrielle de l'Angleterre en 15 ans et celui des États-Unis en 20 ou 30 ans. En d'autres termes, il désirait transformer un pays pauvre et peu développé, dévasté par un siècle de chaos et de guerres, en un pays aussi développé que les États-Unis en l'espace de quelques années (Wei et Yang 2005, 841). À sa gloire, ces politiques propulseraient la Chine vers l'idéal communiste et en ferait le premier pays de la planète à atteindre le stade ultime du marxisme (Domes 1973, 94).

Le mouvement fut annoncé en grande pompe par le *Quotidien du peuple* dans son éditorial du nouvel an chinois 1958, proclamant ces prévisions pour le moins absurdes et complètement irréalisables. À partir de ce moment, les politiques du GBA contrôlèrent l'intégralité de la vie politique, économique, sociale, agricole, alimentaire et industrielle chinoise.

Hélas, le GBA s'avéra un échec à tous points de vue et eut des conséquences sordides. En effet, à partir de l'hiver 1958 jusqu'à la fin de 1962, se produisit en Chine une famine dont on estime qu'elle causa la mort d'au moins 10 millions (Domes 1973, 115) et possiblement de plus de 40 millions de personnes (Becker 1998). Cette famine, même d'après les estimations les plus conservatrices, a constitué *la pire perte de vies humaines dans l'histoire connue de l'humanité* (Wei et Yang 2005, 841; MacFarquhar, 1997, 1).

Cinquante ans plus tard, ce fait historique majeur reste très peu connu, en Chine comme ailleurs. En Occident, il a même été nié même par certains sinologues, comme John K.

Fairbank (1974). L'estimation du nombre de victimes en elle-même – comportant une marge d'erreur d'environ 30 millions de personnes - indique à quel point la famine est méconnue. Ceci est directement attribuable à la quasi-absence d'information qui filtra, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays pendant la crise. En plus du peu d'information disponible, celle prenant sa source directement en Chine, produite par les rares journalistes occidentaux autorisés à se rendre sur place, peignait un tableau complètement fantaisiste et éloigné des faits. Elle encensait les « prodiges » du système socialiste chinois et les succès de Mao mais semblait aveugle face à la crise humanitaire sans précédent qui se jouait dans le pays. Ces écrits, dont des extraits seront présentés dans la quatrième partie du chapitre, affirmaient en effet que pour la première fois de son histoire, le pays le plus peuplé de la planète était auto-suffisant en termes agricoles et que Mao avait réussi à éradiquer la faim du pays grâce à ses mesures novatrices. Cette couverture, à milles lieues des faits, est directement attribuable à trois facteurs : le contexte mondial de la guerre froide, le contexte national en Chine et la structure cognitive des rares journalistes occidentaux présents dans le pays. Ce chapitre démontrera comment ces trois facteurs ont participé à la construction de l'information disponible en Occident pendant la période du GBA.

Contexte mondial : la guerre froide

Le GBA se produisit en pleine guerre froide. Ce contexte mondial eut une immense influence sur le déroulement des événements en Chine et donc sur la façon dont ils furent rapportés par les journalistes occidentaux présents dans le pays à l'époque. Ainsi, le contexte dans lequel évolue le journaliste contribue à forger le cours des événements, mais opère également comme un filtre sur la perception que ce journaliste se fait de ces événements. Cette partie démontrera comment.

Avant d'aller plus loin, il importe de définir ce contexte mondial. La guerre froide est « un état d'extrême tension entre les super-puissances (les États-Unis et l'URSS) et leurs alliés respectifs n'ayant jamais entraîné de guerre directe. Elle fut caractérisée par une hostilité mutuelle et par une implication dans des combats par ennemis interposés, utilisés comme moyens de brandir leurs intérêts contre ceux de l'autre camp » (Dockrill et Hopkins 2006, 1). La période fut marquée par la course aux armements, la menace nucléaire et la compétition technologique. La propagande, produite d'un côté du rideau de fer comme de l'autre, offrait une vue déformée et

exagérée des capacités et des intentions de l'adversaire et entretenait les craintes mutuelles (Dockrill et Hopkins 2006, 163).

Or, la guerre froide fut avant tout un affrontement idéologique entre deux doctrines opposées : le capitalisme et le communisme (Chen 2001). Dans ce cadre bipolaire, la Chine faisait partie du bloc communiste, malgré ses rapports ambivalents avec l'URSS et le fait qu'elle n'était pas membre du Pacte de Varsovie, alliance militaire et traité de coopération établissant le bloc de l'Est. Les relations chinoises avec la grande sœur soviétique étaient en effet houleuses, fluctuant entre coopération et compétition. Bien que l'URSS ait envoyé de l'aide technique à la Chine pour la mise en place du premier plan quinquennal, calqué sur le modèle soviétique, le GBA était un signal que Pékin entendait désormais se démarquer de la voie tracée par Moscou (Chen 2001). Tel qu'exprimé par le ministre des Affaires étrangères, Chen Yi: « La Chine est trop lourde pour être un simple satellite de l'URSS » (Time, 14 juillet 1961).

Ce contexte mondial a participé à la construction de la couverture des journalistes en Chine à cette période de quatre façons. Premièrement, la bipolarité mondiale se reflétait dans la bipolarité des idées des journalistes. En effet, l'affrontement idéologique entre le capitalisme et le communisme existait non seulement dans les relations entre pays adversaires, mais aussi dans les idées véhiculées dans les médias occidentaux et dans le type d'opinion éditoriale qu'on y publiait. Dans le cas des cinq personnes étudiées dans le cadre de ce chapitre, leur appartenance à l'une des deux idéologies, quoiqu'à différents degrés, est claire. Concrètement, ces convictions personnelles eurent un effet important lors du GBA car elles polarisèrent l'opinion des journalistes sur la crise humanitaire : soit ils la dénonçaient vivement, soit ils affirmaient qu'elle n'existait pas. Il n'y avait pas d'opinion médiane. Bien sûr, ces textes étaient publiés par des médias partageant très souvent la même idéologie que celle de leurs auteurs. Ainsi, l'affrontement idéologique de la guerre froide s'est clairement reflété dans la production d'information des cinq journalistes étudiés ici.

Deuxièmement, la difficulté pour un Occidental de traverser le rideau de fer et de se rendre sur place, en plus de l'isolation dans laquelle la Chine se réfugiait de plus en plus depuis la prise du pouvoir par les communistes en 1949 causa un immense vide d'information sur ce qui se produisait dans le pays. Ce contexte faisait qu'il était presque impossible d'obtenir de l'information exacte sur la famine (Cheek 1997, 167; Zhang 1998). Comme l'affirme Jasper Becker, « une des choses les plus remarquables à propos de la famine survenue en Chine

1958 et 1962 est que pendant plus de vingt ans, personne n'était certain si elle avait bel et bien eu lieu » (1998, xi), et « Il est clair qu'une famine d'une aussi grande envergure n'aurait jamais pu survenir si elle n'avait pas été gardée secrète » (Becker 1998, 287). Pendant le GBA, il était pratiquement impossible pour un étranger de se rendre en Chine à moins d'être invité personnellement par un haut dirigeant. Ainsi, seulement une poignée d'Occidentaux triés sur le volet séjournaient dans le pays lors de cette période. Il faut dire que dès 1949, le gouvernement avait chassé la plupart des étrangers qui vivaient sur son territoire et accordait depuis très peu de visas. Les Américains y étaient carrément *personae non gratae*¹³. En tout, on estime à 300 ou 400 le nombre d'étrangers séjournant dans le pays entre 1958 et 1962.

Selon certains spécialistes de la période, le gouvernement acceptait les rares étrangers à partir de deux critères : leur idéologie politique et leur sympathie envers le régime, et bien souvent leur ignorance du pays, ce qui les rendait plus crédules à la propagande véhiculée lors de leur visite en Chine. Ceux-ci, une fois de retour dans leur pays après leur périple chinois, devenaient à leur tour les diffuseurs de la propagande du Parti (Becker 1999; Mosher 1990). Les seuls mettant en cause les affirmations de la propagande chinoise et des amis du régime étaient les *China Watchers* travaillant à Hong Kong. Ceux-ci, grâce à leur patience et leurs connaissances sur la Chine, tentaient de décrypter le jargon des rapports officiels émanant du pays et interrogeaient les réfugiés chinois pour tenter de comprendre ce qui s'y passait vraiment. Ces *China Watchers* ont beaucoup contribué à documenter les événements (Mosher 1990) et fournirent des preuves de la famine aux médias occidentaux¹⁴.

Troisièmement, le contexte de compétition qui s'installait entre l'URSS et la Chine ayant mené au schisme sino-soviétique en 1960¹⁵ a également affecté le cours des événements, et donc jusqu'à un certain point, la couverture journalistique. En effet, vers la fin de 1955, Mao commença à vouloir se détacher des modèles copiés sur l'URSS. Celui-ci désapprouvait les gestes d'ouverture au bloc de l'Ouest et les changements dans la politique extérieure provoqués par Kroutchev en 1956. Ces changements étaient la déstalinisation et le concept de « coexistence

¹³ Harold R. Isaacs estime que vers la moitié de l'année 1957, 23 Américains vivaient dans toute la Chine, comparativement aux 13 000 de 1937 (1958, 212). Edgard Snow réussit à partir pour un séjour dans le pays en 1960 (Mosher 1990, 85). Han Suyin et Felix Greene furent les deux seuls autres étrangers à pouvoir visiter le pays pendant la pire année de la famine.

¹⁴ Les *China Watchers* étaient des journalistes ou des chercheurs qui n'étaient pas autorisés à entrer en Chine pour plusieurs raisons, notamment idéologiques. Pour plus d'informations, voir Mosher (1990).

¹⁵ En effet, un des signaux les plus évidents de ce schisme fut le rappel en URSS par Nikita Krutchev de tous les techniciens et experts soviétiques en Chine à l'été de 1960 (Lieberthal 1997, 89).

pacifique » avec l'Occident. Mao était très impatient de créer sa propre alternative radicale à l'aide d'un modèle dont il aurait le seul mérite (Teiwes et Sun 1999, 56). Cette ambition est bien reflétée par le slogan « Plus, plus vite, mieux, et plus au niveau économique » (cité dans Marfarquhar 1983, 52). Des auteurs affirment que sa soif de pouvoir et de postérité le rendaient prêt à sacrifier une partie du peuple chinois dans l'aboutissement de ce rêve (Berstein 2006; MacFarquahar 1983; Teiwes et Sun 1999; Chang et Halliday 2005; Becker 1998).

Ainsi, devant les premiers échecs des politiques du GBA, Mao refusa d'admettre ses échecs et continua la collectivisation, ce qui explique en grande partie l'étendue de la famine. Ce contexte de crise interne, dans un pays déjà très hermétique à la circulation d'information, fit que Mao, avide de reconnaissance pour les succès de son GBA, bloqua encore plus la possibilité pour un observateur étranger de constater et/ou de rapporter les faits. La production d'information en fut donc très affectée.

Enfin, il est important de mentionner que le contexte international de production d'information a également influencé ce qui fut rapporté sur la Chine à l'époque. En effet, les moyens de communication entre la Chine et l'Occident, en plus d'être limités au téléphone et au courrier, étaient difficiles d'accès en raison de l'état de sous-développement de la Chine et du contrôle des communications exercé par le PCC. On était donc assez loin de l'ère de l'information en continu et de l'Internet, ce qui a probablement contribué à limiter l'information disponible sur l'état de la famine, autant à l'intérieur du pays qu'à l'extérieur.

Le contexte national

Comme dans le cas du contexte mondial, le contexte national chinois lors du GBA eut une influence considérable sur le déroulement des événements, ainsi que sur la perception que les journalistes eurent de ces événements. La caractéristique principale du contexte national est le contrôle absolu et tentaculaire de Mao et du parti sur presque tous les aspects de la vie en Chine lors de la période étudiée. Cette partie du chapitre expliquera, premièrement, comment Mao réussit à établir ce contrôle total sur l'État et sa population; deuxièmement comment ce contrôle fut appliqué concrètement et quelles en furent ses conséquences; et troisièmement, comment ce contrôle affectait directement la production d'information des journalistes chinois et étrangers. L'explication de ces différentes facettes du contexte national, affectant plus ou moins directement

le travail des journalistes, est essentielle à la compréhension de l'étendue du pouvoir du parti sur la vie des Chinois et de l'importance de ce contexte sur la production d'information.

Premièrement, pour pouvoir être enclenché par Mao, le GBA nécessitait une mobilisation de masse et un consentement aveugle derrière ses décisions (Teiwes et Sun 1999). Ainsi, dans la mise en place du mouvement, Mao élimina toute forme d'opinion critique ou divergente dans le pays. La collectivisation ne pouvait se faire sans l'appui inconditionnel de la classe intellectuelle et de l'ensemble des classes politiques du pays. Le terrain avait donc été préparé et des purges avaient eu lieu pendant les années 1950. La plus dévastatrice, le « Mouvement des cent fleurs », fut lancée en 1957 et donna l'occasion aux intellectuels d'exprimer leur insatisfaction face au pouvoir. Certains intellectuels, encouragés par le dégel soviétique, exprimèrent leurs frustrations à l'égard des cadres « dogmatiques et incompetents » (Béja 2004, 37). Mao fut piqué au vif par ces critiques et répliqua en lançant en 1957 le « Mouvement de répression contre les droitiers » (Berstein 2006).

Ces purges créèrent une situation dans laquelle personne ne pouvait contredire Mao, ce qui renforça son pouvoir et la dictature du parti (Teiwes et Sun 1999)¹⁶. Dans ce contexte de bâillon, le rôle des observateurs occidentaux devenait donc essentiel, car la presse chinoise, sous le contrôle du département de la Propagande, ne pouvait dénoncer les excès du GBA (Becker 1998, 287). Or, on verra plus tard que pour diverses raisons, les quelques Occidentaux séjournant en Chine n'ont pas saisi cette chance.

Deuxièmement, pour comprendre l'ampleur de l'étendue et des conséquences de ce contrôle, il importe de montrer comment celui-ci se traduisait sur le peuple et comment il provoqua la famine. À partir de 1958, le parti amalgama toutes les coopératives et les fermes privées existantes dans le pays en 26 500 communes populaires, regroupant des milliers de familles. L'ensemble des terres, des animaux et des instruments agricoles appartenant aux paysans furent donc confisqués et redistribués aux communes. Les marchés de village furent abolis. Sous les pressions centrales exigeant une hausse de productivité invraisemblable, les cadres locaux gonflèrent les statistiques de production de grain à des niveaux irréalistes¹⁷.

¹⁶ Ceci fut vérifié lors du Plenum de Lushan, quand le maréchal Peng Dehuai tenta de démontrer l'échec du GBA en produisant des preuves accablantes de la famine, et Mao refusant de reconnaître publiquement la vérité, mais surtout, refusant toute critique à son initiative, destitua Peng (Yang 1997, 270).

¹⁷ Par exemple, sur la base de ces statistiques, les prévisions de quantités de grain produites pour l'année 1958 furent fixées à 525 millions de tonnes métriques, alors que la récolte de 1957 avait été de 195 millions de tonnes métriques (Wei et Yang 2005, 845).

Croyant –ou voulant croire- à ces statistiques, et convaincu que la collectivisation avait finalement et durablement réglé le déficit de nourriture dans le pays, Mao envoya environ 16,4 millions des paysans les plus adeptes au travail dans les villes pour travailler dans l'industrie lourde. À l'hiver 1957, il mobilisa plus de 100 millions de paysans pour travailler dans les immenses chantiers des travaux d'irrigation et de barrages, infrastructures mal construites qui furent très éphémères. En plus, les ouvriers devaient construire et opérer des fonderies d'acier dans leurs cours, dans lesquels ils devaient faire fondre tous les outils de métal essentiels aux travaux pour produire un acier qui s'avéra inutilisable.

Les paysans restés aux champs, souvent les moins productifs, n'arrivaient pas à suffire à la tâche. Les récoltes de 1959 furent négligées ou pourrirent sur place. La production de grain chuta abruptement, tandis que les quotas réclamés par l'État augmentèrent (Wei et Yang 2005). Les ouvriers et paysans étaient contraints à effectuer des tâches épuisantes avec un apport calorique considérablement réduit (Bernstein 2006). Ainsi, à partir de l'hiver de 1958-1959 jusqu'en 1962, 1960 étant une année particulièrement meurtrière, des épidémies et la faim se propagèrent parmi la population, réduite à manger n'importe quoi pour survivre¹⁸.

Cette deuxième caractéristique du contexte national montre bien à quel point le contrôle sur les gens était serré. La troisième section illustrera comment le contrôle du parti s'étendait également à toute forme de communication ou d'information dans le pays, ce qui eut un immense impact sur la façon dont le GBA a été rapporté dans la presse occidentale.

Une des composantes fondamentales de l'État-parti pendant les années 1950 était son mécanisme de dissémination des messages, le système de propagande (Chang 1997, 76). Ce système, essentiel dans l'accomplissement du GBA, prit une grande place dans le gouvernement. Présent à tous les niveaux de la structure du Parti et de la hiérarchie militaire, le département de la Propagande (*Xuanchuanbu*) était chargé de disséminer l'information et les instructions provenant des hautes sphères du PCC à tous les niveaux du gouvernement, de la haute direction aux cadres de communes populaires. Les médias chinois évoluaient sous le contrôle de ce département. Dans cette optique, les journalistes étaient considérés comme les portes-parole du parti et avaient pour fonction de servir à mobiliser les masses (Chang 1997, 83). Le système était tellement basé sur la propagande qu'il réussit presque à tromper Mao lui-même sur les résultats.

¹⁸ Becker (1996) et Chung et Halliday (2006) parlent de plusieurs cas de cannibalisme, d'infanticide, et de morts dues à des ingestions de terre, d'écorce, de feuilles et autres matières indigestibles.

En effet, les cadres locaux camouflaient les maigres rendements agricoles de leurs communes derrière des chiffres gonflés. Malgré la désinformation, les hauts dirigeants avaient tout de même régulièrement accès à des rapports internes produits par le département de la Propagande. Mao était donc conscient de l'ampleur de la famine lors de son déroulement (Yang 1997, 263). Par contre, ce genre d'information étant strictement réservé à la direction du PCC, il est peu surprenant de constater que les rares Occidentaux présents en Chine à cette période aient été – volontairement ou non - dupés par la propagande d'État.

En effet, en grand contraste avec la famine ukrainienne de 1932 pendant laquelle des diplomates et des journalistes se rendirent compte de ce qui se passait et rapportaient ce qu'ils avaient vu et entendu, les rares étrangers à Pékin entre 1958 et 1962 ne semblaient pas savoir que des millions de Chinois mouraient de faim. Du moins, s'ils le savaient, ils n'en parlaient pas. Les autorités chinoises eurent donc beaucoup plus de succès pour laisser les étrangers dans le noir qu'en avaient eu les autorités soviétiques (Becker 1998, 295). L'appareil de propagande chinois était en effet particulièrement doué pour créer des impressions positives de la Chine aux visiteurs (Mosher 1990, 87). Dès que ceux-ci entraient en Chine, ils pénétraient dans un mécanisme invisible. On les entraînait dans un voyage organisé à la seconde près, où ils passaient de ville en ville devant des usines modernes, des travaux publics impressionnants et on leur faisait visiter des communes « typiques ». En réalité, ceux-ci étaient escortés dans un circuit orchestré en tous points par les autorités, destiné à enchanter l'étranger et à lui montrer une image idéale de ce pays considéré comme mystérieux et inaccessible. Beaucoup de visiteurs eurent droit à ce traitement en 1959 et en 1960. Tous ces efforts permettaient à Pékin de renvoyer ces visiteurs dans leur pays en missionnaires de la « Nouvelle Chine ». Les rapports des rares personnes qui n'étaient pas dupées par ce traitement étaient noyés par la majorité des récits favorables.

Le peu de journalistes vivant ou séjournant en Chine à l'époque était particulièrement bien encadré par les officiels du département de la Propagande, puisque les écrits de ces journalistes constituaient la première source d'information sur la Chine pour bien des gens. L'historien Edward Friedman dit d'ailleurs de cette période que « les étrangers étaient nourris d'une diète de mensonges, à répandre à l'extérieur du pays, à l'effet qu'il n'y avait pas de famine en Chine ». Il affirme également que Mao et les élites du PCC ont caché la famine et que les cadres du Parti dans les régions avaient pour instructions de ne pas révéler l'ampleur de la tragédie aux visiteurs étrangers (1987, 422). Le fait que ces étrangers n'aient rien dit prouve selon lui le succès du PCC

à cacher la famine. Ainsi, ce contrôle absolu lors du GBA, en plus d'éliminer toute opinion divergente à celle de Mao et en monopolisant tous les domaines de la vie en Chine, s'est également répercuté sur les journalistes étrangers sur place et a eu un impact sur leur production d'information.

Encore aujourd'hui, le GBA demeure un sujet secret en Chine. Le PCC nie toujours la famine et sa version officielle n'a pas changé depuis celle donnée en 1981, comme quoi le pays a connu trois années de « calamités naturelles ». Il attribue toujours les maigres récoltes à ces désastres météorologiques (Comité Central du Parti communiste chinois 1981). Il nie donc à la fois l'immense taux de mortalité dans la population à cette époque et l'échec des politiques de Mao. Ce fléau a été causé en grande partie par la main de l'homme (Becker 1998; Wei et Yang 2005; Chang et Halliday, 2006). Il s'est en effet répandu simultanément sur toute l'étendue du territoire chinois, dans un pays en paix, unifié sous un seul gouvernement, avec des systèmes de transport et de communication modernes et des pays étrangers prêts à envoyer du grain¹⁹.

Les structures cognitives des journalistes

Les cinq personnages étudiés dans le cadre de ce chapitre sont Edgard Snow; Han Suyin; Anna Louise Strong; Felix Greene²⁰ et Joseph Alsop. Dans leur cas, le concept d'*intersubjectivité* illustre très bien la dynamique créée par leurs relations mutuelles. En effet, les cinq personnes étudiées ici se connaissaient toutes, ou du moins étaient très familières avec leurs écrits respectifs. Les extraits présentés plus loin montreront que les quatre individus ayant séjourné dans le pays appartenaient au même petit cercle, fréquentaient les mêmes personnes, avaient des activités similaires, et qu'ils avaient aussi des lectures semblables des événements. Quant à Alsop, tel que précisé plus tôt, son cas est particulier, puisqu'il n'est pas allé en Chine pendant le GBA, seulement à Hong Kong. Il était un critique acerbe de la Chine communiste et de Mao, et un spécialiste critique reconnu des pays communistes en général²¹. Ses nombreux écrits sur le

¹⁹ La Chine a rejeté la possibilité d'accepter de l'aide des États-Unis en février 1961, ainsi que celle d'organisations neutres comme la Croix-rouge. Elle a par contre acheté du grain au Canada et à l'Australie à partir de 1962, une fois que le pire de la famine avait eu lieu (Becker 1998, 297).

²⁰ La recherche effectuée pour ce travail a démontré que Snow, Han, Strong et Greene sont probablement été les seules à séjourner en Chine pendant le GBA en tant que journalistes. D'autres étrangers y sont allés, mais en tant que diplomates, hommes d'affaires ou invités spéciaux. D'ailleurs, ces quatre personnes se connaissaient toutes et se mentionnent mutuellement dans leurs écrits.

²¹ Il n'est donc pas étonnant que celui-ci n'ait pas pu se rendre dans le pays. Or, les nombreux articles qu'il a écrit à propos de la famine se sont avérés être les reportages se rapprochant le plus des résultats des diverses enquêtes que

GBA, contradictoires à ceux des quatre autres journalistes, ont beaucoup fait réagir ces derniers. Tel que démontré plus loin, ces deux visions des événements s'affrontaient et leurs se répondaient par médias interposés.

Le présent chapitre explorera tout d'abord les structures cognitives des journalistes et montrera comment la façon dont ceux-ci se définissaient par rapport à leur milieu et par rapport aux autres a contribué à bâtir leur perception des événements.

Edgar Snow

Edgar Snow naquit dans le Missouri en 1903 dans une famille de classe moyenne. Après de brèves études en journalisme à l'Université Columbia à New York, qui développèrent son sens critique, il partit à 22 ans pour la Chine, en quête d'aventure, sans connaissances sinologiques et sans visée politique (Thomas 1996, 3). Son voyage devait initialement durer quelques semaines, mais Snow resta finalement dans le pays pendant douze ans. Pendant ces années, il parcourut la Chine et écrivit dans un journal américain les premiers témoignages sur la famine qui tua deux millions de personnes dans le Nord-Ouest chinois en 1929. En 1936, il se rendit à Yan'an, petite ville du nord du Shaanxi et interviewa les principaux acteurs de la révolution chinoise, Mao Zedong et Zhou Enlai. L'ouvrage qui en résulta, *Red Star Over China*, apporta une notoriété internationale à la cause des communistes chinois et fit de Snow un ami personnel des futurs dirigeants. Bien sûr, ce long séjour en Chine, sa connaissance du chinois et ses contacts très haut placés firent de lui un spécialiste respecté du système chinois. Il devint un journaliste très reconnu en Occident (Becker 1998, 409). Ce passé lui permit de retourner en Chine pendant le GBA, malgré l'hostilité entre Pékin et Washington. Il fut en effet le seul correspondant américain ayant vécu en Chine avant la révolution à y retourner après 1949 (Snow 1970, 22). Il réussit à s'y rendre avec un visa d'écrivain, même s'il y était le correspondant de la revue *Look*. Les dirigeants, en réinvitant Snow dans le pays vingt ans plus tard, espéraient qu'il pourrait faire pour la RPC ce qu'il avait fait pour ses précurseurs révolutionnaires (Thomas 1996, 2).

Ses biographes disent de Snow qu'il était à la fois témoin et participant aux événements qu'il rapportait (Hamilton 1988). Son parcours de journaliste et sa recherche d'information furent déterminés par deux influences : sa formation journalistique et sa culture américaine, qui en firent

nous possédons aujourd'hui sur ce qui était en train de se produire dans le pays (Becker 1996, 290). Il est également le seul journaliste occidental ayant été interrogé les réfugiés chinois de la famine à Hong Kong. Pour ces raisons, il sera inclus dans l'analyse.

un homme possédant un esprit critique, tentant de conserver son indépendance vis-à-vis son sujet. Il ne souhaitait pas « joindre d'équipe » (Thomas 1996, 5). Dans son journal personnel, il exprime en effet plusieurs critiques envers l'idéologie conformiste imposée par Mao. Sa deuxième influence fut son séjour en Chine de douze ans, qui forgea ses convictions politiques et le rendit sympathique à la cause des Communistes. Comme lui avait dit Mao Zedong en 1949, il « penchait d'un côté » (Thomas 1996, 303). Il se voyait comme un intermédiaire entre son pays natal et les forces révolutionnaires qu'il avait appris à connaître et comprendre. Toute sa vie, il se sentit pris entre ces deux antagonismes; son désir d'indépendance intellectuelle et le rôle qu'il voulait jouer pour la Chine. Son statut particulier en tant qu'ami et symbole américain auprès de Mao et l'utilisation de ce statut par le PCC faisaient vivre à Snow plusieurs contradictions personnelles (Thomas 1996, 6; Hamilton 1988, 272). On sent ces contradictions dans les extraits présentés plus loin.

Han Suyin

Han Suyin est le nom de plume d'Elisabeth Comber, dont le nom chinois est Zhou Guanhu. Elle naquit en 1917 dans le Henan d'un père ingénieur chinois et d'une mère belge et grandit dans le contexte d'une Chine pauvre et chaotique. En 1933, elle entra à l'université de Yanjing à Pékin²². Ainsi, Han avait un attachement émotionnel avec la Chine, elle y avait grandi, elle connaissait le pays, parlait la langue. En 1935, elle partit à Bruxelles étudier la science, puis elle obtient un doctorat en médecine chirurgicale à Londres en 1948. Han vécut dans plusieurs pays d'Asie (Malaisie, Singapour, Inde) mais détenait la nationalité suisse. Han Suyin n'était pas journaliste de profession, elle était écrivaine et médecin, mais lors de ses séjours en Chine de 1958 et 1960 elle écrivit divers articles dans quelques journaux occidentaux comme le *Globe and Mail* ou *The Observer*. Ainsi, on ne peut pas la considérer comme une journaliste de formation, mais le nombre réduit de personnes s'étant rendues en Chine et ayant écrit dans les publications occidentales nous oblige à l'inclure dans l'analyse. Han Suyin, tel que décrite par ses pairs et par elle-même, est une disciple fervente et affichée de la cause des Communistes (Thomas 1996, 309). Comme elle l'annonce dans son ouvrage *Ma maison a deux portes*, sa foi en la Chine est sa seule religion (1980, 38).

Son père et une partie de sa famille vivant dans la province du Sichuan, elle visita la Chine

²² Ancien nom de l'Université de Pékin.

en 1956, où elle se fit rééduquer par le PCC. Ayant toujours été préoccupée par l'avenir de son pays natal, elle fut convaincue par la cause des communistes. Amie personnelle de Kong Peng, Directrice du département de l'Information du ministère des Affaires étrangères, elle bénéficiait de nombreuses connaissances très haut placées : elle rencontre en effet longuement le Premier Ministre Zhou Enlai à quelques reprises lors de ses deux séjours, ainsi que Chen Yi, Ministre des Affaires étrangères (1980, 303). Han, ayant été élevée en Chine d'un père chinois, se sent très proche de son pays natal. Son statut de Chinoise d'outre-mer lui permet de mieux communiquer avec les Chinois et lui donne plus de possibilités de se déplacer que les autres journalistes analysés. Même si elle n'est pas dépourvue d'esprit critique – elle réalise que les gens autour d'elle n'ont pas assez à manger - son implication sentimentale et ses convictions politiques teintent son analyse des impacts du GBA.

Anna Louise Strong

Anna Louise Strong naquit en 1885 au Nebraska et mourut en 1970 à Pékin. Ses biographes disent d'elle qu'elle était une radicale, déterminée à modeler l'information autant qu'à la rapporter et désirant participer aux événements qu'elle écrivait (Strong et Keyssar 1983, vii). Pendant sa jeunesse aux États-Unis, elle fut éduquée à *Oberlin College*, dans une stricte tradition évangélique. Certains aspects de cette tradition, selon Strong et Keyssar, influencèrent plus tard son radicalisme (1983, vii-viii-ix). Jeune adulte, elle joignit la gauche radicale américaine. Pendant la Première guerre mondiale, elle travailla dans le mouvement syndical à Seattle et son support à l'URSS solidifia ses liens avec les communistes américains. Après la guerre, elle partit en URSS, où elle connut Trotsky et édita le premier journal de langue anglaise du pays, avec l'accord de Staline. Elle devint alors la correspondante de quelques journaux aux États-Unis dont le *National Guardian*, un journal de la gauche new-yorkaise (Strong et Keyssar 1983, 294). Elle voyagea beaucoup en Asie et en URSS avec un statut de journaliste. Lors de ses nombreux subséquents voyages en Chine, pour lesquels elle détenait également des visas de journaliste, elle rencontra Zhou Enlai et Mao Zedong, de qui elle devint une amie personnelle. Ses nombreux séjours dans le pays lui apportèrent une bonne connaissance de la Chine, ou du moins de ses élites, mais elle ne parlait pas Chinois, ce qui constituait évidemment un handicap pour parler aux gens du peuple directement.

En survolant le parcours de Mme Strong, il est aisé d'affirmer que cette journaliste se réclama d'une idéologie d'extrême-gauche dès le début de sa carrière et qu'elle fut une fervente admiratrice et propagandiste des régimes soviétiques et chinois. Ayant milité activement toute sa vie pour la cause socialiste, ses articles se sont également inscrits dans cette tradition. À son arrivée à Pékin à l'automne 1958, suite à une invitation de l'État chinois, les dirigeants du PCC firent de Mme Strong une résidente, dont toutes les dépenses de la vie quotidienne furent prises en charge par l'État (Strong et Keyssar 1983, 295). Ses biographes affirment qu'on lui avait retiré son passeport américain, car la CIA la soupçonnait d'être un agent d'information communiste (Strong et Keyssar 1983). Ceci expliquerait pourquoi elle finit sa vie en Chine.

Pendant ce séjour chinois, Strong avait l'intention d'écrire sur le GBA dans des publications occidentales et envoyait régulièrement des articles à des journaux américains, articles qu'elle n'arriva jamais à faire publier. En effet, les médias américains trouvaient ses écrits pro-communistes et on lui reprocha son manque de détachement journalistique (Strong et Keyssar 1983, 314). Il faut dire que les États-Unis étaient alors en pleine période Maccarthiste, pendant laquelle on lança une chasse aux sorcières destinée à neutraliser toute idée ou personne soupçonnée, justement ou non, d'avoir un lien avec l'idéologie communiste. Or, malgré ce contexte, les reproches faits à Strong quant à son manque de détachement étaient tout de même fondés : tous ses articles étaient révisés par le département chinois de la Propagande (Strong et Keyssar 1983, 309). Elle publia donc ses articles sous forme de recueil à la maison d'édition en langues étrangères du Département de la Propagande en 1967²³. C'est ce recueil d'articles, au départ destinés à être publiés dans des journaux américains, qui sera analysé plus bas.

Felix Greene

Greene naquit en 1909 en Grande-Bretagne et mourut en 1985 au Mexique. Il grandit dans une famille d'intellectuels, son cousin était l'écrivain célèbre Graham Greene. Greene fut éduqué à l'Université Cambridge. Il tenta ensuite d'entrer en politique, mais suite à son insuccès, devint journaliste à la BBC. Il fut plus tard muté à New York en tant que chef du bureau et vécut le reste de sa vie aux États-Unis, à Palo Alto en Californie (Greene 1964, xi). Il conserva son passeport Britannique qui lui permit de voyager dans plusieurs pays du bloc communiste, qui l'intéressaient

²³ L'édition analysée ici est celle de 1967, mais une première partie de ces écrits fut publiée en 1959, puis une autre en 1963. La version de 1967 regroupe tous ces écrits en plus d'une conclusion écrite six ans après le début des communes – 1966.

beaucoup. Journaliste de gauche respecté (Becker 1998, 398), Felix Greene est sympathique à la cause communiste mais n'a pas une grande connaissance de la Chine ni du Chinois avant de s'y rendre lors de ses trois visites : une en 1957, une en 1960 et une dernière en 1963 (Greene 1964). Il se qualifie de « correspondant voyageur » en Chine (1961, 14). Greene écrivit deux ouvrages sur son expérience dans le pays lors du GBA : *Awakened China* (1961) et *A Curtain of Ignorance : How the American Public Has Been Misinformed about China* (1964) dans lesquels il dénonce avec vigueur l'impérialisme américain et le 'rideau d'ignorance' à travers lequel les Occidentaux considèrent la Chine. Dans ces ouvrages, il affirme vouloir présenter une image réelle du pays pour détruire les idées reçues qu'il dénonce. Or, comme il sera démontré plus loin, ces ouvrages présentent une image très positive du régime de Mao et ne parlent jamais de famine.

Lors de son deuxième voyage en Chine, à l'été 1960, il eut un entretien seul à seul pendant plusieurs heures avec Zhou Enlai, le Premier ministre, dans un wagon de train, et fut ensuite invité plusieurs fois à des banquets et rencontres avec les hauts officiels du PCC, comme Kong Peng, directrice du Département de la propagande et Chen Yi, le ministre des Affaires étrangères (1961, 40). Ceci indique de bonnes relations avec les autorités. Greene fut l'un des premiers journalistes occidental à se rendre au Vietnam du Nord au début des années 1960, pendant lequel il fait une entrevue avec Ho-Chi Min. Il réalise en 1967 un documentaire intitulé *Inside North Vietnam*, puis un autre sur Cuba en 1971 intitulé *Cuba Va!* À la lecture de ses écrits, il est évident que Greene est un sympathisant des régimes communistes.

Joseph Alsop

Joseph Alsop, éditorialiste basé à Washington, était de descendance anglo-saxonne protestante d'une famille bourgeoise de la Nouvelle Angleterre. Il fut éduqué à Harvard et devint ensuite un journaliste très réputé aux États-Unis (Becker 1998). Alsop avait une certaine connaissance de la Chine héritée de son séjour dans le sud du pays en tant que pilote, lors de la Deuxième guerre mondiale, mais il ne parlait pas Chinois. Comme le dit Jasper Becker à son sujet : « La personnalité la plus libre dans ses propos, la plus influente aussi, à soutenir que quelque chose de vraiment effrayant était en train de se passer en Chine fut Joseph Alsop. [...] Pendant toute la famine, il publia des articles qui se sont révélés par la suite on ne peut plus véridiques » (1996, 399). Ses articles étaient extrêmement critiques des politiques de Mao et du GBA en général et comportaient certaines exagérations. En effet, l'hypothèse principale de son

article dans *China Quarterly* était que le système communiste chinois allait s'effondrer suite à une révolte populaire (Alsop 1962). Dans cet article, il affirma qu'aucune nation occidentale n'avait connu un gouffre de misère semblable à celui dans lequel était plongé la Chine. Alsop se définissait comme un Républicain conservateur, ce qui a bien sûr influencé sa production d'information. Dans ses mémoires, Alsop affirme qu'il était fier de produire des textes basés sur des faits, sur du reportage solide, plutôt que sur des opinions (Alsop et Platt 1992).

Avec ces convictions affichées, Joe Alsop n'aurait jamais pu rêver mettre le pied en Chine. Il s'est par contre rendu à Hong Kong à deux reprises, en novembre 1959 et au printemps 1961. Il effectua des entrevues avec les réfugiés chinois, qui lui racontèrent leurs expériences de la famine. Or, beaucoup d'experts mettaient en doute les preuves de la famine apportées par les réfugiés, les accusant de ne pas dire forcément la vérité, de ne pas avoir de propos précis, de forcer le trait (Becker 1998, 400).

En effet, les articles d'Alsop firent beaucoup réagir d'autres journalistes occidentaux étudiés ici, qui s'étaient rendus en Chine : Han Suyin, Edgar Snow et Felix Greene. Par exemple, tout un chapitre de l'édition de 1962 du livre de Snow est dédié à démentir les rapports de la presse occidentale sur la famine, et particulièrement ceux d'Alsop : « J'étais à Macao un mois après le passage de M. Alsop [...] J'ai vu plusieurs chinois traverser la frontière [...] mais j'en ai aussi vu beaucoup retraverser en Chine après, chose que M. Alsop n'a pas dû remarquer » (Snow 1962, 493). Un chapitre du livre de Greene est aussi dédié aux reportages d'Alsop : « Pour M. Alsop les communistes chinois sont l'incarnation de tout ce qui est mauvais et brutal » (1964, 176). « Ayant été (non pas comme M. Alsop) dans plusieurs communes en Chine, j'estime que le terme « fermes d'esclaves » ne trouve aucune base dans la réalité (1964, 177) ». Han Suyin exprime elle aussi son désaccord avec l'opinion d'Alsop dans son ouvrage : « J'ai lu les articles de Joe Alsop [...] ses affirmations gratuites et ahurissantes » (1980, 295), « D'horribles récits (à la Alsop) circulaient sur les communes. Des millions de gens, disait-on, étaient morts dans ces 'camps de concentration'. On séparait les maris des femmes, etc. » (1980, 296).

On voit donc qu'en tant que critique de droite du régime chinois et dénonciateur de la famine, Alsop était peu apprécié des autres journalistes étudiés ici. Le fossé séparant les opinions des journalistes ayant séjournés en Chine lors de cette période avec celles de Joe Alsop est frappant et illustre admirablement le rôle de la structure cognitive et de l'intersubjectivité dans la construction de la production d'information des journalistes étudiés.

La production d'information des journalistes

Maintenant que le contexte mondial et le contexte national de la période ont été expliqués et que les structures cognitives des cinq journalistes étudiés ont été présentées, la présente partie tentera de montrer comment ces trois variables ont contribué à façonner le discours des journalistes. Pour ce faire, des extraits choisis de la production d'information de ces personnes seront présentés. Rappelons que les passages ont été sélectionnés parce qu'ils démontrent l'effet de ces variables.

Edgar Snow

Dans son ouvrage intitulé *The Other Side of the River : Red China Today*²³, Snow nie l'existence de la famine :

De 1959 à 1962, nombre d'éditoriaux et de titres de la presse occidentale ont fait allusion à la « mortalité massive » due à la famine en Chine et n'ont pas cessé de citer des faits sans fondement. [...] J'affirme que je n'ai pas vu en Chine de gens qui mouraient de faim, rien de semblable aux famines des temps anciens, [...] ce que les services secrets occidentaux les plus compétents concernant la Chine savaient déjà. [...] Des morts isolées, imputables à la négligence ou à des carences du système de rationnement sont possibles. Il existe sans aucun doute une malnutrition considérable. Une mortalité massive? Non (Snow 1962, 619-20).

Or, au début du même livre, Snow admet ceci :

Ce livre concerne un pays dans lequel un gouvernement dictatorial décide franchement de ce qui peut être su par les gens et de ce qui ne le peut pas, et là où les journalistes peuvent ou ne peuvent aller. Ceci est une question de principe de base pour les communistes au pouvoir ; ils doivent utiliser tous les moyens en leur possession au service d'un parti qui se revendique de l'intérêt « de tout le peuple », certainement identique à celui de l'État (Snow 1970, 28).

Il explique les conditions des visites organisées : « Lors des entrevues formelles, un officiel ou un interprète étaient généralement présents, et personne ne parle franchement devant eux, surtout lorsqu'un étranger est présent » (1970, 50). « Lors de ma visite aucun étranger ne pouvait sortir de Pékin sans permis [...] nous étions accueillis par un guide ou un fonctionnaire du parti escortant toutes nos visites organisées » (1970, 55). « Les invités de l'État faisaient tous le même tour organisé routinier » (1970, 56). « Notre visite fut si rapide que je n'eus pas le temps d'apprendre comment une commune fonctionnait ou ne fonctionnait pas » (1970, 95). « Tous les observateurs occidentaux étaient considérés comme des espions légaux par les Chinois » (1970,

²³ Cet ouvrage a été initialement publié en 1962. Il fut révisé et réédité en 1970. La différence entre les contenus des deux éditions sera présentée plus loin.

223). Dans ces passages Snow explique les vraies conditions de son voyage et laisse transparaître un certain sentiment de frustration quant au contrôle auquel il est soumis, tel qu'exprimé dans une lettre de 1962 à Israel Epstein, l'éditeur des Presses en langue étrangère à Pékin²⁴ :

Je fais de mon mieux pour présenter les faits sur les problèmes de l'agriculture en Chine ainsi que sur ses accomplissements, mais l'absence d'information concrète rend la tâche [de répondre aux rapports sur la famine d'Alsop] très difficile. Tâche de me trouver quelques FAITS (Thomas 1996, 308).

Toutefois, ces frustrations ne changent pas son opinion profonde sur le GBA. Il raconte son voyage en train jusqu'au barrage de Miyun, dans un wagon spécial, en compagnie de Zhou Enlai :

Aujourd'hui, à la fin du mois d'août, Zhou prédisait déjà une année difficile. Presque quarante pourcent des fermes rapportaient être affectées par des calamités naturelles. Dans les jours anciens, je me rappelais que ceci signifierait que la famine et la mort de quelques millions s'en suivraient. Mais les ressources et les systèmes de rationnement étaient désormais bien organisés, Zhou m'affirma, [...] il n'y aurait pas de famine (Snow 1970, 111).

Ces passages illustrent bien les contradictions animant Snow : il oscille entre le désir d'être un observateur aussi neutre que possible et celui d'être un serviteur de la cause communiste. Il tente en effet de garder une certaine distance par rapport à l'information qui lui est donnée, mais il n'admet jamais la possibilité d'une famine. Il est difficile de savoir s'il croyait vraiment que le système des communes ait pu empêcher ce désastre, mais ses biographes semblent de cet avis (Thomas 1996, 307; Hamilton 1988, 232). Si l'on accepte ce fait, on doit conclure que le gouvernement a vraiment été habile pour cacher la réalité à Snow, qui possédait quand même une connaissance très solide du pays. Mais comme il le dit lui-même, « Tel le visiteur qui ne peut aller « au fond des choses » en cinq jours de banquets organisés et d'entrevues officielles, je ne pus aller au fond des choses en cinq mois » (1970, 56). Finalement, il est intéressant de noter que dans l'édition révisée de 1970, Snow a retranché deux chapitres entiers qui démentaient la famine²⁵.

²⁴ Maison d'édition du département de la Propagande qui publia les écrits d'Anna Louise Strong cités plus bas.

²⁵ Ces chapitres sont les chapitres 65 : *The Refugee as Source Material* qui parle des entrevues effectuées par des journalistes comme Alsop avec des réfugiés chinois à Hong Kong et 80 : *1962 : The Year the Chinese Vanished*, qui est dédié à démentir les articles d'Alsop sur la famine. On peut présumer que des doutes raisonnables sur l'existence de la famine aient pu pousser Snow à enlever ces deux chapitres.

Han Suyin

Son ouvrage auto-biographique, *Ma maison a deux portes* (1980), analysé ici, est un récit personnel de ses séjours en Chine de 1958 et 1960. En 1960, une fonctionnaire du PCC la blâme à cause de certaines rumeurs à son endroit : « Mme Chen avait un travail ingrat : elle était chargée de faire des remontrances aux journalistes étrangers qui s'orientaient dans une mauvaise direction, et de les guider » (1980, 304). Le PCC la considérait donc comme une journaliste étrangère.

Pendant une conversation avec Anna Louise Strong : « Elle me demanda si j'avais entendu parler de la disette. Je répondis que oui » (1980, 307), « La nouvelle de la mauvaise récolte se confirma. Elle avait été 'assez mauvaise', c'est-à-dire pourrie » (1980, 307). « Je me promenais dans les rues et je remarquais les signes de lassitude. Les gens étaient plus maigres, ils avaient l'air moins actifs.[...] Dans un restaurant, un serveur me reprocha de laisser quelques grains de riz au fond de mon bol » (1980, 309). « Dans les communes que je visitai, on m'abreuva de statistiques pour me prouver que la production de chaque *mou* [1/15 d'hectare] avait augmenté » (1980, 363). Han était donc bien consciente de la disette, mais elle adhérait tout de même au discours officiel : « Malgré les erreurs du Bond, celui-ci atteignit son objectif principal : il créa un nouveau modèle de développement accéléré » (1980, 311).

À propos de ses amis : « Hualan, ses parents et beaucoup d'autres diminuèrent volontairement leurs rations de riz de deux ou trois livres par mois » (1980, 320), « Comme mes amis étaient devenus maigres! [...] et ils répondaient avec un large sourire: « Oui nous sommes en pleine forme. Nous avons tout ce qu'il nous faut » (1980, 361).

Elle conçoit ainsi le rôle d'Edgar Snow, de Felix Greene et d'elle-même en Occident : « Ed Snow, Felix et moi serions-nous capables d'ouvrir la voie de la compréhension, afin que le monde chinois cessa d'être pour les Européens une autre planète [...] » (1980, 357). Son sentiment par rapport aux Occidentaux en Chine : « Les journalistes étrangers et les diplomates [...] comptaient les calories que consommait le Chinois moyen. Ils évaluaient le temps pendant lequel tiendrait le peuple. J'étais folle de rage contre eux » (1980, 370), « Je défendais farouchement la Chine, de tout mon cœur, je mentais effrontément (avec le sourire) aux diplomates et aux journalistes qui faisaient leur enquête [...] Je me sentais alors chinoise avant tout » (1980, 377).

Anna Louise Strong

Dans la préface de cet ouvrage, Strong affirme, conformément à la version officielle, que « Pendant les trois années suivantes [après le nouvel an de 1959], les communes populaires [...] furent défiées par des désastres naturels de sécheresse, de typhons, d'inondations et de vermine jamais vues dans l'histoire » (Strong 1964). Également, Strong publie des photos des plantations de riz et de blé truquées (1964, 24), visant à faire croire que les récoltes étaient si denses qu'un enfant pouvait s'y tenir debout (Becker 1998). « [...] le visiteur est frappé par la présence constante de la direction communiste mais que celle-ci prend très peu la forme d'« ordres de Pékin » (1964, 25). Strong tente ainsi d'expliquer que la collectivisation des fermes et des terres des petits paysans fut enclenchée par leur propre initiative et non suite à un ordre de Mao, donnant ainsi une plus grande légitimité au mouvement.

Le passage suivant sur la minorité Lisu démontre bien l'ampleur du contrôle de la propagande sur les écrits de Mme Strong :

Voyons maintenant comment les communes ont même atteint le peuple primitif des Lisu, une nationalité mineure de l'ouest du Yunnan. [...] Leur vie primitive n'avait même pas atteint le stade de l'esclavage [...] Ils faisaient pousser du maïs sur brûlis et n'avaient même pas d'outils de métal. [...] En hiver ils se nourrissaient d'écorce et de racines. Parfois, un enfant était vendu pour du grain; parfois au printemps la neige fondue découvrait les cadavres des hommes qui avaient tenté de transporter des paquets en montagne pour aller les vendre, sans y arriver. La vie des hommes primitifs n'était ni confortable ni sécuritaire. [...] La libération apporta des routes, l'égalité nationale, des fonds étatiques et des outils. [...] En 1957-58 [...] quand une récolte abondante leur apporta trois quarts de tonne per capita, les Lisu [...] découvrirent le problème de la surabondance. [...] Les Lisu ne savaient même pas faire cuire le riz [...] alors des cuisiniers Han furent envoyés pour leur enseigner la cuisson du riz et la fabrication du tofu. [...] Des charpentiers et des massons vinrent dans les montagnes et enseignèrent aux Lisu comment fabriquer des moulins pour moulinier le maïs, à l'aide d'une technique pratiquée en Chine depuis des milliers d'années, que les Lisu n'avaient jamais connue. Les cantines des communes servaient du riz et du pain de maïs, avec une soupe et un plat de légumes à chaque repas. Ailleurs en Chine ceci est considéré comme un bas standard, mais les Lisu pensent qu'ils ont sauté les stades de l'esclavage, du féodalisme et du capitalisme pour arriver directement au socialisme.

Puis Strong retranscrit une chanson qui aurait été écrite par ces Lisu à la gloire de Mao Zedong (1964, 39). Cet extrait illustre le désir de Strong d'influencer la perception du lecteur et de donner une image positive du GBA. Par contre, les faits bruts étaient différents : En effet, plusieurs spécialistes affirment que les minorités ont été particulièrement touchées par la disette (Becker 1996, Teiwes et Sun 1999; Chang et Halliday 2005; Wei et Yang 2005). Ceci traduit le radicalisme et le militantisme évoqués plus tôt.

Voici maintenant quelques passages sur les « trois années difficiles » : « Le demi-milliard de Chinois qui vivent dans les communes s'est battu contre les désastres naturels [...] en se sauvant, ils ont aussi sauvé leur pays [...] les communes en sortirent plus fortes qu'avant » (1964, 101). « Les gens mangèrent des substituts cet hiver-là [1959], mais personne ne mourut de faim » (1964, 111). « La Chine avait faim mais personne n'utilisait le mot famine » (1964, 120). « Les files d'attente pour le pain rapportées par les journaux occidentaux à Pékin sont en fait des queues pour des boîtes de pêches, d'ananas [...] (1964, 120). « Il est clair que les jours de grande famine, où des millions de personnes mouraient ou vendaient leurs enfants et tentaient de s'enfuir ailleurs sont terminés (1964, 126). Or, dans la préface, elle avoue ceci :

[...] les écrits de 1958 comportent des statistiques grossièrement exagérées, basées sur un enthousiasme exalté. L'époque était historique, les extravagances faisaient partie de l'humeur exubérante de création dans laquelle des millions de personnes devinrent conscientes du pouvoir collectif.

Enfin, dans une lettre privée publiée dans la biographie de sa petite-fille adressée à Liao Chengshi, le président de la Commission des affaires chinoises d'outre-mer, elle exprime sa frustration quant à la censure à laquelle elle est soumise :

Comme je l'ai toujours pensé, le problème réside dans la propagande chinoise actuelle, vous demandez qu'aucune image des difficultés réelles ne soit montrée [...] Je ne peux pas écrire de bons articles sur la réduction de la mortalité ou du crime dans les villes chinoises, en comparaison avec, par exemple, New York, parce que vous ne permettez même pas qu'on révèle que certaines personnes meurent ou commettent des crimes en Chine. Je ne peux pas expliquer la lutte pour le grain ou pour une agriculture stable, parce que je ne suis pas autorisée à admettre que quelqu'un ait pu mourir de faim pendant ces trois années (Cité dans Strong et Keyssar 1983, 318).

En lisant ceci, il est nul besoin d'expliquer plus longtemps qu'Anna Louise Strong était une propagandiste du PCC à l'étranger. Le passage démontre qu'elle savait que des gens mouraient de faim en Chine. Malgré cette information, elle semblait déterminée à tout prix à faire la promotion des politiques de Mao.

Felix Greene

Dans *Awakened China*, Greene explique qu'il effectua son premier voyage en Chine avec les appréhensions dominantes aux États-Unis, où il s'attend à trouver un pays pauvre et opprimé. Or, il affirme qu'il trouva de grandes différences entre ce à quoi il s'attendait et ce qu'il a trouvé. « Personne ne peut être en Chine pendant plus de quelques heures sans ressentir une vitalité presque tangible et un optimisme énorme » (1961, 13). « Je n'étais pas aveugle aux erreurs qui

étaient encore commises ou à la pauvreté qui existait toujours. Comment était-il possible qu'un journaliste comme moi, supposément bien informé sur les événements mondiaux, puisse être allé en Chine en étant si mal préparé? Les États-Unis ont été coupés diplomatiquement de la Chine mais aussi de toute information sérieuse sur un pays qui bouge très vite » (1961, 14). Ces passages montrent que Greene avait en effet peu de connaissances du pays à son arrivée en Chine. On peut présumer que ce manque de connaissances du pays, de sa langue et ses sympathies communistes ont contribué à construire sa perception du pays. L'environnement entièrement contrôlé dans lequel il a évolué lors de ses passages a également fortement influencé sa production d'information.

Son livre *A Curtain of Ignorance* veut démontrer que les rapports de la presse, des experts et des officiels sur la Chine communiste sont faux. Il effectue donc une analyse de contenu de certains articles de journaux américains sur le GBA et tente de les démentir.

La majorité des Américains, certainement la majorité des jeunes de moins de 30 ans- se fiant à la presse pour leur info sur la Chine, n'arrivent qu'à une conclusion : la Chine est un pays retardé, a des carences en nourriture, et les Communistes sont responsables de la présumée misère des gens (1964, xiii).

Il accuse ceux qui contrôlent la presse, les spécialistes et les politiciens de mentir au public. « La grande majorité du public américain a été portée à croire que des conditions de famine presque perpétuelle existaient en Chine et que l'ampleur de cette situation a été largement créée par les erreurs du gouvernement » (1964, 94). « Seulement trois [de la dizaine d'Américains à avoir été en Chine depuis 1949] étaient des journalistes. J'étais un de ceux-là et le seul à y être allé trois fois » (1964, 13).

Entre 1960 et 1962, quand des rapports sur la famine étaient largement diffusés par les médias de la nation [américaine], il y avait d'autres versions et preuves indiquant que ces rapports de famine étaient grossièrement exagérés. Dans aucunes de mes visites en Chine n'ai-je trouvé des conditions aussi mauvaises que celles rapportées par notre presse. En 1960 je voyageai à travers des régions chinoises [...] où les rations étaient en effet très limitées. Mais je ne vis aucun signe sérieux de malnutrition et les gens qui avaient vécu et travaillé en Chine pendant les vraies famines par le passé me rappelaient constamment que, peu importe les problèmes d'alimentations auxquels la Chine faisait face dans le présent, ceux-ci n'avaient absolument aucune commune mesure avec ceux du passé (1964, 98).

Avec l'information que nous possédons aujourd'hui, il est curieux de constater que le seul journaliste ayant été en Chine trois fois pendant le GBA ait rapporté une réalité aussi contraire

aux faits prouvés aujourd'hui²⁷, avec autant de conviction. On peut concevoir que Greene ait été déjoué avec succès par les apparences présentées par les officiels lors de ses visites en Chine. Peut-être était-il sincèrement convaincu que la famine n'existait pas, même s'il passa presque cinq mois à sillonner le pays lors de son deuxième voyage en 1960 (Greene 1961, 17), pire année de la famine. Si c'est vraiment le cas, on peut conclure à l'efficacité redoutable de la machine propagandiste pour réussir à convaincre aussi fermement une personne dont une grande partie du métier consiste à exercer son sens critique pour rapporter les faits.

Finalement, fait intéressant, Greene dédie tout un chapitre de son ouvrage de 1964 à citer des passages des articles de Joseph Alsop sur la famine et à démentir ces derniers. Il l'accuse, comme il accuse les médias américains en général, de déformer les faits rapportés par les visiteurs occidentaux en Chine et de désinformer la population américaine sur le GBA. Greene fait la remarque : « Ce que les sources citées rapportent, en tel contraste avec ce que notre presse [américaine] et nos spécialistes rapportent, ne fait qu'effleurer la surface des informations crédibles publiées à l'étranger lors des premières années du système communal » (1964, 165). Ceci illustre fort bien la bipolarité des idées évoquée plus tôt dans le chapitre, ainsi que l'intersubjectivité définissant les perceptions mutuelles des journalistes et les similarités ou les différences existant dans leurs lectures des événements.

Joseph Alsop

La comparaison des écrits de Joe Alsop avec ceux présentés plus haut illustre également l'importance cruciale des convictions idéologiques dans la construction de la production d'information. En effet, Joe Alsop, un Républicain conservateur, était extrêmement critique des politiques de Mao et ses écrits offrent une perspective déterminée par ces convictions. Encore une fois, Alsop fut le seul journaliste présenté ici ayant dénoncé la famine. Voici comment sa version des faits se place à l'extrême opposé de celles données par les quatre journalistes étudiés plus tôt.

La vérité est que nous sommes présentement confrontés à une montagne de preuves menant toutes à la conclusion que la Chine communiste a d'une façon ou d'une autre été aspirée dans une spirale descendante [...] Peu importe le résultat des récoltes cette année, la spirale a continué sa descente pendant trois années sinistres, avec des effets déjà terribles et étendus. Le mouvement vers le bas a commencé avec les proclamations les plus hardies, mégalomaniaques qui n'aient jamais été entendues de la part de la direction

²⁷ Pour plus de détails sur les effets désastreux du GBA, voir Banister 1984, Wei et Yang 2005, Teiwes et Sun 1999, Yang 1997 et Lieberthal 1997.

du PCC, lorsque les communes rurales furent inaugurées et que le 'GBA' fut annoncé » (Alsop 1962, 22).

On constate ici le souci d'Alsop de fournir des preuves tangibles de ce qu'il affirme.

Le programme de fonderie d'acier dans les cours n'était certainement pas le seul élément mégalomane dans le GBA et dans l'industrialisation forcée. Certainement aussi, les prétentions de progrès industriel dans la première année furent énormément gonflées. [...] Pendant ce temps, les campagnes envoyaient de graves signaux. Peu de trois mois après l'instauration des communes, le flot continu de réfugiés entrant à Hong Kong rapportaient des nouvelles de tables vides dans les réfectoires communs. À l'été 1959, la situation était si grave qu'elle provoqua un cri d'alarme désespéré et vain du maréchal Peng Dehuai pendant le plénum de Lushan pour l'abandon immédiat des communes et du GBA. À l'automne, n'importe qui se donnant la peine d'utiliser l'information de première main facilement obtenue des réfugiés pouvait rapidement découvrir que la campagne chinoise avait été réduite à des conditions de disette abominable [...] Mais les mauvaises récoltes de 1959 furent suivies des mauvaises récoltes de 1960 et de 1961. À l'hiver 1961-1962, la famine atroce continuait depuis trois ans (Alsop 1962, 23).

Étant donné le secret entourant toute réunion de hauts dirigeants du PCC, particulièrement à cette période, il est assez surprenant qu'Alsop ait été au fait de l'intervention du maréchal Peng. On peut supposer qu'il avait des contacts très bien informés.

Quand la collection scientifique des données sur les niveaux de nutrition fut entreprise à Hong Kong, les résultats furent si choquants qu'on ne pouvait que conclure à un déclin dans la diète chinoise même après 1959. Les données les plus fiables obtenues à Hong Kong ce printemps [...] indiquent une moyenne de 1,300 à 1,600 calories par personne par jour. Ces données sont [...] impossible à démonter, sauf par ces experts qui croient qu'ils en savent plus sur la diète chinoise que les gens qui l'ont mangée récemment. (Alsop 1962, 24).

Pour l'observateur avisé, l'approche à ce problème qu'empruntent plusieurs personnes normalement bien informées sur la Chine est inadéquate au point d'en être exaspérante. Les seules témoignages directs que nous avons de la diète chinoise sont ceux, volumineux, ayant été scientifiquement colligés des réfugiés à Hong Kong. Les experts ne se fiant pas à ces données ont fait leurs propres estimés à l'aide d'une version chinoise du nouvel art, douteux, de la Pravdamancie. [...] Ils affirment que les réfugiés doivent avoir tort [...] La météo, si souvent citée dans la propagande, n'est qu'un facteur mineur (Alsop 1962, 32).

Dans ces passages, on lit fort probablement une réponse aux quatre journalistes étudiés plus haut, qui niaient la véracité des témoignages des réfugiés. Tous ces passages démontrent ce qui a été dit plus tôt : Alsop a dénoncé qui se produisait en Chine sans y avoir mis les pieds, tandis que les quatre journalistes y ayant séjourné ont tous nié la famine avec ferveur. Selon lui, « Le plus grand obstacle, simplement, est Mao Zedong lui-même » (Alsop 1962, 34). Il serait probablement

d'accord avec la plupart des spécialistes de la période d'aujourd'hui (Yang 1997, Teiwes et Sun 1999, Li et Yang 2005).

Conclusion

Tel que mentionné au début de ce chapitre, les événements du GBA ont constitué une des grandes tragédies de l'histoire connue de l'humanité. Le fait que cette famine ait pu passer presque inaperçue dans le cours du 20^e siècle est déroutant. Il a été démontré tout au long du présent chapitre que ceci est dû en grande partie à l'absence d'information véridique qui était rapportée dans les médias. La production d'information effectuée par les rares journalistes occidentaux s'étant rendus dans pays a en effet occulté la crise et l'a même démentie. Effectivement, on a vu dans la dernière partie du présent chapitre que les écrits des journalistes étaient soit très en faveur des politiques de Mao, soit très critique envers ces politiques. Ceci est dû à l'effet des trois variables proposées : le contexte mondial, le contexte national et la structure idéologique des journalistes.

La première partie du chapitre a illustré comment le contexte international de guerre froide a défini un contexte d'affrontement idéologique entre deux doctrines opposées : le capitalisme et le communisme. Ce contexte de bipolarité se reflétait dans les idées des journalistes et dans leur perception de la situation. Il fit également que seuls les journalistes considérés comme sympathiques au communisme par le PCC pouvaient traverser le rideau de fer pour se rendre en Chine. En plus, le contexte de compétition entre l'URSS et la Chine, en poussant Mao à continuer la collectivisation malgré ses échecs empira la situation. Finalement, le contexte mondial des technologies de l'information, dans lequel les moyens de communication avec l'étranger les plus utilisés étaient le téléphone et le courrier, moyens contrôlés par le PCC et peu répandus dans le pays, a également contribué à restreindre la circulation d'information sur la famine.

La deuxième partie du texte a fait valoir que le contexte national de contrôle absolu par le PCC a également contribué à construire cette production d'information. En effet, Mao avait réussi à abolir toute opposition politique par les purges effectuées dans les années 1950. Il avait également instauré un système de contrôle absolu de la population par la création de communes. Similairement, chaque déplacement des journalistes était surveillé, planifié, et dans certains cas, leurs textes étaient révisés par le département de la Propagande. Ainsi, le PCC ne détenait pas

seulement le monopole sur l'information parue dans les rapports gouvernementaux officiels démentant la famine, il parvenait également à établir son contrôle sur les reportages des rares journalistes occidentaux autorisés à se rendre dans le pays.

Il a aussi été démontré que les structures cognitives et l'intersubjectivité ont eu un fort impact sur leur production d'information. Leur éducation, leurs expériences, leurs valeurs et leurs relations mutuelles contribuent à expliquer leurs perceptions des événements. En particulier, des cinq personnes étudiées, on peut dire que quatre avaient des sympathies plus ou moins fortes pour la cause communiste. Ces quatre personnes ont occulté ou nié l'existence de la famine dans leurs écrits. Or, il a été démontré que Snow, Han et Strong, trois personnes connaissant bien la Chine et ayant séjourné dans le pays lors du GBA, avaient tous des doutes quant aux réels bénéfices du GBA. Bien qu'ils affirmaient dans leurs écrits que la famine n'existait pas et que le peuple chinois vivait dans de bonnes conditions grâce aux politiques de Mao, ces trois personnes ont su voir à travers le rideau de bambou mis devant leurs yeux. Or, ces trois personnes ont décidé de démentir les rumeurs de famine. Il serait difficile d'expliquer leurs motivations, mais on peut avancer que leur attachement à l'idéal communiste, leur loyauté envers les dirigeants chinois, leurs intérêts et leurs convictions les en ont empêché, probablement plus ou moins consciemment. De plus, ces cinq journalistes se connaissaient, se lisaient mutuellement, se répondaient ou faisaient référence aux autres dans leurs écrits, ce qui démontre l'intersubjectivité existant entre ces journalistes.

En définitive, il apparaît que dans le cas du GBA, les trois variables étudiées ont effectivement contribué fortement à forger la perception des cinq journalistes et de leur production d'information.

LES ÉVÉNEMENTS DE LA PLACE TIANANMEN DE 1989

Les manifestations populaires s'étant produites en Chine entre le 16 avril et le 4 juin 1989 sont habituellement désignées sous le nom de « Manifestations étudiantes de la place Tiananmen » (TAM). Ceci est exact, car il est vrai que le mouvement prit sa source et se déroula en immense majorité sur cette place centrale de Pékin. Ses instigateurs et participants furent surtout des étudiants. Or, cette description ne tient pas compte des autres manifestations populaires qui soulevèrent la Chine simultanément au printemps de 1989. En effet, le mouvement se produisit également dans une quantité de villes chinoises, bien que de façon plus réduite (Unger 1991). Il ne mobilisa pas seulement des étudiants, mais aussi des ouvriers, des intellectuels et des citoyens de toute origine sociale. Or, étant donné le fait que les correspondants étrangers étaient surtout stationnés à Pékin et que de nombreuses caméras de télévision avaient été envoyées dans la capitale au mois de mai afin de couvrir la visite historique de Mikhaïl Gorbatchev, les manifestations étudiantes de la place TAM bénéficièrent d'une couverture médiatique intense. Celles-ci marquèrent l'imaginaire occidental, tandis qu'on en sut relativement peu sur les autres aspects du mouvement. Sur la Place, les journalistes et leur auditoire assistaient en direct à l'évolution d'une des crises les plus aiguës qu'ait connu le régime au cours de son histoire (Béja 2001, I). De nombreuses images en sont devenues des symboles puissants, dont celle de cet étudiant défiant, seul, une rangée de tanks.

La crise débuta le 16 avril, lendemain de la mort de Hu Yaobang, l'élément le plus réformateur au sein du gouvernement et ancien secrétaire général du PCC. Des manifestations étudiantes spontanées eurent lieu sur la Place, pendant lesquelles on pleura Hu le réformateur, critiquant ainsi indirectement la faction conservatrice du parti (Béja 1991, 59). À partir de cette date, des manifestations quotidiennes révélèrent un haut niveau de frustration populaire envers le programme de réformes lancé à la fin de années 1970 et exposèrent des divisions profondes au sein du PCC (Saich 1991, 8). Au fil des jours, le mouvement s'organisa peu à peu, et les étudiants exprimèrent alors principalement quatre demandes au gouvernement : 1- de meilleures conditions pour les intellectuels et les étudiants, incluant plus d'argent pour l'éducation; 2- la fin de la corruption des cadres du parti; 3- une réforme politique conduisant à plus de démocratie; et 4- le respect des libertés individuelles, comme la liberté d'association, de parole et de la presse.

On assista alors à presque deux mois de manifestations continues, pendant lesquelles les étudiants établirent leurs quartiers généraux sur la Place, qui devint le symbole du mouvement, avec sa statue de la démocratie, ses tentes, ses banderoles, sa foule colorée. Les points principaux du mouvement de Pékin furent : le *sit-in* étudiant du 20 avril; l'éditorial du *Quotidien du Peuple* du 26 avril, condamnant les manifestations en les qualifiant de « contre-révolutionnaires » - scellant ainsi l'issue violente de la crise (Baum 1991, 398); la grande marche du 27 avril contestant cette étiquette, jointe par un million de Pékinois; les manifestations énormes du 4 mai, jour lourd de signification historique²⁷, où des journalistes et des travailleurs se joignirent au mouvement; le début de la grève de la faim le 13 mai, qui éclipsa la visite de Gorbatchev deux jours plus tard; la rencontre de Li Peng avec les représentants étudiants le 18 mai; puis la déclaration de la loi martiale le 20. Les habitants de Pékin manifestèrent leur désaccord face à cette loi en masse en bloquant la progression de l'armée vers la Place centrale. Les manifestations continuèrent, les revendications se radicalisèrent, les protagonistes se multiplièrent, jusqu'au soir du 3 juin, où à 18h30, des communiqués officiels sommèrent les habitants de Pékin de quitter la Place et les rues et de rentrer chez-eux. L'armée reçut l'ordre à 22h00 de vider la Place pour 6h le matin du 4 juin. À partir de minuit, les troupes procédèrent au « nettoyage » et tirèrent dans la foule, surtout dans les rues avoisinant la Place.

Ainsi se termina le plus gros mouvement populaire pro-démocratique de l'histoire de la RPC. En Chine, malgré une brève fenêtre de liberté médiatique pendant les manifestations, le sujet est depuis fortement censuré dans les médias. En Occident, même si les événements furent bien documentés, personne ne connaît exactement le nombre de victimes engendrées par la réponse des autorités. La plupart des auteurs estiment ce nombre allant des quelques centaines à plus d'un millier. La réponse à cette question ne saura percer au grand jour tant que les autorités chinoises refuseront de lever le voile sur les événements.

Le contexte international : La fin de la guerre froide

Les événements de la place TAM se produisirent lors d'une période charnière du 20^e siècle : la fin de la guerre froide, qui se produisit entre 1985, année de l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev, et 1991, année de l'éclatement de l'URSS. Tel qu'il sera démontré tout au long de

²⁷ En effet, le 4 mai 1989 marquait le 70^e anniversaire du fameux 4 avril 1919, pendant lesquelles des étudiants de l'Université de Pékin avaient manifesté leur patriotisme et leur appui à « Mme Démocratie » et « M. Science » (Béja 1991, 17).

cette partie du chapitre, cette période apporta d'immenses changements dans la dynamique des relations internationales, ce qui eut un impact sur la Chine et sur son gouvernement communiste. En effet, lors de cette période, plusieurs mouvements populaires demandaient la fin des régimes autoritaires. De plus, le constat d'échec du socialisme dans plusieurs États communistes provoqua, dans l'espace de quelques mois, des transformations importantes dans le système politique et économique de ces pays. De la même façon, en Chine, la fin de la guerre froide fut déterminante dans le déroulement des événements de la place TAM, même si l'issue de la crise ne vit pas l'apparition d'un nouveau système politique. Assurément, ce contexte international, à l'aube d'une série de grands bouleversements politiques, contribua à façonner la perception et la couverture des journalistes témoins du mouvement populaire de la place TAM.

Tout d'abord, afin de comprendre comment ils ont pu affecter cette production d'information, un rappel des événements marquants de la période s'impose. Le chapitre précédent a exposé en détail le contexte de bipolarité idéologique qui déterminait la conduite des relations entre les États lors de la guerre froide. Or, au printemps 1989, l'érosion du rideau de fer avait déjà commencé depuis quelques années et l'idéologie communiste perdait rapidement de sa popularité dans les pays du bloc. Les mouvements populaires réclamant la démocratie et la fin des régimes autoritaires prenaient de plus en plus d'ardeur, et ce, même dans des pays non-socialistes comme les Philippines ou la Corée du Sud ²⁹.

En mars 1985, Mikhaïl Gorbatchev, désigné secrétaire du parti communiste soviétique, lança deux politiques qui ont abouti à la fin de la guerre froide : le *glasnost*, ou transparence, et la *perestroïka*, ou restructuration économique. Par l'ouverture qu'elles provoquaient, ces politiques constituaient une tentative par Gorbatchev d'offrir une solution aux problèmes majeurs qui rongeaient le pays : la corruption rampante et l'inefficacité de la bureaucratie, les coûts faramineux occasionnés par le système socialiste, la course aux armements, le soutien massif aux autres États du bloc et l'implication dans plusieurs conflits sur la planète (Dockrill et Hopkins 2006, 150). Sous Gorbatchev, l'URSS abandonna la doctrine Brezhnev voulant que son armée intervienne dans d'autres États pour soutenir le pouvoir communiste. Celui-ci conclut également un accord avec les États-Unis pour détruire mutuellement une partie des armements.

²⁹ Le mouvement du *People's Power* se produisit en février 1986 à Manille. Ces manifestations populaires pacifiques renversèrent le régime du dictateur Marcos. En Corée du Sud, des manifestations populaires en juin 1987 provoquèrent également le renversement de la dictature militaire. À ce propos, voir Callahan (2006) et Zunes, Kurtz et Asher (1999).

Fait marquant la fin de l'affrontement idéologique ayant caractérisé la guerre froide, en 1988, devant l'Assemblée générale des Nations Unies, Gorbatchev déclara que « l'idéologie doit être exclue des relations entre États », celles-ci devant être désormais « guidées par la primauté des valeurs universelles » (Dockrill et Hopkins 2006, 152). Tous ces gestes d'ouverture de Gorbatchev accélérèrent, ou du moins ne firent rien pour empêcher la chute du communisme. L'explosion de la centrale nucléaire ukrainienne de Tchernobyl en avril 1986, en exposant mondialement la culture de secret et de mensonge du gouvernement, contribua également à l'effondrement de l'Union soviétique et à la réaction de chaîne ainsi créée dans d'autres États du bloc³⁰.

C'est dans ce contexte international que le 16 avril, les manifestations étudiantes débutèrent sur la place TAM. Cet événement s'inscrivait dans la foulée d'un mouvement mondial de renversement des gouvernements autoritaires. Jusqu'en 1991, quantité d'autres événements provoquèrent la fin de régimes autoritaires et/ou communistes après les événements de la place TAM³¹.

On peut considérer que ce contexte de changements sociaux, politiques et économiques eut trois impacts marqués sur la production d'information en Chine. Premièrement, les journalistes occidentaux, dont l'imagination était frappée par les bouleversements s'annonçant ou se produisant simultanément sur plusieurs continents, voyaient les manifestations étudiantes en Chine à travers cette lentille. Bien sûr, les événements eux-mêmes étaient façonnés par le contexte mondial, le vent de changement qui soufflait inspirant également les manifestants chinois. Cependant, le PCC, lui, ne s'inspira pas des solutions russes ou est-européennes et décida, après une lutte interne, d'écraser le mouvement (Grunberg et Risse-Kappen 1992, 145).

Ce contexte mondial opéra comme un filtre à travers lequel les journalistes percevaient les événements. L'optimisme qui régnait dans le monde au printemps 1989 affecta effectivement la neutralité de plusieurs journalistes. Plusieurs auteurs ont reproché aux médias occidentaux de favoriser la cause des étudiants, d'exagérer les buts démocratiques et anti-communistes des

³⁰ En effet, au début de 1989, le syndicat polonais de Lech Valesa, Solidarité, entamait des négociations avec le pouvoir et en avril 1989, des élections furent prévues pour le mois de juin. Puis, en mai, la frontière de l'Allemagne de l'Est avec la Hongrie s'ouvrit, provoquant un exode de masse vers ce pays, voie de passage vers l'Autriche.

³¹ Suite aux événements de TAM, d'autres signes marquant la fin de l'époque se produisirent: entre autres, novembre 1989 vit le mur de Berlin s'effondrer, en même temps que le Pacte de Varsovie; 1990 donna lieu à l'élection de Walesa en Pologne, à la réunification de l'Allemagne et à la révolution de velours en Tchécoslovaquie; puis en 1991, l'URSS éclata (Grunberg et Risse-Kappen 1992, 104).

protestations, leur manque de couverture des luttes de pouvoir à l'intérieur du parti et leur incapacité à prédire la répression (Berlin 1992, Braun 1990, Zhao 2001). En effet, depuis 1985, cette vague de protestations populaires sur la planète demandant la démocratie avait abouti à des changements de régime. On peut croire que les journalistes occidentaux en Chine, ayant constaté ces résultats encourageants ailleurs, s'étaient eux-mêmes laissés emporter par l'optimisme ambiant et avaient conclu trop rapidement qu'un scénario similaire se produirait en Chine. Or, Deng Xiaoping décida de prendre un chemin différent et écrasa le mouvement.

Deuxièmement, la présence de Michael Gorbatchev à Pékin en mai fit que de nombreux journalistes occidentaux étaient présents dans le pays afin de couvrir cet événement. Par leurs caméras, leurs articles et leurs photographies, ceux-ci attirèrent donc les regards du monde entier sur cet événement, au départ connexe à l'événement qu'ils étaient venus couvrir, mais s'étant ensuite transformé en point focal de leur couverture. Certains auteurs affirment même que sans la présence de ces journalistes, la durée et l'ampleur des manifestations aurait été considérablement réduite (Braun 1990).

Parallèlement, on peut citer un troisième impact du contexte mondial sur la production d'information. La fin de la Guerre froide coïncida avec le début d'une nouvelle ère dans les technologies de l'information : les premiers débuts de la télévision en direct et des chaînes d'information continue comme CNN ou BBC. En effet, la crise de TAM fut l'un des premiers événements ayant fait l'objet d'une couverture télévisuelle en direct. En plus du caractère immédiat et direct de ses images et de l'information, cette nouvelle façon d'informer eut un impact immense sur la façon dont les événements furent connus et perçus en Occident (White 1990). Effectivement, l'image du jeune homme bloquant le passage à un tank n'existerait probablement pas sans la présence de ces caméras.

Maintenant que les événements marquants du contexte mondial de 1989 ont été présentés et que les trois effets de ce contexte sur la production d'information a été expliquée, la deuxième partie de ce chapitre tentera d'éclairer le contexte national en Chine lors du Printemps 1989.

Le contexte national

La caractéristique principale du contexte national ayant influencé tant le cours des événements que la production d'information au printemps de 1989 fut la contradiction entre ouverture et tradition dans les politiques empruntées par les dirigeants chinois. Ouverture, car les

manifestations de la place TAM se produisirent onze ans après le début des réformes économiques entamées par Deng Xiaoping, chef du gouvernement depuis 1978. En effet, deux ans après la mort de Mao Zedong, le chef de la deuxième génération de dirigeants du PCC adopta une politique basée sur le pragmatisme : « chercher la vérité dans les faits »³². Cette nouvelle orientation contrastait avec les politiques radicales de Mao et de la bande des Quatre, basées sur la lutte des classes et sur l'arbitraire (MacFarquhar 1997). Deng affirma alors sa volonté de baser ses politiques non sur l'idéologie mais sur les « Quatre modernisations » –celles de l'industrie, de l'agriculture, des sciences et technologies et de la défense militaire. Il entreprit également d'améliorer les relations de la Chine avec l'Occident, en plus d'ouvrir graduellement l'économie chinoise aux capitaux extérieurs. À partir de ce moment, les terres agricoles furent décollectivisées, le climat politique se détendit et fit renaître l'espoir d'un enrichissement prochain et d'un espace de manoeuvre politique plus grand chez toutes les classes sociales. L'ouverture relative vers l'étranger apportait au pays des idées nouvelles et ravivait un goût de liberté dans une certaine partie de la classe intellectuelle (Béja 1991).

Or, en même temps qu'il annonça ces réformes, Deng rappela également quatre principes fondamentaux et très conservateurs sur lesquels le PCC ne ferait aucun compromis: l'adhésion à la voie socialiste, la dictature démocratique du peuple, la direction du parti communiste, le marxiste-léniniste et la pensée de Mao Zedong. Ces principes constituaient en vérité le cadre rigide dans lequel les réformes seraient effectuées et établissaient des limites à l'ouverture et à la nouvelle liberté accordée. Cette opposition entre, d'un côté, le désir de réformer et d'ouvrir le pays - tel qu'exprimé par le nom de la politique de réforme, *gaige kaifang*-, et de l'autre, un désir de conserver le cadre rigide de la pensée de Mao, créa un contexte national à cheval entre deux tendances contradictoires qui s'affrontèrent tout au long de la décennie menant aux événements de TAM et qui déterminèrent ensuite l'issue de la crise.

Une raison claire expliquait cette contradiction dans l'orientation du gouvernement : deux factions luttaient pour le pouvoir au sein du PCC. La faction réformatrice, ayant à sa tête Hu Yaobang, Secrétaire général du PCC (jusqu'en 1987) et Zhao Ziyang, Premier ministre jusqu'en 1987 et Secrétaire général du PCC jusqu'en 1989, poussait Deng à permettre plus d'ouverture et de réformes en Chine. La faction conservatrice, dont les membres les plus notables étaient Li

³² Sa fameuse boutade comme quoi « peu importe que le chat soit noir ou blanc, pourvu qu'il attrape la souris » exprime cet esprit pragmatique.

Peng, Vice-Premier ministre et Premier ministre à partir de 1987 et Chen Yun, un des patriarches du PCC retraité mais influent, tentait quant à elle de ramener le parti sur la voie du socialisme traditionnel et de la pensée de Mao. Cette lutte de factions donna lieu à un aller-retour entre des cycles de réformes et des cycles de recul de ces réformes, reflétant les influences des factions auprès de Deng. C'est donc dans ce contexte national de réformes incomplètes et de cycles alternant entre ouverture et recul que naquirent les manifestations.

Ce contexte fut également important dans la définition des conditions de travail et des perceptions des journalistes étrangers ayant couvert la crise. En effet, le contexte d'accès à l'information restait limité et le contrôle gouvernemental, strict. Même si la structure économique chinoise avait intégré plusieurs mécanismes capitalistes, le contrôle sur les médias n'avait jamais été relâché (Liang 2000, 41). La théorie sur les médias prévalant pendant cette période, inspirée du pragmatisme de Deng, fut ainsi exposée en 1983 :

Service loyal par le peuple à l'aide de l'approche scientifique consistant à chercher la vérité dans les faits; la vérité dans les nouvelles; un journalisme qui escorte le Comité Central du parti et qui propage les instructions et politiques du parti; des journaux dirigés par le parti et par le peuple; une attitude sérieuse envers le travail; une discipline rigoureuse; et l'obéissance à la direction du Parti (cité dans Chang W.H. 1989, 27).

Comme pour les autres politiques formulées par Deng, basées sur le pragmatisme, celles-ci promettaient un système fonctionnant à l'intérieur de cadres institutionnels et non dans des décisions arbitraires basées sur l'idéologie et sur un pouvoir personnalisé (Baum 1991, 347; Béja 2003, 175). Toutefois, ces promesses ne tinrent pas la route. Les politiques restèrent floues et changeantes, sans que les limites ne soient clairement établies. Les habitudes léninistes étaient donc bien ancrées dans les réflexes administratifs, malgré le désir manifesté par Deng d'introduire une nouvelle norme de fonctionnement du système.

L'activité des journalistes étrangers n'était pas exclue de ce contrôle. Celui-ci, selon les périodes, était très fort ou plutôt relâché, de sorte qu'il était plutôt difficile pour eux aussi de savoir où étaient fixées les limites et jusqu'où ils pouvaient se permettre d'aller dans leur recherche d'information. Ainsi, même si plusieurs correspondants travaillant en Chine en 1989 possédaient souvent une bonne connaissance de la langue et du contexte chinois, l'obtention d'information restait difficile à cause de la méfiance des autorités, de la crainte des gens de parler aux journalistes étrangers, des sources officielles difficiles d'accès des multiples permis de reportage requis, etc. (Mirsky 2000, 4).

Par contre, la couverture du Printemps de Pékin marqua un précédent dans l'histoire de la RPC. En effet, une brève fenêtre de liberté fournit aux journalistes chinois et étrangers la possibilité inédite de couvrir à-peu-près librement les événements se déroulant devant leurs yeux sur la place.

Ce qui fut inhabituel pendant Tiananmen fut la liberté de reportage des journalistes. L'absence d'obstacles officiels a laissé croire à plusieurs d'entre nous que nous assistions à la naissance d'une société dans laquelle pour la première fois depuis 1949, les journalistes étrangers pouvaient vraiment travailler (Mirsky 2000, 2).

Or, même si les restrictions habituelles sur les journalistes n'étaient pas appliquées pendant cette période, les officiels de la faction conservatrice du PCC continuaient à évoluer dans le secret et ne donnaient pas leur version des événements aux journalistes. Ainsi, les journalistes avaient seulement accès à certains officiels de la faction réformiste, ce qui favorisa leur version de la crise et influença le contenu des reportages (Berlin 1992, 46).

Contrairement à d'autres événements importants en Chine, la grande visibilité du mouvement et des foules rassemblées dans le cœur historique de Pékin firent du Printemps de Pékin un événement difficile à manquer pour les journalistes et difficiles à masquer par les autorités chinoises. Ceci favorisa une couverture médiatique intense, d'autant plus que dans le cadre de la visite de Gorbatchev, planifiée depuis longtemps, plusieurs mécanismes avaient été mis en place par le gouvernement chinois afin de permettre aux journalistes du monde entier de rapporter l'événement. Ainsi, malgré les manifestations, le gouvernement chinois permit qu'une couverture complète soit faite des réunions du Sommet Deng-Gorbatchev, du matériel et des accès qui n'étaient pas disponibles en temps normal furent fournis. Cette visite avait un poids symbolique important pour le gouvernement chinois car elle signifiait la restauration des relations sino-soviétiques après 30 ans de tensions. Or, la presse étrangère, qui avait été invitée à l'origine pour diffuser internationalement le triomphe du gouvernement, retransmit finalement son humiliation (Berlin 1992, 34).

Finalement, il semble qu'entre le 15 avril et le 4 juin 1989, le régime ait connu un cycle de relâchement de son contrôle exceptionnel. Plusieurs analystes affirment que cette liberté n'était pas due à une décision politique, mais plutôt à une absence de décision des autorités, s'expliquant par la lutte entre les factions ayant momentanément paralysé le contrôle (Saich 1990). Pendant un moment, les forces dirigeantes du pays poussaient chacune dans une direction opposée, la balle politique était en équilibre entre ces deux forces contraires et personne ne savait

de quel côté elle allait tomber - même si dans l'esprit de Deng, l'issue du conflit était claire depuis longtemps (Baum 1991, 398). Il faut aussi mentionner que le département de la Propagande était aux mains des réformateurs – son chef était Hu Qili, l'allié de Zhao Ziyang- ce qui a fortement contribué à la liberté accordée à la presse pendant cette période (MacKinnon 1992).

La couverture massive des journalistes est aussi due à la nature spectaculaire et à l'effervescence contagieuse dégagées par le mouvement. Les étudiants réussirent admirablement à attirer et utiliser l'attention des médias via l'emploi de divers actions et slogans hautement symboliques, pour ne pas dire théâtraux (Esherick et Wasserstrom 1994). Les journalistes occidentaux, vivant quotidiennement la frustration de travailler dans un pays ne reconnaissant pas la liberté de presse, accordèrent également une attention spéciale à cet événement à cause de la corde sensible touchée par les valeurs démocratiques et la liberté de presse réclamées par les étudiants (Porter 1992; Berlin 1992).

Néanmoins, le retour du balancier de cette période d'ouverture fut brutal. En effet, les masses de journalistes étrangers et leurs caméras braquées sur la place Tiananmen ne purent empêcher la répression violente des manifestations, prouvant que le poids de l'opinion internationale n'était pas suffisant pour briser le régime chinois (Wasserstrom et Perry 1994, 147). Ceci démontre que Deng, même s'il avait ouvert la porte à certaines libertés économiques en Chine, était loin de laisser s'exprimer les demandes de liberté politique et de liberté d'expression, trop menaçantes pour le monopole du pouvoir du PCC. Jonathan Mirsky cite d'ailleurs un officiel chinois qui lui confia la chose suivante : « L'homme qui publiera la vérité sur Tiananmen gouvernera la Chine » (2000, 7).

Les structures cognitives des journalistes

Les parties précédentes ont démontré l'importance du contexte mondial et du contexte national dans la construction de la production d'information effectuée par les journalistes lors du Printemps de Pékin. Or, la structure cognitive de chaque individu a également fort contribué à modeler cette production. Dans cette partie, les structures cognitives de cinq journalistes ayant été témoins des événements de TAM sera présentée : Harrison Salibury, Jan Wong, Nicholas Kristof, Éric Meyer et Scott Simmie.

Dans le chapitre précédent, il a été noté que les quatre journalistes s'étant rendus en Chine appartenaient au même cercle restreint, celui des quelques occidentaux séjournant en Chine. Il a été indiqué que ces conditions avaient en partie déterminé comment ces journalistes se définissaient par rapport à leur milieu et aux événements qu'ils couvraient, ainsi que par rapport au cinquième journaliste étudié, Joe Alsop. Dans le cas des événements de TAM, l'intersubjectivité existant entre les journalistes a également contribué à construire leurs perceptions. En effet, lors du déroulement de la crise, ces journalistes travaillaient encore une fois dans des conditions et des endroits semblables, se connaissaient généralement, s'échangeaient des informations, vivaient dans les mêmes immeubles pour étrangers. Quoique vivant moins en quasi-huis-clos que les journalistes en Chine lors du GBA et ayant beaucoup plus de possibilités de parler au peuple et de se déplacer par eux-mêmes, les journalistes ont quand même couvert la crise sur la place TAM, ensemble. Or, ces cinq journalistes restent des individus possédant des structures cognitives variées, tel que démontré dans cette partie.

Harrison E. Salisbury

Descendant d'une longue lignée d'artisans et de fermiers, Salisbury naquit à Minneapolis le 14 novembre 1908. Il grandit dans un quartier modeste, majoritairement peuplé de juifs russes, ce qui le familiarisa tôt avec cette culture (Venable 2001). En 1925, il commença des études de chimie à l'Université du Minnesota. Son indépendance d'esprit et sa franchise caractéristiques se manifestèrent dès son jeune âge : rédacteur en chef du journal de son école, il écrivit un article controversé défiant les autorités de son université et fut renvoyé (Hoffman 1981). Il changea alors d'orientation et entreprit des études en sciences sociales. Salisbury ne fit donc jamais d'études en journalisme mais acquit néanmoins une solide expérience du métier très jeune (Venable 2001).

Il couvrit la Deuxième guerre mondiale de Londres pour *United Press*. En 1944, il assista à la victoire de l'armée soviétique contre les troupes allemandes à Moscou et retourna en URSS en 1949 pour le *New York Times*. C'est lors de ses expériences soviétiques qu'il expérimenta tout le poids de la censure de l'organe de propagande léniniste. En effet, les articles qu'il envoyait de Moscou étaient lourdement censurés par les autorités soviétiques³². Or, aux États-Unis, ses articles furent qualifiés de pro-communistes par le sénateur McCarthy (Venable 2001). Salisbury

³² Il avait appris à lire le Russe en traduisant les éditoriaux de la *Pravda*, ce qui lui fit dire que : «*Pravda* n'est qu'un ramassis de clichés et de verbiage politique» (Hoffman 1981).

ne se laissa impressionner par aucun des deux gouvernements. En effet, en 1954, il écrivit sur les camps de travail en Sibérie et gagna le prix Pulitzer, mais fut interdit de séjour en URSS pendant 5 ans. En 1966-67, il publia une version controversée des bombardements américains au Vietnam qui lui attira les foudres de l'administration Nixon. Les pressions politiques qui s'en suivirent lui coûtèrent un deuxième prix Pulitzer (Hoffman 1981). Ses nombreux séjours en URSS firent de Salisbury un spécialiste du régime stalinien. Il était également reconnu pour l'indépendance de ses opinions et pour ses dénonciations cinglantes de tout abus d'un gouvernement, quelque soit l'idéologie de laquelle il se réclamait.

Il se rendit en Chine pour la première fois en 1943 et y retourna une trentaine de fois pendant sa carrière, ce qui lui apporta également une bonne connaissance de ce pays³³. Salisbury prit sa retraite du *Times* en 1973 et écrivit un livre sur l'histoire du journal. Cet ouvrage, en soulignant l'indépendance des opinions publiées dans le *Times*, démontra ainsi le grand attachement de l'auteur à cette valeur journalistique. Il décéda en 1993 à l'âge de 85 ans.

Jan Wong

Jan Wong, canadienne d'origine chinoise, naquit à Montréal en 1953. Fille d'un homme d'affaire prospère, ses grands-parents maternels et paternels avaient immigré au Canada au début du 20^e siècle. Éduquée dans les meilleures écoles, ayant grandi dans un milieu privilégié, elle devint à 18 ans une jeune adepte de l'idéologie maoïste, convaincue que les réponses aux problèmes planétaires se trouvaient en Chine, pays de ses origines. Wong fit des études Est-asiatiques à l'Université McGill, où elle fut confrontée à deux visions de la Chine complètement contradictoires et inconciliables : la version pro-communiste de certains professeurs lui enseignant que « Mao était en train de créer un homme nouveau » (1997, 16), et la version plutôt critique du régime de d'autres, accusés par la jeune Wong d'être des marionnettes du gouvernement américain. Étant très idéaliste et voulant contribuer à changer le monde en « réconfortant les affligés et affligeant les confortables » (1997, 16), elle décida de devenir journaliste. À l'été de 1972, elle décida de redécouvrir ses racines et partit en Chine en pleine Révolution culturelle (Wong 1997, 13). Elle fut une des deux premières Occidentales autorisées à s'inscrire à l'Université de Pékin. Elle resta en Chine 8 ans, apprit parfaitement le chinois. Son enthousiasme pour le Maoïsme la fit insister pour joindre ses camarades de classe dans leur dure

³³ Malgré ces nombreux séjours, Salisbury n'était pas un des rares journalistes à avoir été dans le pays lors du GBA.

« rééducation » à la campagne et dans des usines. Plus tard, très bien intégrée à son milieu, capable de se fondre parmi les Chinois (Wong 1997), elle fit ses premières armes en journalisme en tant qu'assistante au *New York Times*. C'est en vivant ces expériences qu'elle comprit peu à peu que la réalité de la Chine était loin de correspondre à ses idéaux maoïstes et que les Chinois eux-mêmes étaient désillusionnés par rapport au bien-fondé de la Révolution culturelle. Cette dure prise de conscience la rendit de plus en plus critique envers le gouvernement.

De retour en Amérique, elle s'inscrivit à l'École de journalisme de l'Université Columbia, ce qui lui apporta une solide formation journalistique et aiguisa encore davantage son sens critique (Wong 1997). Elle retourna en Chine en 1988 en tant que correspondante du journal torontois le *Globe and Mail* et couvrit les événements de 1989. L'expérience personnelle de Jan Wong, ses déceptions idéologiques passées et sa profonde connaissance du pays ont fait d'elle une journaliste très critique envers le gouvernement chinois, particulièrement lors des événements de TAM. En effet, Jan Wong, comme plusieurs Canadiens –et surtout Québécois- le savent déjà, peut être très mordante et se laisse difficilement écarter de son devoir de « chien de garde de la démocratie ». On peut également présumer en lisant ses écrits que ses propres déceptions idéologiques face au gouvernement chinois ont rendu son analyse particulièrement cinglante.

*Nicholas N. Kristof*³⁵

Kristof, le journaliste-vedette du *New York Times* ayant gagné de nombreux prix de journalisme dont deux Pulitzer, dont un pour sa couverture des événements de 1989³⁶, naquit en 1959 sur une ferme en Oregon. Pendant ses études secondaires, il devint rédacteur en chef du journal de son école. Il étudia en politique à l'Université Harvard, où il continua à s'impliquer dans le journal universitaire. Il fit ensuite des études de Droit à Oxford, en Angleterre. En 1983, il partit en Chine avec son sac à dos, voyagea dans plusieurs autres pays et publia des articles dans des journaux américains pour payer ses voyages. Journaliste de grand talent (Guernica 2005; Shuker 2007), il entra au *New York Times* en 1984 et deux ans plus tard, devint le chef de bureau à Hong Kong.

³⁵ Dans le cas où un ouvrage a deux auteurs, afin de ne pas trop allonger le texte et de circonscrire l'objet, un seul des deux auteurs sera étudié. Ce choix sera fait en fonction de la disponibilité d'information sur ces auteurs.

³⁶ Il obtint ce prix avec sa femme, Sheryl WuDunn, également journaliste au *New York Times*.

Nicholas Kristof admet qu'il a toujours été un journaliste s'impliquant beaucoup dans ses sujets, ajoutant souvent à ses articles un côté éditorial :

Je suis très près de la ligne [entre le journalisme et l'activisme], je me suis penché sur cette ligne, si je ne l'ai pas traversée, en parlant avec des politiciens, en faisant des appels directs aux lecteurs pour qu'ils agissent. Je pense que quand des centaines de milliers de vies sont en jeu [dans le conflit au Darfour], il faut mettre de côté certains principes (Guernica 2005).

Un collègue de Kristof dit de lui qu'il est la « conscience morale de notre génération de journaliste » (Schuker 2007). Ainsi, Kristof est un homme de passion, un éditorialiste très influent et polémiste, déterminé à rapporter les horreurs et les abus dont il est témoin, se risquant parfois même à agir. Par exemple, il a acheté des prostituées en Asie et les a ramenées chez leurs parents (Guernica 2005). Kristof est donc considéré comme une sorte de *leader* d'opinion, qui, tout en exerçant son métier de journaliste de façon très professionnelle (Schuker 2007), ne tend pas nécessairement à l'objectivité et à la neutralité par rapport à ses sujets, ce qui fait de lui un excellent éditorialiste.

En 1987, le *Times* l'envoya à Taiwan étudier le Mandarin et devint ensuite le correspondant à Pékin avec sa femme. À propos de sa couverture des événements de 1989, il admet que le fait d'avoir vécu en Chine, de s'être investi dans l'apprentissage de la langue, de s'être immergé dans la culture chinoise ont fait qu'il a été impliqué émotionnellement dans la couverture des événements (Kristof et WuDunn 1994). Il sera en effet montré dans la partie suivante que Kristof n'hésite pas à abandonner sa neutralité de journaliste pour prendre position et à dénoncer les abus qu'il constate.

Éric Meyer

Meyer naquit en 1949 à Melun, dans le nord de la France. Jeune, il se découvrit une passion pour les lettres et voulut devenir écrivain. Il fit des études de Philologie allemande à la Sorbonne, à Paris. En 1987, journaliste à Bruxelles et constatant le peu de débouchés dans ce domaine, il décida, avec sa femme, de partir en Chine pour y exercer son métier :

Je suis parti pour la Chine à l'âge de 37 ans, avec une valise, 5000 dollars et un aller simple, pour l'amour d'un concept plus que d'un pays, le dépassement de soi. Depuis, je travaille, voyage, écris, prononce des conférences. Ni riche, ni célèbre, mais simplement reconnu, et heureux de la vie que nous avons choisie : une vie riche, simple, autonome et différente (Jucha 2007).

Officiellement, Meyer partit en Chine en tant que correspondant du quotidien *Dernières Nouvelles d'Alsace*, car le gouvernement chinois ne donnait aucune accréditation aux journalistes indépendants. Or, en pratique, Meyer était pigiste. N'ayant jamais été dans le pays avant son arrivée, il s'y familiarisa, apprit un peu de chinois et commença à vendre des articles à plusieurs journaux en France, en Belgique, en Suisse et au Québec et à faire des reportages pour des radios francophones (Meyer 2005). Parti tenter sa chance en Chine par lui-même, il ne retourna jamais vivre en France. Vingt-et-un ans plus tard, il s'y trouve toujours. Il parle des motivations l'ayant poussé à partir :

L'idée d'aventure, celle de vivre une vie moins protégée, moins en concurrence, d'une oeuvre à faire sur un terrain plus vierge. L'idée d'un défi intellectuel aussi, à se trouver aux antipodes de sa culture latine et judéo-chrétienne, dans une culture chinoise et confucéenne. J'ai voulu créer en moi puis redonner aux autres un lien nécessaire, une vision moyenne entre ces deux univers culturels, « pôles plus et moins » ou « yin et yang » de l'humanité entière (Jucha 2007).

Ainsi, après tant d'années passées dans le pays, Meyer a conscience d'avoir intégré certaines valeurs, habitudes, connaissances provenant de son environnement chinois. Il tente donc d'être une courroie de transmission entre ces cultures foncièrement différentes (Meyer 2005).

Quand les événements du Printemps de 1989 se produisirent, Éric Meyer était donc dans le pays depuis 2 ans. Vivant à Pékin, il fut témoin de la crise et écrivit son premier ouvrage, *Pékin Place Tiananmen* (1989) décrivant et analysant les événements. Depuis il a publié six ouvrages sur la Chine. Meyer est un journaliste et un écrivain pour qui la neutralité et le devoir de réserve sont cruciaux, comme il le dit dans cet extrait :

C'est notre privilège de journaliste d'interroger, mais aussi d'être interviewés par ces étudiants curieux et ravis de l'écoute dont fait preuve le monde extérieur. Une question revient sempiternellement sur ces visages hâves et inquiets, comme stupéfaits de leur trop grand succès : mais qu'est-ce que vous, vous en pensez de notre mouvement? Visages déçus par la réponse invariable du journaliste : « devoir de réserve... Je suis là pour comprendre et observer... pas pour participer! » (1989, 125).

Malgré ce désir de neutralité, Meyer demeure critique face au régime chinois :

Je déteste [...] le manque de respect des puissants envers les petits, ou des citoyens entre eux, l'absence de transparence, et même la démission intellectuelle chez la plupart. Et même l'esprit confus, l'absence de clarté dans la formulation des êtres, l'indifférence face au bien commun et la rapacité et l'irresponsabilité des cadres. Mais tous ces défauts semblent bien être des résidus de stalinisme, et sont rachetés par les qualités immenses de ce peuple (Jucha 2007).

À propos de ses conditions de travail et des nombreuses tentatives de l'expulser du pays qu'il a subi des autorités :

On peut interroger qui l'on veut. Ceci dit, en 20 ans, j'ai dû interroger trois ministres en interview, et aucun en interview exclusive. Ce pays est un des plus secrets du monde. Je ne crois plus au risque d'être expulsé : 6 tentatives de ce type m'ont visé, mais je suis toujours là et à ma connaissance plus aucun correspondant permanent n'a été chassé en 10 ans (Jucha 2007).

Ses principales sources d'information : « la meilleure source d'info sur la Chine est : 1° mes amis 2° le taxi 3° internet » (Jucha 2007). Finalement, Meyer est conscient du poids des structures cognitives et des valeurs des médias occidentaux dans la construction de la production d'information :

Nous découvrons ici qu'en réalité, nous écrivons toujours selon nos filtres idéologiques, et pour parvenir à convaincre pour se faire publier. Le régime n'a sur nous aucune illusion, et nous ne la dérangeons guère, puisqu'elle interdit la traduction de nos livres et articles. La censure peut davantage venir de mes éditeurs ou de mes journaux, sous une forme subtile, qui est à 95% de l'auto-censure, pour parvenir à la bande passante de ce que le public est disposé à entendre (Jucha 2007).

Scott Simmie

Scott Simmie est Canadien, il naquit en 1960 à Saskatoon. Il étudia en Communication et journalisme à l'Université de Regina en Saskatchewan et gradua en 1986. Peu après, il fut invité à se rendre en Chine pour la première fois en tant qu'« expert étranger » (Simmie et Nixon 1989). Il avait en effet été engagé comme consultant par le gouvernement chinois pour donner des formations aux journalistes de la Télévision centrale chinoise, ce qu'il fit jusqu'en 1988. Il faut savoir qu'à partir de 1978, la Chine commença à engager de jeunes journalistes occidentaux pour la correction et la supervision du contenu en anglais des médias officiels, ainsi que pour donner de la formation aux journalistes locaux. Bien sûr, la présence de ces étrangers n'avait un impact que sur la forme dans laquelle les nouvelles étaient présentées. Le contenu des nouvelles en lui-même restait contrôlé par le département de la Propagande (Porter 1992, 131).

Pendant ce premier séjour, Simmie fut également pigiste pour diverses radios étrangères de langue anglaise, ce qui constitua sa première véritable expérience de journalisme. Jeune et relativement inexpérimenté, fraîchement sorti de l'école, Simmie se contente d'être un témoin neutre des événements. Un désir d'objectivité ainsi qu'un style direct et prosaïque est palpable dans ses écrits (Dittmer 1991). Or, malgré son jeune âge, Simmie bénéficiait d'une

expérience utile : les deux années passées dans le pays lui avaient permis d'acquérir une base de Mandarin, de se familiariser avec la Chine, mais surtout de comprendre, de l'intérieur, comment les médias chinois fonctionnaient et comment se matérialisait la censure (Simmie et Nixon 1989). Il y rencontra un autre jeune journaliste canadien, Bob Nixon de la *Canadian Broadcasting Corporation* (CBC), engagé lui aussi par la télévision chinoise, avec qui il sympathisa.

À son retour au Canada, il fut engagé à Toronto comme journaliste pour le bulletin de nouvelles télévisées *The National* à la CBC. Avec Nixon, son collègue, Simmie décida de retourner en Chine au printemps de 1989 afin d'écrire un ouvrage sur l'expérience des artistes et des intellectuels chinois qu'ils avaient rencontrés lors de leur premier séjour. Ils désiraient en effet enquêter sur les différents soulèvements et purges qui s'étaient produits en 40 ans de pouvoir communiste et tenter de comprendre comment ces événements avaient affecté leurs vies et formé leur pensée. Simmie prit congé de son emploi, acheta son billet et partit en Chine. Or, ce livre qu'ils avaient prévu écrire s'est transformé en ouvrage décrivant leur expérience des événements de TAM. Le ton du livre est défini dans le prologue :

Nous ne sommes pas des sinologues, donc le livre que vous allez lire ne prétend pas être l'histoire définitive de cette période remarquable. Mais nous espérons avoir fait une contribution modeste. Notre but était de capter l'ambiance de la place TAM et de Pékin pendant ces journées, et de redonner vie à ceux qui y étaient. Un vieil homme nous a dit : « seuls ceux qui ont suffoqué peuvent comprendre la valeur de l'air. » Le peuple chinois a respiré très profondément, avec exaltation en 1989. Il le fera encore (Simmie et Nixon 1989, page).

L'extrait suivant exprime comment les auteurs perçoivent leur rôle :

Journalistes ayant tous les deux été employés par le gouvernement chinois, nous avons pu comprendre le fonctionnement intérieur du système communiste et des médias. Notre fascination envers le pays – et notre travail de reporter- nous emmena à Pékin au printemps de 1989 (Simmie et Nixon 1989, page).

Finalement, à propos de leurs conditions de travail dans le pays pendant le Printemps de Pékin, les auteurs affirment ceci :

Pour l'observateur occidental, la Chine devenait une partie du monde beaucoup moins menaçante, moins xénophobe. Il y avait encore des signaux conflictuels, les dirigeants luttant entre les deux buts opposés d'une économie de marché et un contrôle centralisé. [...] Même si les contacts avec les étrangers étaient encore considérés comme suspects, il devint relativement acceptable d'avoir des amis occidentaux- et même de les inviter chez soi (Simmie et Nixon 1989, 4-6).

À la lecture de ces cinq descriptions, on constate que les journalistes étudiés ont couvert les événements de TAM avec une connaissance préalable du pays généralement assez bonne. De plus, contrairement aux personnes étudiées dans le chapitre précédent, ces cinq journalistes n'étaient pas des sympathisants du régime de Pékin, et avaient pu entrer dans le pays de façon relativement libre pour y exercer leur métier. Ainsi, on peut constater que ces personnes avaient des perceptions beaucoup moins favorables du gouvernement chinois et possédaient une indépendance d'opinion et des sources extérieures à la version des événements unique proposée par le parti. Tel qu'expliqué plus tôt, on a reproché à certains journalistes -et certains comme Jan Wong l'ont même reconnu- d'avoir manqué de neutralité dans leur couverture et d'avoir pris parti pour les étudiants. Encore une fois, sans nécessairement tenter de déterminer si cette couverture a effectivement été tendancieuse ou non, la partie suivante démontrera plutôt comment les trois variables proposées expliquent et encadrent leur couverture.

Analyse de la production d'information

La partie suivante démontrera maintenant comment le contexte mondial de la fin de la guerre froide, le contexte national et la structure cognitive de chaque journaliste présenté plus tôt ont contribué à construire la production d'information.

Harrison Salisbury

Salisbury est arrivé en Chine le 1^e juin afin de tourner un documentaire sur les 40 ans de la RPC. À 81 ans, retraité, il n'était en effet le correspondant d'aucun journal, même s'il a écrit quelques articles pour les médias américains dont le *New York Times* (1989, 90). Il n'allait donc pas en Chine couvrir les manifestations, mais a néanmoins été un témoin direct des événements. Son ouvrage a été écrit comme un journal de bord, de façon très personnelle. Salisbury affirme connaître la RPC en profondeur :

Depuis cinq ans... j'ai voyagé et interviewé sans relâche. Il y n'a presque aucune figure politique importante en Chine que je n'aie pas rencontré –sauf Deng Xiaoping... Aucun coin du pays ... que je n'aie vu, de ville ou de complexe industriel majeur que je n'aie visité. Je crois que je connais la Chine aussi bien, sinon mieux, que n'importe quel membre du Comité permanent du Politburo (1989, 3-4).

En effet, l'auteur connaissait personnellement le Général Yang Shangkun et le Premier ministre Zhao Ziyang (1989, 5-6). Il bénéficiait donc de plusieurs contacts privilégiés avec les hauts-dirigeants chinois. Étant considéré par le gouvernement comme un « ami de la Chine », ceci

permet à Salisbury de faire certaines visites interdites à d'autres journalistes (1989, 91). Lors de son séjour de juin 1989, l'auteur et son équipe étaient accompagnés d'une interprète de la télévision centrale chinoise (CCTV)³⁶. En effet, Salisbury ne connaissait pas le Mandarin (1989, 35), ce qui constituait un handicap avoué malgré sa bonne connaissance des mécanismes politiques du pays.

Dans son analyse des événements et du contexte de production d'information, il affirme : « Je crois que le gouvernement a été tolérant [envers les étudiants]. Bizarrement, presque trop tolérant, mais je me doutais que sous le velours de cette tolérance se cachait un poing serré » (1989, 13). Il rapporte que la version officielle est « ridicule » (1989, 60) : « Je ne peux endurer les images de soldats à la télévision, avec leurs uniformes fraîchement empesés, sans un grain de poussière, une tache d'huile ou une goutte de sang » (1989, 88). « Ils ont placé une vingtaine de chars d'assaut sur le viaduc surplombant le complexe diplomatique, ceci est clairement fait dans le but d'intimider les diplomates et les correspondants » (1989, 93). « La dernière version officielle de l'armée est qu'il n'y a pas eu de massacre sur Tiananmen. Personne n'a été tué. Personne! » (1989, 99), « C'est un blitz de propagande du plus grand mensonge qu'ils [les officiels] aient pu trouver » (1989, 147).

À propos des paysans qui discutent du massacre, il dit ceci : « Si la campagne d'intimidation se répand aussi en campagne, ils se tairont. Personne en Chine ne parle avec un AK-47 pointé sur la tempe » (1989, 106), « Les gens considèrent plus sécuritaire d'accepter le mensonge du jour, de s'agenouiller devant l'empereur du jour » (1989, 148). Il remarque aussi que les vieux réflexes envers les étrangers ne sont pas disparus : « Ce qui me frappa fut la tentative de déplacer le blâme et la responsabilité du gouvernement chinois vers les étrangers, dans le cas vers les médias américains [...]. La xénophobie était toujours bien vivante en Chine, même si les officiels tentaient de démentir ce fait » (1989, 112). Il quitta la Chine à cause de sa crainte d'être pris en otage par le gouvernement chinois (1989, 115), signe qu'en tant que journaliste étranger, il ne se sentait pas très en sécurité après les événements du 4 juin. On peut donc voir que même à 81 ans, l'esprit critique de M. Salisbury était toujours assez vif, refusant d'être complaisant même avec un gouvernement le qualifiant « d'ami ».

³⁶ L'auteur ne commente cependant pas sur sa perception de la neutralité de cette interprète, il est donc difficile de savoir si celle-ci aurait éventuellement pu influencer l'analyse qu'a fait Salisbury des événements.

Enfin, il est intéressant de constater que sa profonde connaissance de l'URSS a également teinté sa production d'information :

Le 4 juin ne fut pas le premier dimanche ensanglanté de l'histoire du monde. Le premier avait plusieurs similarités avec le jour chinois. Il se produisit un jour neigeux de 1905 à Saint-Petersbourg quand le Père Gapon conduisit une foule de simples paysans pour soumettre une pétition au Tsar, espérant que Nicolas réponde à leurs demandes (Salisbury, 7 juin 1989).

Jan Wong

Voici la conception qu'avait Mme Wong de la propagande à son arrivée en Chine : « En tant que Maoïste mal orientée, je n'étais pas en désaccord avec la propagande. Rapporter aux gens seulement le côté positif de la Chine était moralement justifié » (Wong 1996, 16), « Ayant grandi au Canada, je n'avais aucune idée du fait qu'une nation entière pouvait être forcée pendant des années à vivre selon une idéologie en laquelle peu croyaient encore » (Wong 1996, 19). Or, quand elle couvrit les événements de 1989, ce fut avec un tout autre regard :

J'écrivis dans mon calepin : 'Le peuple n'est pas armé, mais l'armée leur tire dessus depuis deux heures'. Dans les haut-parleurs, une voix répétait : 'L'armée populaire de libération a pour mission de protéger notre grande patrie socialiste et la sécurité de la capitale'. [...] Un soldat [...] tira à la mitrailleuse dans la foule, atteignant une vieille femme, un homme et possiblement un enfant. La foule l'attaqua. [...] Le gouvernement dit plus tard qu'[il] n'avait pas fait feu 'afin de ne pas blesser les masses par accident'. Plus tard, le gouvernement nia avoir écrasé des étudiants sur la place Tiananmen. Mais il y avait trop de témoins oculaires, y compris un journaliste d'AP (Wong 1996, 254-256).

L'expérience directe de Wong de la puissance de la propagande chinoise avait sculpté sa perception du gouvernement, la façon dont il manipulait l'information. Dans un article qu'elle écrivit quelques jours après la tuerie du 4 juin, le ressentiment et l'expérience personnelle de Wong sont évidents :

Maintenant que les manifestants pour la démocratie de la place TAM sont morts ou dispersés, les chefs du PCC sortent de leur réclusion pour effacer la mémoire des martyrs. Avec des armes, des menottes et des mensonges, la faction de la ligne dure du Parti communiste veut démembrer la génération des idéalistes et emmurer son histoire et ses os dans la même cellule sombre. « Un très petit nombre de personnes est à l'origine du chaos qui a dégénéré en une révolution contre-révolutionnaire » a dit hier le chef suprême Deng Xiaoping à la télévision, contrôlée par l'État. « Leur but était de renverser le Parti communiste et le système socialiste ». Ceci est un grand mensonge. C'est ainsi que le vieux cadre des chefs communistes, complices de M. Deng quand il purgea les jeunes intellectuels en 1957, 1979 et 1987 rationalise la dernière attaque envers les petits-enfants de la révolution maoïste (Wong, 10 juin 1989).

Cependant, le sens critique de Wong n'était pas uniquement réservé à juger les actions du gouvernement chinois envers sa population. En effet, son analyse n'est pas pour autant aveuglément sympathique envers les étudiants :

Tiananmen était télégénique. Le décor majestueux, avec les drapeaux rouges [...] et l'immense portrait de Mao, était le rêve de tout producteur de télévision. Et les acteurs, par millions, qui ne parlaient pas un mot d'anglais, apprirent vite à montrer le V de la victoire aux caméras avec leurs doigts, ce qui ne demandait aucune traduction. [...] J'ai vu un jeune homme sur un toit balancer vigoureusement une bannière rouge, un regard de détermination dans les yeux. Aussitôt que les caméramans avaient terminé leur plan, le jeune homme s'assit et s'alluma une cigarette (Wong 1996, 236).

Wong va plus loin : elle critique également les journalistes étrangers –elle y compris- et leur couverture ayant parfois manqué d'objectivité devant un sujet aussi captivant :

Mais qui voulait savoir que les étudiants n'étaient que des jeunes ordinaires, essayant d'être héroïques le jour [par la grève de la faim] mais grignotant le soir? Il était plus facile et plus attrayant de les montrer comme des affamés incorruptibles se battant contre le Mal. Les manifestants et les médias se nourrissaient les uns les autres. Les manifestants sentaient que leur cause était validée par l'attention internationale intense. [...] Nous, les journalistes, aimions que notre article soit en première page. Qui voulait laisser quelques faits banals gâcher une aussi bonne histoire? (Wong 1996, 236).

Nicolas Kristof

Kristoff et son épouse arrivèrent en octobre 1988 à Pékin, enthousiasmés par l'effervescence qui régnait dans le pays:

C'était la période la plus ouverte dans l'histoire de la Chine communiste, un bon moment pour être journaliste à Pékin [...]. Nous nous sentions les bienvenus en Chine, [...] nous voulions nous intégrer, nous parlions chinois, écoutions de la musique chinoise, regardions des films chinois. Nous ressentions une excitation grandissante devant les changements qui balayaient la nation, une affection s'approfondissant pour le pays. Puis, [...] le 4 juin 1989, je vis la Chine perdre la raison.[...] En l'espace d'une nuit, la Chine avait changé dans mon esprit [...] elle était devenue un donjon taché de sang (Kristof et WuDunn 1994, 9).

Pendant le mois et demi que dura la crise, les auteurs pouvaient parler aux gens plus librement que jamais, le contrôle du gouvernement était faible, ce qui ne durerait pas longtemps après le 4 juin : « Les protestataires m'attrapaient, me montrant les corps ensanglantés [...], ils savaient que les coups de feu seraient suivis du silence forcé, qu'ils seraient incapables de décrire ce qui était arrivé [...] et qu'ils devraient dépendre des étrangers pour répandre l'information » (Kristof et WuDunn 1994, 88).

À partir du 26 avril, date de l'éditorial du Quotidien du peuple qualifiant le mouvement de « désordre contre-révolutionnaire, jusqu'à la nuit du 3 juin, malgré la présence médiatique internationale, le gouvernement tente de reprendre le contrôle sur l'information :

Le gouvernement utilise le langage pour manipuler l'histoire. [...] Les autorités appliquaient le terme *désordre contre-révolutionnaire* pour nommer le mouvement étudiant de 1989.[...]. Mais la « technique d'oublier l'histoire » n'est plus efficace. [...] Dans le passé, la répression et la torture étaient utilisées secrètement; cette fois-ci, le parti n'a pas eu le choix de massacrer devant les caméras de télévision étrangères (Kristof et WuDunn 1994, 76-77).

Kristof est affecté personnellement par la tournure des événements, et ne reste pas neutre devant les scènes dont il est témoin. En effet, le 27 avril, devant la manifestation qui attira un demi-million de Pékinois dans la rue, il déclara : « Ce fut l'un des jours les plus exaltants de ma vie », « Même le ciel se rangea du côté des étudiants, car le soleil sortit dans une journée magnifique de printemps » (Kristof et WuDunn 1994, 82). Le lendemain du massacre : « Nos articles firent presque tous la une le lendemain, mais je n'avais jamais été aussi triste de faire la une, jamais aussi déprimé, jamais aussi amer envers cette ville dans laquelle nous vivions » (Kristof et WuDunn 1994, 89). De plus, son livre ne formule aucune critique envers le mouvement étudiant et ses côtés moins reluisants, contrairement à celui de Wong.

Après le massacre, le climat change drastiquement pour les journalistes : « Les autorités nous harcelaient, nous dénonçaient, et nous renvoyèrent presque du pays. Ils nous firent *Chuan xiao xie*, porter des souliers trop serrés, pour nous rappeler qui était en charge » (1994,9). Parmi les mauvais traitements évoqués : « Notre téléphone est sur écoute », « Ils refusèrent de donner un visa à notre nouveau-né » (Kristof et WuDunn 1994, 9); « La permission du gouvernement était nécessaire à chaque fois qu'un journaliste voyageait en Chine hors de Pékin » (Kristof et WuDunn 1994, 10); « Nous étions suivis à chacun de nos mouvements (Kristof et WuDunn 1994, 24). Il raconte les sessions avec leur vis-à-vis du ministère des Affaires étrangères, pendant lesquelles il se fait menacer et accuser de répandre des mensonges. Il raconte aussi que le gouvernement essaie de les faire tomber dans un piège pour pouvoir les expulser en essayant de leur donner des faux documents internes (Kristof et WuDunn 1994, 18-19). Un ami et leur assistant se sont avérés être des espions de la Sécurité d'État qui les surveillaient (Kristof et WuDunn 1994, 22). « Nous étions dans un état constant de crainte, nous ne pouvions avoir confiance en personne, mais surtout, nous craignions pour la sécurité de nos amis ». Enfin, en tant que correspondants étrangers, « nous étions forcés de vivre dans des complexes diplomatiques, protégés et surveillés » (Kristof et WuDunn 1994, 24). Malgré son implication

personnelle dans sa couverture, Kristof a gagné un prix Pulitzer, ce qui démontre que ses articles étaient conformes aux normes journalistiques américaines.

Éric Meyer

Il a été expliqué plus tôt que Meyer est un journaliste pour qui la neutralité est importante, même s'il ne prétend pas être complètement objectif. Effectivement, son ouvrage sur les événements de la place TAM contient assez peu de commentaire éditorial si on le compare avec ceux de Wong ou Kristof, par exemple. Meyer se contente la plupart du temps de rapporter les événements dont il est témoin et donne la parole aux gens de la rue sans nécessairement se prononcer, sauf à certains moments, rares, comme ici : « Dans ce pays qui n'a jamais connu l'initiative ni la liberté, ce mouvement est beau et émouvant » (Meyer 1989, 78).

Par contre, il arrive à décrire assez bien les conditions de contrôle de l'information dans lesquelles il fait son travail : « Quant aux opinions du peuple et de la presse, elles ne risquaient nullement de transparaître – le système étant trop bien 'ficelé', sous contrôle de la police et des peurs individuelles, pour qu'on puisse rêver du moindre débordement (Meyer, 1989, 12). « Il est fascinant, pour un journaliste occidental en poste à Pékin, de constater que même les universitaires les mieux formés du pays ne comprennent pas leur système politique, parce que celui-ci est le plus hermétique du monde! » (1989, 56). Il parle aussi du regard parfois déformant des journalistes occidentaux, lui y compris, qui ont tendance à prédire une issue démocratique au conflit :

Ce grand étudiant [...] m'avoue : 'En ce moment, j'ai peur de parler avec vous. Il y a probablement des indics autour de nous'. Mais cette peur n'empêche plus les uns de parler, ni les autres d'écouter avidement : elle a perdu sa fonction première, imposer le silence public. [...] 'Quand cette agitation prendra des proportions trop importantes, l'armée viendra nous balayer tout ça' [...] Me devinant journaliste, [...] un policier vient m'ordonner de circuler [...] je dois bien admettre que cet homme cynique et réaliste avait été plus clairvoyant que nous autres, journalistes professionnels, en jouant les Cassandre là où nous lisions à travers les lunettes de nos espoirs! (1989, 60-61).

Il donne la parole aux gens de la rue :

Protégé des regards et de la foule, un vieil homme m'apostrophe, il me demande si je suis journaliste. À ma réponse affirmative, il me demande de transmettre à l'Occident un message d'une simplicité lapidaire : 'À mort les dirigeants communistes... tous corrompus... Faut tous les fusiller... les foutre en tôle!' Je m'émerveille de trouver tant de rancœur intacte après quarante ans de purge contre la pensée anti-communiste! (1989, 122).

Il observe également de façon critique les façons de faire des étudiants :

Pour avancer plus, il faut montrer patte blanche à un service d'ordre juvénile et inflexible. Sur tout le périmètre de TAM (et de plus strictement au fil des jours), on ne passe que par une poignée « d'entrées ». Ailleurs, les corps de ces garçons et filles côte à côte, assis ou debout forment un mur qui vous refoule sans pitié, que vous soyez chinois ou étranger. [...] Ces aristocrates de l'épreuve sont isolés, protégés de la piétaille des manifestants [...] tandis qu'à la base se trouve le saint de saints : l'État-major de la Place avec sa « commandante en chef » Chai Ling. [...] Disons-le franchement : seul une poignée de jeune est réellement en train de risquer sa vie, en s'engageant corps et âme dans la spirale infernale de l'auto-destruction lente. Certaines équipes se relaient pour jeûner par tranche de 48 h. D'autres boivent de la soupe, du lait [...] l'essentiel est de parvenir à la partie gratuite : être évacué par des camionnettes blanches. Personne n'est dupe (1989, 150-152).

À propos des manifestations « pro-gouvernementales » :

« Apparaissent les manifestations très peu « spontanées » [...] les journalistes étrangers sont paraît-il bienvenus. Mais à peine suis-je parvenu sur le site qu'un grand escogriffe nerveux se jette sur moi, haut-parleur à la main : « vous n'avez rien à faire ici, c'est privé, fichez le camps, non ceci n'est pas une manifestation, mais un rassemblement dans le calme, pour la stabilité et l'union »... Sûr de mes droits, je me crois très fort en sortant ma carte de presse officielle : voilà que le « manifestant » me la confisque purement et simplement. [...] J'ai appris que les manifestants étaient payés (1989, 213).

Finalement, voici ce qu'il dit de son statut de journaliste étranger : « Les étrangers, qui vivent coupés du monde, reclus-forcés (mais consentants) dans les ghettos de luxe » (1989, 218). « Je tombe en arrêt devant un T59, canon négligemment pointé sur ma voiture » (1989, 230), « Et comme du haut des tours diplomatiques, certains tentent de photographier, retentit des chars cette annonce : « si quelqu'un s'avise encore de prendre une photo depuis les balcons, nous tirons! » (1989, 232). « Il devient dangereux pour les étrangers de demeurer à *Jianguomenwai*, à quelques mètres seulement de cette troupe trop jeune et nerveuse » (1989, 236).

Scott Simmie

Tel qu'exposé plus tôt, Simmie et Nixon, dans leur ouvrage sur TAM, eurent pour but d'offrir une narration des événements, appuyée par des témoignages d'intellectuels, d'activistes et d'artistes, plutôt que de faire un récit personnel de leur participation à la couverture de ces événements. Ainsi, leur style est direct, ils donnent peu leur opinion, laissent eux aussi parler les participants et les témoins de la crise. Voici comment ils traduisent le but des étudiants manifestant : « Les étudiants demandaient au PCC de demander pardon pour ce qu'il avait

commis, d'admettre qu'il avait fait des erreurs. Accéder à une telle demande pourrait provoquer un environnement politique destructeur- la démocratie » (1989, 29).

Les auteurs avaient accès à certaines sources internes dans le gouvernement, tel que démontré par cette parole de Deng, qui leur fut rapportée par une personne proche du leadership le 25 avril : « Si nécessaire, du sang pourrait couler et cette répression n'endommagerait pas sérieusement l'image de la Chine dans le monde » (1989, 37). Ils avaient aussi des sources civiles qui contredisaient la version officielle des faits du gouvernement : « La version officielle des médias était que des 'criminels' avaient fait de la casse et avaient chargé la police à Xian. [...] Mais ce n'était pas ce qu'un étudiant de Xian interviewé en mai a vu. À son avis, s'il y avait eu des émeutes, c'étaient des gestes violents posés par la police » (1989, 30).

Toujours dans ce style direct, Simmie et Nixon constatent que malgré le désir apparent des manifestants d'avoir les médias étrangers comme alliés, ceux-ci ne voient pas leur rôle de cette façon :

Les médias étrangers obtinrent beaucoup plus de respect de la part des étudiants : les dirigeants s'assuraient que ceux-ci étaient informés bien à l'avance des activités planifiées. Du point de vue du reporter, les étudiants fournissaient certainement de meilleures histoires que la conférence de presse hebdomadaire du jeudi après-midi du ministère des Affaires étrangères. Dans leur désir d'avoir la presse mondiale dans leur camp, les étudiants méprénaient souvent les journalistes occidentaux pour des alliés politiques. Même si les activistes avaient une oreille sympathique auprès de ces journalistes, ceux-ci n'étaient pas prêts à ignorer leurs erreurs (1989, 33).

Plusieurs étudiants agissaient à titre de coordonnateur des relations publiques, cherchant les caméras et les invitant sur la place. Quand l'équipement de télévision fut placé, deux étudiants marchèrent solennellement vers le centre. [...] C'était une apothéose puissante, savamment organisée (1989, 68).

À propos de la façon dont les journalistes étrangers étaient traités par les représentants de l'autorité :

Derrière étaient des douzaines de journalistes, photographes et caméramans. Plusieurs se tenaient sur des petits escabeaux, afin de prendre des photos au-dessus des casquettes vertes de la police. Reporters et autres, chinois inclus, entouraient la base de ces escabeaux. Ils ne craignaient pas seulement de se faire pousser par les hordes d'étudiants, ils se méfiaient surtout de ceux qu'ils appelaient les « botteurs ». Ceux-ci étaient supposément des agents du bureau de la Sécurité publique à qui ont avait ordonné de rendre la vie des correspondants aussi misérable que possible. Environ deux semaines auparavant, un de ceux-là avait donné un bon coup de pied à l'escabeau d'un caméraman de NBC à l'extérieur de *Zhongnanhai*. L'homme s'était cassé la jambe en tombant au sol avec sa caméra. Un autre journaliste avait souffert de blessures au bras dans les mêmes circonstances (1989, 68).

Les autorités débranchèrent le satellite de retransmission à 10h03, en pleine retransmission d'un reportage à la télévision de la CBC. Les journalistes étrangers n'allaient pas laisser la loi martiale affecter une bonne histoire. [...] Ils commencèrent à considérer l'emploi de « pigeons », ces personnes qui traversaient la frontière avec des cassettes vidéos, afin qu'elles soient retransmises de Hong Kong ou de Tokyo » (1989, 133).

Les auteurs parlent de la façon dont la censure s'exerce chez les journalistes chinois, sujet qu'ils connaissent bien, puisqu'ils l'ont constaté de l'intérieur :

Plusieurs journalistes qui se sont plaints du maccarthisme peuvent s'imaginer qu'en « Chine rouge », les chefs du parti font des dictées quotidiennes à leurs serviteurs journalistiques, qui nettoient à leur tour les consciences de la masse. En vérité, même en 1989, on disait de façon explicite aux journalistes ce qu'ils devaient écrire. Mais pour la majorité des histoires, il y a un contrôle beaucoup plus insidieux, [...] l'auto-censure (1989, 73).

Finalement, plutôt que de faire une analyse ou une interprétation des événements, ils laissent en général les manifestants s'exprimer eux-mêmes dans leur récit : « Une volontaire dit : ce n'est pas comme au Canada, si nous mettons de la pression, il n'y aura pas de démocratie. La démocratie est gagnée par le peuple, elle n'est pas livrée par quelqu'un » (1989, 122).

Conclusion

Dans le présent chapitre, comme dans le chapitre précédent, l'effet de trois variables sur la production d'information a été expliqué. La première partie a présenté le contexte mondial dans lequel s'est inscrite la crise survenue en Chine au printemps 1989. Ainsi, cette crise se produisit lors de la fin de la guerre froide, ce qui participa à façonner la perception et la couverture des journalistes témoins du mouvement populaire. La période vit le démantèlement de plusieurs pays socialistes ainsi que la naissance de mouvements populaires réclamant plus de démocratie. Ce contexte opéra comme un filtre à travers lequel les journalistes perçurent les événements chinois. En effet, il a été montré que l'optimisme régnant dans le monde au printemps 1989 affecta la neutralité de certains journalistes. Il a également été mentionné que la forte couverture accordée à l'événement était en partie due à la visite de Michael Gorbatchev à Pékin, que plusieurs journalistes occidentaux étaient venus couvrir. Finalement, le contexte mondial coïncida avec les débuts de la télévision en direct et des chaînes d'information en continu comme CNN ou BBC, ce qui permit aux images percutantes de TAM de frapper l'imaginaire occidental, en direct.

La variable « contexte national » a également joué dans la production d'information. En effet, sa caractéristique principale fut la contradiction entre ouverture et tradition dans les politiques chinoises. Ceci était dû aux luttes de pouvoir que se livraient deux factions au sein du PCC. D'un côté, la faction réformatrice poussait Deng à permettre plus d'ouverture et de réformes. De l'autre, la faction conservatrice tentait quant à elle de ramener le parti sur la voie du socialisme traditionnel et de la pensée de Mao. Ce contexte de contrôle fut important dans la définition des conditions de travail et des perceptions des journalistes étrangers. En effet, celui-ci étant parfois très fort, parfois relâché, faisant en sorte qu'il était difficile pour les journalistes de savoir jusqu'où ils pouvaient se permettre d'aller dans leur recherche d'information. Finalement, il a été expliqué que la couverture massive des journalistes fut aussi due à la nature spectaculaire et à l'effervescence contagieuse dégagées par le mouvement.

La partie ayant observé la structure cognitive des journalistes a présenté cinq individus possédant différentes expériences et visions de leur métier – certains comme Meyer, pour qui la neutralité est plus importante que pour d'autres, comme Kristof -, mais ayant néanmoins reçu une formation journalistique et possédant une connaissance préalable du pays. Ces personnes, contrairement à certains journalistes étudiés au chapitre précédent, n'étaient pas des sympathisants du régime de Pékin et ont pu entrer dans le pays pour y exercer leur métier de façon assez libre, sans que les officiels les soumettent à des voyages organisés et à un message unique. Il a été noté que ces personnes avaient des perceptions beaucoup moins favorables du gouvernement chinois et possédaient une indépendance d'opinion par rapport à la version unique des événements proposée par le parti.

À la lecture des extraits, on constate également que la production d'information de ces journalistes a été axée principalement sur les événements et sur les faits dont ils étaient témoins, ce qui a résulté en reportages parfois sensationnalistes, sans que l'actualité brute ne soit nécessairement accompagnée d'analyses plus profondes des causes véritables des événements, comme par exemple les nombreux changements économiques et sociaux se déroulant en Chine. On ne constate pas non plus une couverture très étoffée des étudiants eux-mêmes : Quelles étaient leurs motivations? D'où provenaient-ils et qui étaient-ils? Avaient-ils des connaissances préalables des techniques de l'action collective? Peut-être qu'une analyse plus poussée de ces aspects aurait contribué à mieux expliquer et dépeindre le phénomène au public occidental. Or, il

est vrai également que le caractère immédiat et brûlant de l'événement a rendu le recul difficile pour les journalistes constamment sollicités pendant les événements.

En outre, en observant les extraits de la production d'information présentés dans la quatrième partie du chapitre, il est aisé de replacer cette couverture dans le contexte mondial et national de 1989 pour toutes les raisons évoquées plus haut. Le ton de chaque journaliste correspond également aux informations données sur ces personnes. En effet, les extraits les plus incisifs et les plus critiques proviennent des deux journalistes qui sont probablement les plus impliqués personnellement dans la couverture, et probablement aussi ceux connaissant mieux le pays -Wong et Kristof. Leur désillusion profonde et leur indignation envers les agissements des autorités la nuit du 4 juin est tangible dans leurs écrits. Même les journalistes pour qui la neutralité est cruciale ont peine à cacher leur irritation.

Ainsi, on peut donc affirmer que dans le cadre de cet événement, les trois variables proposées ont effectivement contribué à construire la production d'information des cinq journalistes présentés.

L'ÉPIDÉMIE DU SRAS

Vers la mi-novembre 2002, dans la ville de Foshan au Guangdong, un nouveau virus fit son apparition. Se répandant rapidement, cette forme de pneumonie très sévère eut un impact foudroyant : les personnes atteintes développaient vite des conditions critiques pouvant être fatales³⁸. Au Guangdong, pendant que les rumeurs se répandaient par message texte (SMS) et que quelques médias locaux privés se risquaient à enquêter sur le phénomène, les médias officiels demeuraient silencieux. Dans les mois qui suivirent, la maladie se répandit peu à peu dans la région, dans les provinces avoisinantes, à Hong Kong, pour ensuite traverser les frontières et faire des victimes ailleurs dans le monde. Cette forme de pneumonie fut appelée « Syndrome respiratoire aigu sévère », ou SRAS.

Au fur et à mesure de la progression inquiétante de la maladie, l'attention médiatique internationale s'intensifia. Or, le phénomène contraire se produisit en Chine: plus la maladie était préoccupante, plus l'information devenait sensible au niveau politique et plus elle était contrôlée. En effet, initialement considérée comme un problème médical restreint à la province du Guangdong, la gestion du SRAS incombait d'abord aux autorités locales et au ministère de la Santé, qui ne donnèrent aucune directive ou information claire à la population. En février, la pneumonie s'était répandue hors des frontières chinoises, inquiétant les gouvernements étrangers et l'Organisation mondiale de la santé (OMS). En Chine, les rumeurs et les rares informations disponibles effrayaient de plus en plus. Pour les autorités, une éventuelle panique populaire liée à une épidémie représentait une menace - réelle ou perçue - pour la stabilité sociale, pour l'économie nationale et donc pour le monopole sur le pouvoir politique. C'est à ce moment que la crise prit une dimension politique et que le gouvernement central prit le relais de la gestion de la crise (Zheng et Lye 2004). Les médias privés, locaux et nationaux furent tous réduits au silence

Ce contrôle absolu sur l'information perdura jusqu'au 20 avril. Pendant cette période, les médias chinois ne purent publier autre chose que la ligne officielle du gouvernement, qui ne donnait que des rapports incomplets et niait en grande partie la progression de la maladie. Malgré

³⁸ Quand l'épidémie se résorba en juin 2003, le SRAS avait infecté 8 422 personnes dans environ trois douzaines de pays (la plupart situés en Asie) et avait causé 916 morts, donc environ 10,9% des personnes atteintes. Organisation mondiale de la santé. 2003. « Summary table of SARS cases by country, 1 November 2002 - 7 August 2003 ». http://www.who.int/csr/sars/country/2003_08_15/en/index.html

ce contexte de secret dans le pays, les médias étrangers continuaient à parler du phénomène et l'attention de la communauté internationale se tournait de plus en plus vers la Chine.

Dans un revirement de situation inédit, le 20 avril 2003, les journalistes chinois et étrangers furent convoqués à une conférence de presse pendant laquelle on leur fit part de la décision du gouvernement de congédier le maire de Pékin et le ministre de la Santé. Ceci était dû à leur incapacité à gérer la crise et à la façon dont ils avaient caché les faits sur la progression de l'épidémie. Ce jour-là, pour la première fois depuis l'existence de la RPC, l'État s'engagea à gérer l'information de façon complètement ouverte. On annonça l'intention de rendre publique toute information sur le nombre de cas de SRAS aux médias nationaux, internationaux et aux autorités de l'OMS³⁹. Ce changement d'attitude marqua le début d'une période d'ouverture du gouvernement. Cependant, cette ouverture se termina en même temps que l'épidémie, à la fin de l'été 2003.

Ce troisième chapitre se penchera donc sur l'épidémie du SRAS. Il tentera de démontrer comment le contexte mondial, le contexte politique et la structure cognitive des journalistes ont contribué à la construction de l'information produite par les cinq personnes étudiées.

Contexte mondial: la Mondialisation

Le contexte mondial dans lequel se situe l'épidémie de SRAS est la mondialisation. Le phénomène a contribué à la construction de l'information par les journalistes étrangers de façon directe et de façon indirecte. De façon directe, les pratiques sociales et les normes de la mondialisation contribuent à façonner la subjectivité du journaliste. De façon indirecte, le contexte a déterminé en partie le déroulement des événements; ce qui a aussi influencé la façon dont les journalistes les ont interprétés. Par exemple, la rapidité avec laquelle la maladie s'est répandue, la pression internationale exercée sur le gouvernement chinois ainsi que la rapidité avec laquelle l'information a circulé sont des aspects déterminants de la crise attribuables au contexte de mondialisation. Cette partie expliquera ces effets indirects plus en détail.

Avant tout, il importe de définir le terme « mondialisation ». Celui-ci résiste à une définition précise, mais celle la plus souvent utilisée ressemble à ceci :

³⁹ Certains doutes subsistent tout de même à propos de la totale candeur des autorités chinoises après le 20 avril, l'OMS ayant remis en questions certaines statistiques données par le gouvernement chinois (Xiao 2003). Cependant, il ne fait aucun doute que malgré ceci, le changement d'attitude des autorités fut quand même considérable.

La mondialisation est un processus ou un ensemble de processus universels qui génèrent une multitude de liens et d'interconnexions, transcendant les États et les sociétés formant le système mondial actuel. Ce phénomène entraîne une augmentation dramatique de la densité et la profondeur des interdépendances économiques, sociales et environnementales (Oxford 2003, 223).

Trois principaux effets sont attribués à la mondialisation. Le premier est l'obligation croissante pour les États de se conformer à des politiques économiques favorables au marché et à la compétition. Le deuxième est que les conditions créées par la multiplication des échanges de toutes sortes favorisent l'apparition d'une société civile transnationale de plus en plus active. En effet, les infrastructures créées par l'interdépendance économique ont permis d'augmenter considérablement les déplacements et les communications, favorisant ainsi la diffusion des valeurs, des normes et des idées au niveau international. Le troisième effet est celui des annexions institutionnelles. Ce processus amène les États-Nations à redéfinir la façon dont ils mènent leurs affaires nationales pour se conformer à des normes, lois et règles promulguées au niveau international. Ceci affecte désormais plusieurs aspects de l'organisation des sociétés au niveau domestique (Oxford 2003, 223-224).

La mondialisation a affecté la façon dont les événements se sont déroulés et donc sur la façon dont les journalistes étrangers ont pu couvrir la crise. Le premier effet indirect est la rapidité avec laquelle le SRAS s'est répandu aux quatre coins de la planète. En effet, via les moyens de transport, les personnes infectées ont ainsi pu rapidement transporter le virus à l'étranger. En l'espace de quelques semaines, l'impact international du SRAS a provoqué une demande mondiale pressante d'information sur la situation interne en Chine (Tan et Enderwick 2006, 527). Les journalistes étrangers en Chine ont donc fait leur possible pour répondre à cette demande extérieure massive d'information.

Le deuxième effet de la mondialisation sur la production d'information des journalistes est le rôle important de la communauté internationale, l'OMS en tête, dans la gestion de l'épidémie. Rappelons d'abord que la réaction des autorités chinoises face aux demandes de collaboration de la communauté internationale a comporté deux phases. De novembre à avril, on peut qualifier le niveau de collaboration du gouvernement chinois avec l'OMS de faible. Tel que mentionné plus tôt, le gouvernement a donné de l'information incomplète sur le nombre de victimes et n'a pas autorisé les visites de représentants de l'OMS dans les foyers les plus importants de la maladie (Buus et Olsson 2006, 75). À partir du 20 avril, ce niveau de collaboration est soudainement devenu très élevé. Le gouvernement a rendu public le nombre réel

de personnes affectées et a suivi les instructions de l’OMS pour endiguer l’épidémie tout en ouvrant les hôpitaux aux visites de ses représentants. Ce changement d’attitude drastique démontre l’effet d’annexion institutionnelle expliqué plus haut. En effet, selon plusieurs analystes, ce revirement est dû en partie aux pressions de la communauté internationale (Wang Fei-Ling 2004, 4; Buss et Olsson 2006, 75; Zheng et Lye 2004, 6; He 2004, 14).

Ce contraste important dans l’attitude du gouvernement a affecté la production d’information des journalistes étrangers. Avant le 20 avril, pour informer leur lectorat, ceux-ci devaient se fier à des informations incomplètes données par les autorités, glânées auprès de l’OMS et des ambassades -eux-mêmes mal informés- ou via des rumeurs ou leurs sources personnelles. Après cette date, l’information disponible devint plus crédible et le nombre de sources d’information fiables augmenta. Ceci facilita la production d’information pour les correspondants.

Le troisième effet de la mondialisation sur la couverture est la rapidité avec laquelle circulent les informations. Avant le 20 avril, en Chine, même si les médias étaient silencieux, les rumeurs circulaient beaucoup via les nouvelles technologies : SMS, Internet, téléphone. Parce qu’ils étaient sur place, les journalistes avaient accès à un certain nombre d’informations plus ou moins fiables via leurs sources et contacts chinois. Du moins, ils étaient informés des rumeurs et témoins de l’inquiétude qui courait parmi la population. Après le 20 avril, la collaboration du gouvernement chinois avec l’OMS a non seulement pu permettre aux journalistes de produire de l’information beaucoup plus exacte, mais la disponibilité et l’instantanéité de l’information a également permis que des actions internationales concertées et efficaces soient entreprises très rapidement afin de contenir l’épidémie (Wang Fei-Ling 2004, 4).

Le contexte national chinois

Le contexte national dans lequel se situent les journalistes étrangers et dans lequel ils travaillent contribue également à la construction de leur couverture. En effet, leur interaction quotidienne avec l’environnement, les dynamiques politique, économique et sociale du pays participent à bâtir leur compréhension des événements. Également, le contexte national détermine en grande partie les conditions de travail de ceux-ci, autant dans les règles formelles établies par les autorités que par les possibilités informelles d’obtenir de l’information. Le contexte contribue

donc à bâtir non seulement leur perception, mais également leurs interactions ainsi que la façon dont ils communiquent l'événement à leur lectorat.

La première caractéristique du contexte national est le niveau de fragmentation élevé de l'État (Zheng et Lye 2004, 2). Même si le gouvernement chinois semble uni de l'extérieur, des factions à l'intérieur du parti tentent d'imposer leur vision de la Chine derrière des portes closes. « Le centre politique ne contrôle pas le système dans son ensemble et il existe des déviations importantes des politiques centrales entre les bureaucraties et au niveau local » (Saich 2001, xiii). Cette fragmentation se manifeste dans deux aspects de la crise.

Premièrement, la crise du SRAS est survenue à un moment de passation des pouvoirs entre deux générations de dirigeants du PCC. Jiang Zemin, le chef de la troisième génération de politiciens, cédait la place à Hu Jintao, le chef de la quatrième génération. Or, lors de chaque arrivée d'un nouveau chef à la tête du pays depuis 1949, cette passation des titres était doublée d'un combat interne pour savoir qui tiendrait réellement les rênes du pouvoir. Ceci provoqua des luttes intestines entre les cliques politiques respectives de Jiang et de Hu.

Hu désirait en effet consolider son pouvoir tout en tentant de ne pas se mettre à dos la clique de Jiang, encore très puissante dans le parti (Friedman 1987, 174). Il devait donc tenter de se servir de ce moment de crise pour consolider son pouvoir au sein du PCC sans se mettre à dos les vétérans du « groupe de Shanghai »⁴⁰. Ainsi, lors de la fameuse annonce du renvoi du Maire de Pékin et du Ministre de la Santé le 20 avril, on vit le protégé de Jiang, le Ministre Zhang Wenkan, être renvoyé en même temps que Meng Xuenong, Maire de Pékin et allié de Hu. Selon Zheng et Lye, Hu Jintao devait sacrifier un de ses propres fidèles afin de rendre le renvoi de Zhang acceptable (2004, 2). Deuxième fait soulignant la fragmentation étatique est la division entre le gouvernement et l'armée : Les hôpitaux militaires chinois représentent un système de santé parallèle qui n'est pas sous le contrôle du ministère de la Santé, mais bien de l'armée. Après le 20 avril, ceux-ci n'étaient pas tenus de rapporter le nombre de malades. De plus, la personne ayant approché les médias occidentaux pour dénoncer les statistiques erronées des autorités chinoises est un haut gradé de l'armée à la retraite, Jiang Yanyong. Médecin de plusieurs hauts dirigeants, ignoré par les médias chinois, Jiang rencontra un journaliste américain de *Time Asia* afin de dénoncer la réelle ampleur de la crise. Le fait qu'un membre respecté du Parti, haut-gradé

⁴⁰ Autre nom de la clique politique de Jiang Zemin.

de l'armée, dénonce les pratiques du gouvernement aux médias occidentaux démontre cette fragmentation au sein de l'État en général et entre les autorités civiles et militaires.

Troisième manifestation de ces divisions dans l'État, l'initiative de cadres locaux de demander au gouvernement central de mieux informer la population sur l'étendue véritable de la maladie⁴¹. On doit également souligner les intérêts divergents entre le Département de la propagande (DP) et le ministère de la Santé (MS) dans la crise, même s'ils n'ont jamais ressorti au grand jour. Le département, l'un des plus conservateurs de l'appareil gouvernemental (Zheng et Lye 2004, 22) n'avait pas intérêt à répandre des nouvelles pouvant avoir un impact négatif sur l'image du parti. Or, logiquement, il était dans l'intérêt du ministère de la Santé et le bureau de la Santé du Guangdong de divulguer l'information ayant permis de mettre un frein à la contagion, mais ont dû se conformer au cadre déterminé par le DP quant aux informations.

Ces exemples visent à démontrer que, même si l'État chinois continue en apparence d'être monolithique, la fragmentation qui existe en réalité arrive dans certaines situations à créer des fissures dans le monopole absolu du Parti sur l'information. L'exemple du docteur Jiang démontre l'impact que ce phénomène a pu avoir sur la production d'information. En effet, les quelques voix discordantes au sein de l'État chinois ont rendu possible pour les journalistes d'obtenir de l'information provenant de sources plus variées.

La deuxième caractéristique du contexte national est la position particulière dans laquelle se trouve l'État chinois lors de la crise, à cheval entre tradition politique et modernité économique; le fameux « socialisme à caractéristiques chinoises ». Ce système est partagé entre une économie de marché moderne se transformant rapidement et une vision très traditionnelle de la politique, inerte, inspirée des traditions staliniennes.

Dans le domaine économique, on a vu dans la section précédente que cette Chine mondialisée est de plus en plus sujette aux normes internationales. Le processus commença en Chine vers la fin des années 1990, mais le début de cette période coïncida vraiment avec l'entrée du pays à l'OMC en décembre 2001. À partir de ce moment, l'ouverture chinoise à certaines normes internationales du domaine économique et légal s'institutionnalisa. Ces règles permettant à la Chine de participer au marché global furent « internalisées » et intégrées aux lois nationales

⁴¹ En effet, en mars 2003, des députés de l'Assemblée nationale populaire de la province du Guangdong pressèrent les autorités concernées de révéler l'étendue de la maladie. En avril, dans un geste inhabituel, les 36 députés de Hong Kong écrivirent au Président du Congrès Wu Bangguo, le suppliant de rendre l'information publique (Zheng et Lye 2004, 11).

afin de répondre aux demandes de l'organisation (Potter 2001). En échange du compromis idéologique de cette ouverture à des normes étrangères, les dirigeants chinois bénéficiaient d'une légitimité politique apportée par la croissance constante des investissements étrangers, de l'enrichissement d'une couche de la société et de la taille de l'économie nationale en général (Saich 2001, 52). Un nouveau contrat social implicite était donc en place : la légitimité du gouvernement était liée à sa capacité d'enrichir le pays et de maintenir un climat de stabilité. L'ordre social était d'autant plus nécessaire qu'il garantissait l'afflux soutenu d'investissements étrangers dans le pays, gage de sa performance économique.

Cependant, à l'extérieur des domaines économique et légal, les politiques restent en pratique très conservatrices et peu influencées par les normes internationales. Plus particulièrement, les domaines considérés sensibles par le gouvernement comme les domaines politique et social continuent d'être déterminés par des traditions marxistes immuables. Dans ces domaines, tout geste effectué à l'extérieur du cadre gouvernemental est très mal toléré par les autorités (Béja 2005). Dans le domaine des communications, la même règle s'applique. L'interprétation de tout événement ou fait de l'actualité est sujette aux règles fixées par le département de la Propagande. Ainsi, les politiques de communication et d'accès à l'information en Chine sont encore en grande partie déterminées par les traditions du PCC (He 2004, 15).

Ce cadre assez rigide influence la production d'information des journalistes étrangers puisqu'il limite considérablement l'information disponible. Afin de couvrir le domaine politique, les journalistes étrangers doivent donc se fier en immense partie à leurs propres observations ou sur les observations de leurs contacts.

En attendant, même si l'État chinois perpétue la tradition de contrôle sur la politique et la communication, dans le cas précis de l'épidémie du SRAS, on a observé un bris temporaire dans ces traditions. Cependant, ce changement d'attitude ne fut que ponctuel. En effet, une fois la maladie éradiquée, la gestion des communications par le parti est revenue à la normale⁴². Toujours selon cet auteur, malgré l'ouverture temporaire, la gestion des communications lors de la crise s'est effectuée dans la plus grande tradition stalinienne (He 2004, 15; Wang 2003, 6). Autrement dit, la tradition de secret fut brisée, mais la façon dont on divulgua cette information fut conforme aux traditions.

⁴² Depuis, rien n'indique que cet événement ait pu modifier les traditions de façon définitive (He 2004, 15; 21st, 49).

Par exemple, une campagne nationale d'éradication du SRAS fut organisée. On fit appel à des techniques rappelant celles utilisées dans des grandes campagnes de mobilisation passée en limitant considérablement les déplacements de la population. Dans les médias, on fit appel à une campagne de propagande patriotique et à un ton inspirant l'émotion typique des campagnes de mobilisation de la révolution culturelle (Wang 2003, 10). On voit ainsi que malgré l'ouverture constatée, la propagande classique continuait d'être forte dans le pays.

En définitive, le système chinois à cheval entre capitalisme économique et socialisme politique a géré la crise à cheval entre transparence et propagande. De la même façon que le gouvernement chinois a dû accepter des normes étrangères dans les domaines économiques et légaux pour permettre la modernisation économique du pays, celui-ci a aussi dû accepter de changer temporairement ses pratiques habituelles afin de rassurer la communauté internationale, premier partenaire de cette modernisation économique. La crainte d'une épidémie non-contrôlée par un gouvernement masquant la réalité ferait fuir les investisseurs étrangers (21st, 103) et la légitimité du PCC se trouvait dans sa capacité à faire croître la taille de l'économie du pays.

Dernière caractéristique notoire du système hybride ayant lui aussi eu une influence globale sur l'environnement dans lequel évoluaient les journalistes étrangers est l'absence d'état de droit. Selon Buss et Olsson, le fonctionnement politique chinois anachronique a été incapable de gérer une menace contemporaine à cause de son manque d'imputabilité (2006, 71; Zheng et Lye 2004, 13). Au début de la crise, les autorités pensaient probablement qu'il serait possible de contrôler le SRAS derrière des rideaux sans exposer le sérieux de la maladie au grand jour. Les lois imposant aux individus et aux autorités de rapporter tout cas de maladie infectieuse existent en effet dans le pays, mais n'ont visiblement pas été appliquées (Zou Keyuan 2004, 5).

Pour récapituler, le contexte national chinois lors de la période étudié possède deux caractéristiques principales : premièrement, un niveau de fragmentation élevé à l'intérieur de l'État entre les cliques politiques et les différents groupes; deuxièmement, un système hybride entre capitalisme économique et socialisme politique, ouvert à des normes internationales dans les domaines économique et légal et réfractaire au changement dans le contrôle de l'arène politique. La prochaine partie du texte explorera la structure cognitive de cinq journalistes.

Les structures cognitives des journalistes

Les cinq journalistes étudiés dans le cadre de ce chapitre sont : John Pomfret, journaliste au *Washington Post*; John Gittings, du journal *The Guardian*; Pierre Haski de *Libération*; Frédéric Bobin, correspondant pour *Le Monde* et Philippe Massonnet de l'*Agence France Presse*.

Dans le cadre de la crise du SRAS, beaucoup de journalistes provenant de plusieurs pays travaillaient en Chine⁴³. Bien que ces derniers se côtoyaient lors d'événements destinés à la presse ou à la communauté d'expatriés, ces personnes n'ont pas de autant de contacts entre eux que lors de la crise de 1989, et encore beaucoup moins que lors de celle de 1958-1962. En effet, les lois régissant les pratiques journalistiques en Chine à l'époque étant beaucoup plus souples, ceci permettait à ces derniers d'avoir un bureau là où ils le désiraient - et non pas dans un complexe diplomatique, avec tous les autres journalistes comme lors des deux autres périodes -, de voyager, d'avoir des allées et venues généralement plus libres. Ainsi, les journalistes, bien que très au fait des écrits de leurs collègues dans les autres médias sur la Chine et se connaissant mutuellement la plupart du temps, n'évoluaient plus nécessairement dans un milieu très fermé et restreint. Ainsi, la notion d'intersubjectivité entre les journalistes évolue à chaque période. Lors de la crise du SRAS, ceux-ci, quoique conscients de la présence de leurs collègues, avaient tout de même la possibilité d'agir de façon beaucoup plus indépendante des autres journalistes occidentaux.

John Pomfret

Pomfret est né en 1959 et a grandi à New York. Son père fut journaliste pour le *New York Times* avant d'en devenir un des dirigeants. Pomfret obtint un baccalauréat et une maîtrise à Stanford en histoire et langue chinoise. Sa famille et son milieu lui léguaient un sens critique aiguisé ainsi qu'un certain scepticisme par rapport aux idées dites « de gauche », populaires à cette époque :

Je n'ai jamais adhéré à l'idée, à l'époque en vogue sur les campus américains, que Mao Zedong avait créé un paradis pour les ouvriers et les paysans en Chine. Mon père [...]

⁴³ En 2002, selon le *Foreign Correspondent Club* de Pékin, il y avait 353 journalistes étrangers basés en Chine (de façon plus ou moins permanente, ce qui ne tient pas compte des journalistes présents pour un court séjour) et 199 organisations médiatiques étrangères établies en Chine.

Source: www.fccchina.org/onejournalistsveiw.htm , consulté le 12 août 2008.

m'avait transmis tôt l'idée que les gouvernements n'étaient pas dignes de confiance et que les révolutions étaient inévitablement auto-destructrices (Pomfret 2006, 5).

À 21 ans, armé de ce sens critique, d'une connaissance théorique de la Chine et d'une base de mandarin, Pomfret partit perfectionner son niveau de Chinois pendant 2 ans.

Être étudiant offrait des opportunités hors d'atteinte pour les diplomates, gens d'affaires ou aux journalistes occidentaux travaillant en Chine, pour la bonne raison que le gouvernement ne se préoccupait pas vraiment de nous, jeunes étudiants étrangers. Nous pouvions nous déplacer de façon plus libre, avoir des contacts plus rapprochés et plus authentiques avec les locaux, et, de cette façon, nous avions la possibilité de se forger une image plus réaliste de la réalité des Chinois (Pomfret 2006, 5).

Ainsi, contrairement à la plupart des étrangers présents dans le pays en 1980, il eut la possibilité de développer un contact direct avec des Chinois⁴⁴. Il créa un lien de confiance avec des étudiants partageant son dortoir universitaire, dont il raconte les vies marquées par la révolution culturelle et les campagnes de Mao. Ce premier contact avec la Chine représenta pour Pomfret à la fois une découverte fascinante et un choc culturel :

Vivre en Chine était pour moi la chose se rapprochant le plus à vivre sur une autre planète. [...] Malgré qu'on trouvait en Chine certains éléments de la vie moderne, même ceux-ci reflétaient sa longue isolation et sa bizarrerie profonde – un pays puissant, possédant l'arme nucléaire, dont le peuple vivait dans des taudis non-chauffés (Pomfret 2006, 13).

Après ses études, Pomfret devint journaliste pour l'*Associated Press* (AP) et revint en Chine. Il couvrit les événements de la place Tiananmen en 1989⁴⁵, ce qui démontre sa riche expérience du pays et du contexte de crise. Or, sa lecture critique des événements ne plût pas aux autorités chinoises, qui le renvoyèrent du pays le 17 juin 1989. Il fut relocalisé à Hong Kong puis devint correspondant de guerre en Bosnie et au Zaïre. En 1998, après avoir obtenu un pardon des autorités chinoises, il revint à Pékin jusqu'en 2004. À propos des règles encadrant son travail de journaliste lors de ce dernier séjour:

La Chine se transformait en une société possédant un nombre volumineux de règles et de lois et peu se donnaient la peine de leur obéir ou de les appliquer. Les correspondants étrangers n'étaient pas une exception. Je voyageais partout et très rarement pendant les six années de mon séjour ais-je demandé des permissions aux autorités. [...] Ils étaient informés de mes déplacements, [...] mais se plaignaient rarement. À l'heure de l'Internet,

⁴⁴ Autre lien personnel dans le pays, Pomfret mentionne dans son livre que sa femme est chinoise.

⁴⁵ Pomfret est donc, avec Éric Meyer, John Gittings et Philippe Massonnet, un des journalistes étudiés ayant été témoin de deux des crises analysées dans le présent travail.

plusieurs officiels admettaient avoir relâché leur contrôle sur l'idéologie de masse. [...] Puis, en 2001, le ministère des Affaires étrangères découvrit enfin le *spin* et comprit que des journaux influents comme le *Washington Post* pouvaient être utilisés pour communiquer le point de vue chinois aux États-Unis plus efficacement que leur presse d'État (Pomfret 2006, 212-213).

John Gittings

Gittings est né en 1938 à Londres de parents ayant étudié à l'Université Cambridge. Lui-même diplômé en études orientales, il se réclame de deux traditions : le journalisme et l'étude académique de la Chine contemporaine. Il reconnaît que sa vision de la Chine est influencée par son identité et par le contexte mondial :

La difficulté à arriver à un jugement balancé sur la Chine aujourd'hui est exacerbée par nos propres préjugés et perceptions. En tant que journaliste « semi-académique » ayant visité la Chine pour la première fois en 1971 et écrivant sur ce pays depuis trois décennies, je ne suis que trop conscient des défauts de notre vision. [...] la tâche a été compliquée par un contexte international dans lequel les gouvernements –autant occidentaux que chinois– tentent ouvertement d'influencer la perception du public. Le facteur déterminant de l'image de la Chine en Occident est l'Occident lui-même (Gittings 2006, 9).

On peut conclure que ses expériences et convictions passées ont également contribué à forger sa production d'information. Or, il raconte que lors de ses premiers séjours en Chine, il était sympathique à la cause socialiste (Gittings 2006, 10). Bien qu'il affirme aujourd'hui être moins partisan de cette conception politique, ce passé reste tout de même présent à certains moments dans son ouvrage paru en 2006, dans lequel il adopte une attitude plutôt critique envers les médias occidentaux en général, qu'il accuse d'être pro-américains (Gittings 2006, 11). Il considère en effet que ceux-ci présentent généralement une image négative et incomplète du pays, causée par un manque de compréhension et l'influence du contexte politique dans lequel évoluent les journalistes (2006, 11). Dans le questionnaire, il affirme avoir dû répondre aux demandes spécifiques de la direction du *Guardian* :

L'agenda des nouvelles était déterminé par les médias occidentaux, [...] mais je cherchais à faire une contribution plus personnelle pour des sujets qui me semblaient demander plus d'attention, comme la vie de tous les jours et les sujets humains comme l'éducation et la santé.

Il écrit que les valeurs et les principes guidant son métier sont de présenter une image juste de la Chine en évitant les jugements extrêmes et en dispersant les mythes.

Quant à ses conditions de travail, elles semblent avoir été plutôt souples même si certaines contraintes étaient présentes. Installé à Shanghai entre janvier 2001 et mai 2003, il fut informé

des lois encadrant la pratique de son métier dès son arrivée au pays. Il n'a pas été contacté par le bureau de la Presse étrangère pendant l'épidémie et n'a demandé aucun permis pour ses reportages. Il a tout de même visité le lieu de naissance du Dalai Lama au Qinghai, endroit considéré comme très sensible par les autorités chinoises. Conscient de cette situation, il a pris des précautions; il n'a pas discuté de sa destination au téléphone, il est arrivé un vendredi et est parti un lundi (probablement pour éviter les officiels travaillant sur semaine) et n'est resté sur les lieux qu'une heure afin de ne pas attirer l'attention des autorités locales. Il n'a pas d'interprète, ce qui indique une bonne connaissance du Chinois.

Pierre Haski

Haski est né en 1953 en Tunisie. Il provient d'une famille juive et a vécu en France à partir de l'âge de 12 ans. Il effectua des études en journalisme à Paris et fut ensuite engagé par l'Agence France-Presse. Il fut correspondant pendant quatre ans en Afrique du Sud à l'époque de l'apartheid. En 1981, il devint journaliste à Libération, spécialisé dans les questions internationales, notamment en Afrique, en Europe puis en Israël. Il fut ensuite chef du service étranger et finalement correspondant en Chine à partir d'août 2000. Dans le questionnaire, il définit ainsi son rôle de journaliste :

Je me suis trouvé en Chine à un moment clé, l'émergence de la puissance économique chinoise dans le champ de vision du public occidental. J'ai donc pu communiquer la réalité chinoise telle que je la voyais, avec ses aspects positifs sur le développement du pays, et sa « face cachée », c'est-à-dire ses problèmes sociaux, environnementaux et naturellement politiques immenses. J'ai sans doute modestement contribué à la perception de ces questions à travers certains reportages qui ont eu quelque écho, comme *le Journal de Ma Yan*, une jeune Chinoise du Ningxia privée d'éducation (devenu un livre [...]), traduit en 19 langues, et une association qui aide les enfants défavorisés de cette province, *les Enfants du Ningxia*, ou le scandale du sida dans la province du Henan (devenu également un livre, *le Sang de la Chine* [...]).

Haski est un journaliste engagé. Son ouvrage *Le journal de Ma Yan* (Haski 2002) est la traduction du journal intime d'une fillette reçu lors d'un reportage dans la province pauvre du Ningxia. Il fit traduire et publia le texte, témoignage des conditions de vie arides de cette famille, représentative de celle de beaucoup de familles chinoises. Suite à la publication de l'ouvrage, il fonda l'association mentionnée plus haut. Il est également l'auteur d'une enquête dénonçant le scandale du sang contaminé dans la province du Henan (Haski 2005). Ainsi, en plus de rapporter une situation, Haski dénonce et s'implique personnellement pour provoquer des changements.

Comme il le dit lui-même à propos des valeurs et principes guidant la pratique de son métier, Haski est « journaliste ET citoyen ».

Quant aux conditions dans lesquelles il travaillait et sa relation avec les autorités, il dit avoir peu connu les personnes responsables de son dossier au bureau de la presse, et entretenu des relations cordiales mais très distantes avec celles-ci. Il a été informé des règlements dès son arrivée, mais n'a jamais demandé de visa aux autorités pendant la période couverte. Il s'est rendu sans autorisation dans l'épicentre de l'épidémie. Il a accédé à l'hôpital dans lequel le premier cas avait été recensé mais en fut expulsé. Sa maîtrise du Chinois étant insuffisante pour faire des entrevues, il était donc accompagné d'une assistante. Avant d'obtenir ce poste, Haski raconte s'être préalablement rendu en Chine à deux occasions dans le cadre de voyages officiels. Il admet par conséquent qu'à son arrivée, il n'avait qu'une connaissance concrète très faible du pays.

Frédéric Bobin

Français d'origine, né en 1960, « issu de la bourgeoisie moyenne », son père était médecin militaire. Bobin a donc grandi dans divers pays africains où son père a travaillé en qualité de coopérant. Il dit avoir donc attrapé jeune le virus de l'ouverture sur le monde. Il étudia en économie, politique et en journalisme. Il fut correspondant pour *Le Monde* dans divers pays asiatiques et commença à se former sur la Chine en 1995. Il commença des cours de chinois et fit quelques reportages à Taiwan et Hong Kong, mais n'avait jamais été en Chine populaire avant janvier 1998, date de son affectation. Il n'avait donc qu'une connaissance livresque du pays. Contrairement à Pomfret et Gittings, dont la Chine fait partie intégrante de leur vie adulte et dans laquelle ils sont impliqués personnellement, Bobin, comme Haski, est un correspondant étranger affecté ponctuellement en Chine. Dans ses réponses au questionnaire, on sent un désir d'objectivité et de neutralité dans sa démarche :

Ma mission était de diversifier le regard sur la Chine en mutation [...] mon prédécesseur [...] avait eu une couverture très politique, axée sur la question de la démocratie et des droits de l'homme. Tout en restant inflexible sur ces questions, j'ai tenté de démontrer que la Chine ne se résumait pas au Parti communiste.

Bobin parle également des valeurs et principes guidant son métier :

L'honnêteté intellectuelle (éviter d'intoxiquer le lecteur avec ses biais personnels), la rigueur dans la collecte d'information, la diversification des approches d'une société (éviter l'approche mono-thématique) et une forte sensibilité aux questions sociales et humaines (ce dernier principe prêtant nécessairement à controverse car il induit une

certaine forme de subjectivité : quand on traite de cas d'injustice flagrants [...], il est difficile de rester sèchement « objectif » et l'on peut se laisser influencer par ses émotions personnelles). J'assume ce risque mais j'évite simultanément d'en faire un « combat ». Ce genre d'article de dénonciation ne doit pas devenir systématique à mes yeux.

Toujours dans le questionnaire, il évoque l'application vague des règlements sensés encadrer les pratiques journalistiques : ces règlements lui ont été énoncés tout d'abord de façon informelle et verbale, puis de façon écrite⁴⁶. Les limites étaient de deux ordres : son personnel chinois devait être approuvé par les autorités et tout déplacement en province devait être autorisé.

Cette règle étant pratiquement impossible à respecter pour des journalistes occidentaux habitués à travailler de manière indépendante, elle est bafouée dans 90% des cas. [...] Les responsables de la presse au ministère des Affaires étrangères savent pertinemment que nous ne respectons pas cette règle, mais ils tolèrent nos écarts de conduite, sauf dans des cas très sensibles comme le Tibet. [...] Le régime de Pékin est bien sûr hérissé par les critiques dans la presse étrangère, mais il s'en est fait une raison. Il a compris qu'il n'y pouvait pas grand-chose et, plutôt que de braquer les correspondants étrangers par un contrôle trop tâillon, cherche plutôt à les amadouer en affichant une certaine tolérance.

Par contre, il affirme également que :

Si les entraves physiques sont rares, il importe néanmoins à la Sécurité d'État de savoir ce que l'on fait, les gens que l'on voit, les sujets qui nous intéressent, nos projets de reportages. D'où la surveillance constante à laquelle nous étions soumis, via des écoutes électroniques, micros à domicile ou au bureau, voire intrusion dans nos boîtes de messageries électroniques. *Big Brother is still watching us, even though he seems to be softer on the surface.*

Philippe Massonnet

Massonnet est né en 1959 en France dans une famille modeste. Il fit des études de droit et de journalisme, en plus d'études de chinois à l'Institut des langues orientales à Paris. Il dit s'être passionné pour les pays en développement dès le lycée. En 1981, après ses études, il commença une carrière de journaliste professionnel. Il effectua plusieurs séjours en Chine à partir de 1983, tout d'abord en tant que touriste, puis en tant que journaliste indépendant. Son premier long séjour dans le pays fut entre 1987 et 1989, pendant lequel il couvrit les événements de la Place Tiananmen. Il fut engagé par l'Agence France-Presse (AFP) en 1992 et occupa divers poste à Paris. Le dernier, avant de revenir en Chine en tant que Directeur du bureau de Pékin en 2002, était Chef du service Informations générales. Selon lui, son rôle de journaliste était « le rôle de

⁴⁶ Ces règlements sont contenus dans le guide à l'intention des journalistes étrangers produit par le bureau de la Presse étrangère du ministère des Affaires étrangères chinois. Il est disponible à l'adresse suivante : <http://ipc.fmprc.gov.cn/eng/wgjzzhznx/default.htm>

tout journaliste dans n'importe quel pays : informer, raconter, expliquer ». Les valeurs et les principes guidant la pratique de son métier sont « la crédibilité, l'honnêteté ».

Lors de la crise du SRAS, Massonnet était le Directeur du bureau de Pékin, il devait donc superviser toute l'équipe de journalistes, s'occuper des relations avec les autorités -qu'il qualifie de « relations normales entre un directeur d'agence étrangère et les autorités chinoises »-, en plus de ses propres reportages. Les dépêches et les photographies produites par l'AFP sont reprises par des médias du monde entier, elles doivent donc être extrêmement bien documentées, juste et précises. Elles doivent fournir et expliquer les faits de façon concise et neutre. En tant que Directeur, Massonnet doit donc être un journaliste efficace et très expérimenté, habitué à produire des dépêches, à couvrir une grande quantité de sujets rapidement et à fournir les faits plutôt que de longs commentaires et analyses. Parallèlement, son séjour total de 14 ans en Chine, sa bonne connaissance de la langue chinoise et sa réponse du questionnaire « Assez bonne connaissance du pays avant de m'y installer » indiquent qu'il est très familier avec la Chine à son arrivée à Pékin en 2002.

À propos de ses conditions de travail en Chine, Massonnet affirme avoir été informé des règles encadrant la pratique de son métier dès son arrivée. Il connaissait et avait de bonnes relations avec la personne responsable de son dossier de journaliste. À propos des permis de reportage à l'extérieur de la capitale et de la flexibilité des règles encadrant son travail de journaliste et celui des correspondants qu'il dirige à l'agence, il dit ceci :

En tant que journaliste d'agence de presse, les correspondants de l'AFP en Chine effectuent toutes les semaines des reportages. Le SRAS était une couverture parmi d'autres. Nous avons fait des dizaines de reportages à Pékin et en province à ce sujet, avec ou sans autorisation : quartiers d'habitations, marchés, hôpitaux, villages, etc.

En résumé, chacun des journalistes présentés dans cette partie du chapitre a son propre parcours et sa vision du métier. Certains sont plus engagés personnellement dans leur façon de percevoir le pays, d'autres sont plus neutres, dépendamment de leur expérience passée, de leur connaissance du pays et de leur façon de concevoir leur rôle de journaliste. La prochaine partie va maintenant présenter des extraits de la production d'information effectuée par ces journalistes lors de l'épidémie de SRAS.

Analyse de la production d'information journalistique

Cette partie du texte analysera les écrits journalistiques des cinq journalistes présentés afin de démontrer comment le contexte mondial, le contexte national et leur structure cognitive ont contribué à produire leurs différentes couvertures des événements.

John Pomfret

Il a été démontré dans la section précédente que John Pomfret possède une excellente connaissance de la Chine lui provenant de son éducation, de ses expériences de travail antérieures et de sa longue expérience du pays, de sa vie privée, de sa maîtrise du chinois et de ses contacts nombreux dans le pays. Voyons comment cette structure cognitive, mais également le contexte mondial et le contexte national dans lesquels il évoluait ont tous contribué à construire sa production d'information.

Il a été question plus tôt des effets indirects de la mondialisation sur la couverture. Ces trois effets⁴⁷ ont constitué à forger l'analyse des événements de Pomfret :

Des docteurs occidentaux et des officiels de l'OMS ont critiqué la Chine pour avoir supprimé de l'information sur la maladie [...] : 'ce qui les a effrayé c'est quand ils ont constaté les implications médicales sur le commerce, les Olympiques, les investissements, ils vont devoir régler leurs problèmes de santé publique s'ils veulent vraiment faire partie du monde' (Pomfret 29 Mars 2003).

La révolution de l'information a connecté la Chine au monde et avec son propre peuple. Les accusations du docteur [Jiang Yanyong] ont été postées sur Internet et sont devenues le sujet du jour à Pékin. [...] le gouvernement ne pouvait pas contrôler la dissémination de l'information à l'OMS (Pomfret 24 avril 2003).

Les nouveaux chefs ont confronté une pression immense de l'étranger et de l'intérieur du pays. L'OMS et les médias étrangers ont réclâmé des comptes à grands cris. [...] Les pressions combinées sur Hu reflètent le rythme tumultueux du changement dans la Chine contemporaine, de la technologie qui devance les efforts de contrôle d'information, à la mondialisation et aux influences étrangères qui compétitionnent avec la doctrine du Parti (Pomfret 13 Mai 2003).

Le contexte national a également contribué à construire son analyse :

La dissémination de la maladie est un cas révélateur comment le gouvernement chinois autoritaire, qui tente de maintenir un monopole sur le pouvoir et sur le contrôle de l'information, a caché de l'information vitale sur une maladie potentiellement mortelle au peuple. [...] L'échec à reconnaître et à contrôler l'épidémie reflète une politique de longue date de l'État chinois. Les officiels veulent préserver la « stabilité », et ils craignent le

⁴⁷ Ces trois effets sont : la rapidité avec laquelle la maladie a affecté la planète, l'effet de la pression internationale sur le gouvernement chinois et de la rapidité avec laquelle circule l'information.

chaos si la population apprend la vérité. Dans ce cas, la stabilité signifie le flux continu d'investissements étrangers, du tourisme et de la croissance économique (Pomfret 3 avril 2003).

Des rumeurs persistantes affirment que des hôpitaux militaires pékinois traitent beaucoup de cas non connus du ministère de la Santé. Dans la structure du parti communiste, l'armée précède ce ministère et peut fonctionner indépendamment (Pomfret 15 avril 2003).

Finalement, en plus de son environnement, la production d'information de Pomfret a également été construite par son passé, ses expériences, ses valeurs. Il compare effectivement les réactions du gouvernement à celles dont il fut témoin lors des événements de TAM en 1989. Les extraits d'articles suivants mettent en lumière sa vaste connaissance du système et ses contacts privilégiés avec certains officiels, ainsi que le sens critique et le scepticisme qu'il ressent envers le gouvernement.

Les analystes comparent les dommages causés à la réputation internationale de la Chine aux suites des événements de la Place Tiananmen en 1989. [...] Un scientifique chinois reconnu dit : « Quand j'ai été en France, mes collègues m'ont dit 'Tiananmen, c'était vos affaires internes. Mais ici votre échec a coûté des vies partout dans le monde.' Je ne pouvais qu'être d'accord ». (Pomfret 19 avril 2003).

Des sources chinoises affirment que le nouveau gouvernement [...] a approuvé la tromperie dès le début (Pomfret 25 avril 2003).

« Ceci est le début de la fin », dit un officiel senior ayant fait du lobby derrière les rideaux pour plus de démocratie. « C'est l'étincelle que plusieurs d'entre nous attendaient » (Pomfret 21 avril 2003).

« Notre interaction avec le monde extérieur était basée sur un principe dans le passé : Tromper les étrangers », dit un officiel chinois à la retraite. « Mais ça ne fonctionne plus. En trompant les étrangers, nous nous trompons nous-même ». (Pomfret 24 avril 2003).

Or, malgré ces espoirs de voir plus de démocratie dans le futur en Chine, Pomfret reste tout de même prudent dans son analyse, et prouve qu'il reste très sceptique envers les réelles motivations du gouvernement : « Les experts occidentaux prédirent que l'épidémie donnerait la leçon à la Chine que l'ouverture était la voie du futur. En réalité, le parti a retenu une leçon différente : qu'il devait contrôler l'information d'encore plus près » (Pomfret 2006, p.281).

John Gittings

Gittings est également un individu connaissant le pays depuis longtemps, parlant chinois et ayant de bons contacts dans le gouvernement. Par contre, il considère que les médias

occidentaux sont remplis de préjugés pro-américains envers la Chine. Anciennement sympathique à la cause socialiste, ayant un passé académique, il tend à la neutralité dans sa couverture et critique assez peu le gouvernement chinois, du moins pas de façon directe. En effet, les commentaires critiques qu'on retrouve dans ses articles sont souvent attribués à des sources extérieures.

Les passages suivants démontrent que le temps historique a contribué à construire sa couverture :

M. Gao [Qiang, le sous-ministre de la santé] parlait comme si les téléphones, les faxes et le courriel n'existaient pas : il faudrait « une bonne semaine de travail » avant que le nombre [de victimes] correct puisse être déterminé [...] La crise est un test précoce pour MM. Hu et Wen qui ont attendu quelques semaines avant d'intervenir publiquement, pendant que le virus se disséminait et que l'image de la Chine se dégradait à l'étranger (Gittings, 21 avril 2003).

L'OMS est de plus en plus en colère que la Chine ait dissimulé l'ampleur du problème [...] comme les critiques de l'étranger affluaient, les nouveaux dirigeants sont intervenus (Gittings, 21 avril 2003).

Avec sa longue expérience et sa connaissance approfondie du pays, Gittings donne une place prépondérante à l'analyse du contexte national et aux mécanismes politiques :

La spéculation porte à croire que la réponse tardive de Pékin à la crise pourrait refléter l'influence continue de Mr. Jiang [Zemin]. M. Zhang [le Ministre de la Santé renvoyé] a été près de M. Jiang depuis les années 1980, quand il était son conseiller en matière de santé à Shanghai. [...] Même aujourd'hui les médias ont reçu l'instruction de s'assurer que leurs reportages 'n'endommagent pas la stabilité sociale'. [...] Les critiques affirment que même aujourd'hui, plusieurs bureaucraties chinoises défendent jalousement leur propre 'royaume indépendant' et suppriment les nouvelles négatives de façon routinière. (Gittings 21 avril 2003).

L'armée semble posséder son propre système de contrôle, qui n'est présentement pas relié au système municipal, selon une source de l'OMS (Gittings 17 avril 2003).

Le désir de neutralité de Gittings se sent surtout dans les articles qu'il a écrit avant le 20 avril. Il donne en effet le bénéfice du doute au gouvernement chinois, qu'il n'accuse pas directement de mentir sur les faits dans ses articles. Il attribue en effet les chiffres divergents à la façon dont le gouvernement définit les cas probables :

M. Hu a laissé comprendre qu'il était insatisfait de la façon dont le Guangdong a géré la maladie, disant que les autorités devaient agir selon le principe de 'placer les intérêts du peuple d'abord'. [...] Il y a confusion à propos de sa définition des cas, et à savoir si les cas des hôpitaux militaires sont rapportés. Les médias chinois, silencieux pendant le congrès, donnent désormais prééminence à l'épidémie, et donnent fréquemment des conseils sur la façon de minimiser les risques (Gittings 15 avril 2003).

Certaines divergences dans les statistiques peuvent être expliquées par la définition chinoise du SRAS, beaucoup plus restreinte- les critiques croient que c'est pour réduire le nombre total (Gittings 17 avril 2003).

Après le 20 avril, Gittings cite des passages critiques envers certains membres du gouvernement provenant des médias officiels chinois - critiques théoriquement tolérées par les autorités :

Certains officiels ont caché l'épidémie, a rapporté l'agence de presse Xinhua, « parce qu'ils considèrent leur propre performance comme plus importante que la vie du peuple. [...] « La chose la plus choquante est que même le gouvernement ne semble pas en savoir plus que nous », dit un journaliste du Guangdong (Gittings 22 avril 2003).

Finalement, Gittings écrit de Shanghai et ses articles sont surtout destinés à des lecteurs britanniques, ce qui guide également les sujets qu'il couvre : « Le virus continue à s'étendre, et des milliers de Britanniques abandonnent leurs projets de voyage à Hong Kong et en Chine » (Gittings 22 avril 2003). « L'équipe de l'OMS dit qu'elle a reçu une meilleure collaboration à Shanghai qu'à Pékin, mais le gouvernement municipal reste peu enclin à répondre aux questions » (Gittings 25 avril 2003).

Pierre Haski

Tel que décrit plus tôt, ce journaliste se perçoit et s'affirme comme journaliste et comme citoyen. Il fait donc un type de journalisme plus engagé, dans lequel on retrouve des opinions éditoriales. Comme pour les autres journalistes, le contexte international contribue à construire sa perception de l'actualité :

La Chine avait jusqu'ici la mondialisation heureuse, grâce aux puissants avantages compétitifs que constituent sa main-d'œuvre abondante, bon marché et corvéable à merci [...] Le gouvernement, composé de technocrates qui n'ont plus guère de communiste que la rigidité et l'autoritarisme, n'a pas voulu voir que, comme tout club, la mondialisation avait ses règles du jeu. Et, dans le cas d'un problème de santé, un pays ouvert ne peut plus gérer une crise comme autrefois, en interne comme en externe. [...] La Chine a cru qu'elle s'en tirerait en s'adaptant uniquement à la mondialisation économique, [...] construisant un début d'État de droit exclusivement à destination des investisseurs (Haski 10 avril 2003).

Le contexte national a également participé à construire son analyse :

Les autorités ont géré cette crise comme elles l'ont toujours fait : dans le secret et en privilégiant la stabilité politique et économique au détriment des impératifs de santé publique. [...] Pour lutter efficacement contre la corruption et aider à faire avancer la société, la Chine a urgemment besoin d'une presse et d'une information libres. Laisée sans contre-pouvoirs, l'administration chinoise reste un frein à la modernisation du pays. (Haski 10 avril 2003).

Cette affaire a écorné l'image moderniste que la pouvoir chinois entend se donner de lui-même. Il continue en fait d'allier cynisme, bureaucratie et goût du secret, là où il lui faudrait être humain, efficace et transparent (Haski 17 avril 2003).

Finalement, on voit ici clairement comment la structure cognitive d'Haski a pu participer à sa production d'information. En effet, Haski parle de l'affaire du sang contaminé au Henan pour laquelle il effectuait des recherches à cette époque⁴⁸. Il trace donc un parallèle avec certains réflexes du gouvernement qu'il avait pu découvrir par lui-même lors de cette enquête :

La Chine a menti.[...] Le secret qui entoure cette affaire en Chine s'inscrit dans une longue tradition du pouvoir chinois de refus d'admettre des catastrophes, même lorsque la santé publique est en jeu. Il en est allé de même avec la contamination de paysans de plusieurs provinces par le virus HIV, que les autorités ont mis des années à reconnaître, sans pour autant prendre les mesures nécessaires pour en bloquer l'éventuelle propagation à d'autres personnes (Haski 27 mars 2003).

Haski parle également de la communauté d'expatriés français de laquelle il fait partie :

L'angoisse est également née d'une scène dont ont été témoins, samedi, beaucoup d'étrangers habitant le complexe diplomatique de Sanlitun [...] : ils ont vu les employés d'un hôpital revêtus de combinaisons nettoyer leur établissement qui avait été fermé [...] à deux pas du lycée français[...]. La France a fermé le lycée [...] l'ambassadeur de France à Pékin a réuni hier la communauté française [...] (Haski 8 avril 2003).

Il dédie également 2 articles au passage du Premier ministre français Jean-Pierre Raffarin en Chine (Haski 25 avril et 16 avril 2003). Finalement, il effectue des comparaisons entre les désastres mondiaux causés par l'épidémie de SRAS et par l'explosion de la centrale nucléaire Tchernobyl, événement qui avait été à l'époque entouré de secret par les dirigeants communistes et qui avait contribué à provoquer l'effondrement du socialisme en URSS (Knorre 1992).

L'autre difficulté de Hong Kong tient à l'attitude de Pékin qui fait comme s'il s'agissait du problème d'une autre planète... Un peu comme le nuage radioactif de Tchernobyl était censé s'être arrêté à la frontière française, les autorités de Chine continentale étouffent totalement l'épidémie de Hong Kong, alors que des dizaines de milliers de personnes traversent chaque jour la frontière [...] (Haski 26 mars 2003).

Des commentateurs étrangers font le parallèle avec l'accident de Tchernobyl, en 1986, peu après l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev, qui a servi d'accélérateur à la perestroïka et... à l'effondrement de l'URSS. Dans les deux cas, un mensonge initial et un président fraîchement entré en fonctions. 'J'espère que le SRAS sera le Tchernobyl de la Chine', a déclaré un ex-ambassadeur des États-Unis à Pékin, Winston Lord, en plaidant pour plus de transparence politique à Pékin. [...] Les citoyens se terrent chez-eux par crainte du virus : si cette peur venait à se transformer en colère, le Sras pourrait bien, alors, vraiment devenir le 'Tchernobyl' de la Chine (Haski 28 avril 2003).

⁴⁸ Son ouvrage, *Le sang du Henan*, est paru en 2005 chez Grasset.

En risquant ce parallèle, Haski démontre un enthousiasme et un optimisme qui s'avèrent aujourd'hui exagérés. En effet, la crise du SRAS n'a pas constitué un événement déclencheur de changement politique en Chine. La section suivante, sur Frédéric Bobin, comporte un extrait allant à l'encontre de cette théorie, qu'on peut présumer être une réponse à Haski.

Frédéric Bobin

Le cas de ce journaliste est singulier. Rappelons que Bobin affirme dans le questionnaire qu'il désire éviter d'intoxiquer le lecteur avec ses biais personnels et qu'il veut présenter une image qui tend à la neutralité. Or, on constate à la lecture des articles rédigés pendant la période étudiée que son ton est souvent éditorial et qu'il n'hésite pas à donner son opinion, très critique, du gouvernement chinois. On sent même une certaine indignation dans sa couverture. Il y a donc un certain décalage entre ce qu'il affirme faire et ce qu'il a fait, du moins pendant cette période. Une fois ce constat fait, on remarque toutefois que malgré ceci, le contexte international et le contexte national ont, comme pour les autres journalistes, contribué à construire son analyse des événements :

Cette crise est, hélas, exemplaire, car elle naît de l'articulation entre le dysfonctionnement politique chinois et la globalisation. Autant dire qu'elle en annonce d'autres. [...] La grande nouveauté du séisme actuel est que cette crise sanitaire chinoise n'est plus confinée aux murailles de l'empire, mais appartient désormais au village global. [...] À l'heure où la communauté internationale accueille – à juste titre – la Chine en son sein, il est incompréhensible que le régime de Pékin continue de gérer de manière autistique des fléaux aux retombées mondiales. [...] Si la Chine désire sincèrement accéder à la citoyenneté internationale, elle devra se réformer politiquement dans le sens d'une plus grande transparence. [...] il faut espérer que cette crise provoque une salutaire prise de conscience (Bobin 8 avril 2003).

Le gouvernement, sous la pression internationale, a du sortir partiellement de son mutisme (Bobin 2 avril 2003).

Son cadre d'analyse, en plus de tenir compte du contexte mondial, tient également compte du contexte national :

Or le régime chinois a appliqué la censure et l'opacité qu'il pratique pour les crises sociales, sanitaires et environnementales secouant le pays. [...] Ses motivations sont connues : stabilité sociale et développement économique. [...] Les Chinois doivent subir les tares conjuguées du communisme et du capitalisme sans bénéficier de leurs avantages : la sécurité du premier et le pluralisme du second. Plus grave, l'obsession de sa propre survie a conduit le parti à entrer en collusion avec des féodalismes locaux en pleine résurgence et dont l'appétit mercantile marginalise les plus faibles (Bobin 8 avril 2003).

Le spectacle de l'impuissance du régime chinois, d'ordinaire si efficace à faire tourner la machine exportatrice ou à écraser la moindre velléité de dissidence politique, a quelque chose de pathétique (Bobin 28 avril 2003).

Devant les premières tentatives du gouvernement de dresser un portrait plus réel de la situation, Bobin tente toutefois d'être plus nuancé :

Le ton change. [...] Les plus hauts responsables sortent de leur silence, se démarquant de l'optimisme lénifiant jusqu'alors affiché qui décrédibilisait le régime de Pékin.[...] Le Premier ministre est allé jusqu'à admettre que la situation reste grave même si - car il faut tout de même annoncer les bonnes nouvelles - beaucoup de progrès a été accompli [...] (Bobin 16 avril 2003).

Quant au rôle de la structure cognitive de Bobin dans la construction de sa couverture des événements, on peut présumer que Bobin a été personnellement choqué par l'attitude du gouvernement, lui qui, contrairement à Pomfret, Gittings et Massonnet, n'avait pas été déjà exposé en 1989 à la tradition de secret du Parti lors de périodes de crises. Par contre, une chose apparaît clairement dans sa couverture : sa réfutation catégorique de l'existence d'un parallèle avec l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl, fait par Pierre Haski :

Le référent soviétique n'en finit pas d'obscurcir la perception extérieure de la Chine. Un nouveau dirigeant pékinois est-il intronisé que l'on se demande aussitôt s'il sera un Gorbatchev chinois. Une crise [...] éclate-elle qu'on s'interroge hâtivement sur un effet Tchernobyl précipitant une perestroïka portant en germe la désagrégation du système, jugée à priori comme inéluctable. Et s'il fallait cesser de puiser dans ce coffre à outils conceptuels appartenant à l'histoire du communisme est-européen et qui, à cette date, a échoué à rendre compte des mutations inédites de la Chine? [...] Le régime a cédé parce que ses mensonges initiaux sur l'épidémie étaient en train d'ébranler les deux pieds - globalisation et classe moyenne - du socle dans lequel il est désormais enchâssé. L'exercice ne vise rien d'autre pour le PCC qu'à se consolider au pouvoir.

Ainsi, malgré l'optimisme ambiant de certains analystes, voulant voir dans ce compromis temporaire des autorités chinoises à la liberté de presse une étape sans retour possible en arrière, Bobin, comme les trois autres journalistes étudiés dans ce chapitre, reste prudent dans sa lecture des événements. Il attribue en effet ce compromis du parti à une manoeuvre destinée à conserver le pouvoir.

Finalement, dernier passage à citer afin de démontrer que le milieu duquel provient le journaliste participe à la construction de sa couverture :

Les soirées amicales - y compris chez les étrangers - sont découragées ou alors ne sont tolérées qu'à l'issue d'après négociations avec les responsables de la résidence (Bobin 29 avril 2003).

Philippe Massonnet

Journaliste d'agence de presse possédant une longue et profonde expérience de la Chine, Massonnet écrit dans un style direct et bref. On retrouve peu de commentaire éditorial dans sa couverture. Par contre, sa couverture n'est pas neutre pour autant, et une pointe d'ironie perce parfois ses écrits, trahissant son regard critique.

Sa couverture s'inscrit dans le cadre du temps historique de la mondialisation :

L'OMS a ouvertement accusé mercredi le gouvernement chinois de minimiser l'épidémie de pneumonie atypique, notamment à Pékin (Massonnet 16 avril 2003).

Le président chinois Hu Jintao a exigé davantage de transparence dans la gestion de la crise de la pneumonie atypique en Chine, tentant visiblement de calmer les opinions nationale et internationale qui accusent le gouvernement de cacher la vérité sur l'ampleur d'une maladie qui a tué au moins 166 personnes dans le monde (Massonnet 18 avril 2003).

La pression sur le gouvernement chinois est montée progressivement, notamment au niveau international, pour qu'il fasse preuve de transparence [...] (Massonnet 20 avril 2003).

Elle s'inscrit également dans le contexte national, et démontre la grande efficacité de recherche de Massonnet et des journalistes qu'il dirige⁴⁹, ainsi que ses sources gouvernementales bien informées, ce que tout journaliste étranger en Chine n'a pas :

Systématiquement interrogées sur ces informations, les autorités compétentes restent muettes.[...] Une source hospitalière a informé l'AFP qu'un malade était décédé à l'hôpital militaire 301 et deux autres au 302. Pas de confirmation officielle. [...] Démenti confus ou refus de commenter. [...] 'Nous espérons que les médias vont correctement rapporter l'esprit dans lequel se trouvent nos travailleurs médicaux et les risques qu'ils encourent dans le contrôle de la maladie', a déclaré un officiel du bureau de la propagande, au cours d'une conférence de presse destinée aux journalistes chinois, à laquelle a pu assister un correspondant de l'AFP (Massonnet 9 avril 2003).

'Certains hauts dirigeants ont commencé à s'installer à la campagne autour de Pékin où les risques d'infection sont moindres', a révélé à l'AFP une source informée (Massonnet 25 avril 2003).

Les analystes ont deux lectures du silence de Jiang Zemin et de ses alliés [...] Pour les uns, cette absence médiatique a montré les limites du pouvoir de la 'clique des Shanghaiens' pour contrôler Hu. Pour les autres, elle est surtout la preuve de la désunion de la direction du parti [...] (Massonnet 28 avril 2003).

⁴⁹ Tous les articles étudiés et cités sont signés par Philippe Massonnet. C'est lui qui a rédigé le contenu, mais les agences de presse fonctionnant souvent en équipe, il est donc possible que la recherche sur le terrain ait été effectuée par d'autres journalistes du bureau, sous les instructions de Massonnet.

Tel qu'énoncé plus tôt, dans des textes informatifs d'agence qu'écrit Massonnet, se glisse parfois un commentaire subtil qui prend la forme d'une tournure de phrase ironique. En fin analyste, il rappelle que le pouvoir chinois, bien qu'il ait accepté une ouverture temporaire, est très loin de se diriger vers une gestion plus démocratique, malgré les souhaits de certains militants.

Depuis que le gouvernement a commencé à ouvrir les vannes de la transparence, les Pékinois s'adaptent plus ou moins bien. 'Grâce à l'esprit de 'La triple représentativité' (NDLR obscure théorie de l'ancien président Jiang⁵⁰) nous vaincrons l'épidémie de pneumonie', hurlent les hauts-parleurs. Impassible, Chen révise ses maths. Fenêtre ouverte (Massonnet 29 avril 2003).

Les dirigeants [...] tentent de recentrer leurs discours sur le développement économique entériné [...] en mars lors de la session parlementaire annuelle, au moment où le SRAS n'existait pas en Chine. Officiellement (Massonnet 19 mai 2003).

Mettez le nom de ma sœur dans votre article. Qin Yufu, 64 ans. Morte à l'Hôpital du Peuple (Massonnet 16 avril 2003).

En période de transparence officiellement affichée dans la crise du SRAS, qui encourage des voix à réclamer publiquement davantage de libertés, ces sentences tombent à point nommé pour rappeler les bornes à ne pas franchir, relèvent les observateurs. Un sérieux avertissement aussi une semaine avant l'anniversaire de la répression sanglante du mouvement démocratique de Tiananmen, le 4 juin 1989 à Pékin (Massonnet 29 mai 2003).

Conclusion

Ce chapitre a démontré que, comme lors des deux autres crises étudiées dans le cadre de cette recherche, la production d'information effectuée par les cinq journalistes lors de cette période fut façonnée par le contexte mondial et le contexte national dans lesquels elle s'inscrivait, ainsi que par les structures cognitives des individus ayant produit cette couverture. La couverture de la crise du SRAS fut donc constituée par le contexte et par l'interprétation qu'en ont fait les journalistes.

Il a été établi dans la première partie du chapitre et dans l'analyse de la production d'information que le contexte mondial a joué un rôle énorme dans cette crise. Ce rôle a été évident autant dans le déroulement des événements que dans les cadres conceptuels utilisés par les

⁵⁰ Cette théorie est définie ainsi : Le Parti communiste chinois représente les exigences du développement des forces productives avancées en Chine, l'orientation du progrès de la culture chinoise avancée et les intérêts fondamentaux de l'immense majorité de la population chinoise.

Source: http://french.china.org.cn/china/archives/congres17/2007-09/03/content_8791324.htm, consulté le 25 septembre 2008.

journalistes afin de rapporter ces événements aux lecteurs. En effet la rapidité avec laquelle le SRAS s'est répandu aux quatre coins de la planète fut directement attribuable au flux de personnes entrant et sortant du pays chaque jour. Ainsi, l'impact international du SRAS a provoqué une demande mondiale pressante d'information sur la situation interne en Chine. Également, il faut souligner le rôle important des pressions de la communauté internationale, l'OMS en tête, dans la gestion de l'épidémie. Après que les autorités la conférence de presse du 20 avril, le niveau de collaboration des autorités chinoises avec celles de l'OMS devint très élevé et l'information disponible devint crédible, ce qui facilita la production d'information pour les correspondants. Finalement, la rapidité avec laquelle circulent les informations via les nouvelles technologies a également participé à la façon dont les journalistes ont perçu et couvert les événements.

Quant au contexte national dans le pays, on a vu que malgré l'ouverture temporaire consentie par les autorités chinoises, provoquée en grande partie par la participation croissante du pays à la mondialisation, les réflexes premiers de l'administration chinoise en situation de crise sont restés assez similaires à ceux décrits lors des deux autres périodes de crise étudiées : secret, dissimulation de la situation réelle, censure de l'information. Ceci est dû à différents aspects du niveau de fragmentation élevé de l'État. En effet, le moment de la crise correspondait à un moment de passation des pouvoirs entre deux générations de dirigeants du PCC, ponctué de luttes de pouvoir internes. Ceci a rendu l'information particulièrement difficile à obtenir. Autre aspect de cette fragmentation, la division entre le gouvernement et l'armée n'a pas facilité le travail des journalistes. Puis, l'initiative de cadres locaux de demander au gouvernement central de mieux informer la population sur l'étendue véritable de la maladie, rare démonstration d'opposition politique, démontre aussi ce phénomène.

L'État chinois lors de la crise se trouvait en effet partagé entre une économie de marché moderne et une vision très traditionnelle de la politique. Ce système hybride a influencé la production d'information des journalistes étrangers en limitant considérablement l'information disponible. Finalement, il importe de mentionner que l'absence d'État de droit en Chine n'a pas forcé les autorités à avoir une attitude responsable envers la population en tentant de la protéger avant tout. Ceci a contribué au secret ayant dominé la période initiale de l'épidémie.

Les cinq journalistes, quant à eux, ont raconté avoir travaillé dans des conditions relativement ouvertes, sans trop de contraintes, même si, comme l'a dit Bobin, « *Big Brother is*

still watching us, even though he seems to be softer on the surface ». Effectivement, même si les lois destinées aux journalistes étrangers n'étaient pas appliquées très systématiquement et que les relations avec les officiels du bureau des journalistes étrangers étaient généralement cordiales, les journalistes sont néanmoins très conscients d'être surveillés et de travailler dans un pays où l'information ne circule pas librement. Or, la censure ne les affecte pas directement -du moins beaucoup moins que les journalistes chinois- et ils ont tout de même pu sortir en reportage sans le permis requis sans incident majeur avec les autorités. Il a également été démontré que les valeurs, les opinions et les expériences personnelles de chaque individu contribuent également à construire leur perception de l'actualité. Certains journalistes ont d'ailleurs fait preuve de plus de neutralité que d'autres dans leur couverture. Ces variations dans les représentations de la crise entre les différents individus étudiés reflètent le poids de la structure cognitive dans la construction de leur production d'information.

À la lecture des extraits présentés précédemment, on constate que la production d'information des cinq journalistes en elle-même a été généralement assez neutre et bien informée, malgré certains dérapages ou comparaisons qui se sont avérées boiteuses (on pense à l'enthousiasme de Haski qui a comparé le SRAS à la catastrophe de Tchernobyl, prédisant l'effondrement imminent du PCC). Dans le cas de M. Haski, son type de journalisme, engagé, l'a vraisemblablement poussé à se prononcer prématurément sur les événements, ce qui démontre l'importance des structures cognitives dans la production d'information. En effet, M. Haski se décrivait dans le questionnaire comme « journaliste ET citoyen », ayant l'habitude de s'impliquer personnellement dans les dossiers couverts.

Hormis cette précision, on a également vu que la cohorte de journalistes étudiée dans le cadre de ce chapitre était généralement bien informée sur le pays, possédait une bonne expérience du métier, et accordait habituellement de l'importance à l'équilibre entre les différents points de vue dans leur couverture, ce qui s'est reflété dans leur production d'information. Ces caractéristiques de leurs structures cognitives leur ont permis d'offrir une vue d'ensemble du phénomène. En effet, on peut dire que le récit des événements de l'actualité a généralement été accompagné d'une analyse du contexte national et d'une explication de certains aspects-clé, mettant ainsi la crise en contexte pour le public occidental.

À la lumière de tout ceci, il semble que dans le cas de l'épidémie du SRAS, les trois variables proposées sont utiles à la compréhension et à l'explication de la production d'information effectuée par les cinq journalistes étudiés.

CONCLUSION

Les trois chapitres présentés dans ce mémoire avaient pour but d'expliquer la production d'information de quinze journalistes occidentaux travaillant en Chine lors de trois périodes distinctes. La question posée dans l'introduction était la suivante : Comment certains facteurs comme les contextes mondiaux et nationaux et les structures cognitives des journalistes participent-ils à la production de l'information? L'hypothèse principale du travail citée dans l'introduction est que trois variables participent à la construction de l'information : 1- le contexte mondial, 2- le contexte national et 3- les structures cognitives des journalistes. Il est présumé que ces trois variables agissent comme des filtres sur les perceptions que les journalistes ont des faits, même si ces derniers possèdent pour la plupart un souci de respecter les normes journalistiques occidentales et de présenter une image juste et équilibrée des faits dont ils sont témoins.

Afin de répondre à cette question, chaque chapitre a présenté un cas de crise interne en Chine, utilisé car il témoigne d'un moment particulier dans la marche d'un État, parce qu'il attire souvent une attention médiatique soutenue et il puisqu'il demande aux journalistes de se prononcer sur la situation importante dont ils sont témoins. Ainsi, le potentiel explicatif des trois variables dans la construction de la production d'information a été testé dans le cadre de chacune de ces trois crises, puis la façon dont les trois variables sont reflétées dans cette production d'information a été présentée.

Dans les conclusions sommaires de chaque chapitre, il a été exprimé qu'effectivement, les trois variables semblaient utiles afin d'expliquer comment la production d'information était construite. Or, avant de tenter une conclusion définitive, il est pertinent de revenir sur les conclusions propres à chaque cas de crise étudié, puis de les mettre en perspective l'une par rapport à l'autre afin de vérifier si l'hypothèse de départ est valide ou non pour l'ensemble du travail.

L'hypothèse de ce travail repose sur trois suppositions. La première est que le contexte mondial de chaque période a contribué à teinter l'image que les journalistes étudiés ont produite des faits. Afin de vérifier ceci, il importe de comparer les conclusions à propos de cette variable dans les trois chapitres.

Tout d'abord, le cas du GBA illustre comment le contexte international de guerre froide a joué un rôle dans la production d'information par l'affrontement idéologique entre deux doctrines opposées : le capitalisme et le communisme. On a vu que ce contexte de bipolarité se reflétait dans les idées des journalistes et dans leur perception de la situation. Leurs versions des faits différaient en effet complètement selon l'idéologie de laquelle ils se réclamaient. En fait, l'effet le plus probant du contexte mondial sur la couverture fut que seuls les journalistes considérés comme sympathiques à l'idéologie communiste par le PCC pouvaient entrer dans le pays. Il est également important de souligner que chez la plupart des journalistes présentés pour cette période, le souci de respecter les normes journalistiques occidentales⁵¹ - exposer les faits de façon juste, précise et équilibrée dans leur travail - est assez peu présent, tel que démontré par certains extraits de leurs écrits. En effet, ces extraits témoignent de certains doutes qu'ont éprouvé Han, Strong et Snow sur l'efficacité du plan quinquennal, et ce, en opposition avec ce qu'ils en ont dit dans leur couverture du GBA.

Le cas des événements de TAM, en pleine fin de la guerre froide, montre également que le contexte mondial a participé à façonner la production d'information des journalistes témoins du mouvement populaire. En effet, le démantèlement de plusieurs pays socialistes ainsi que la naissance de mouvements populaires réclamant plus de démocratie a opéré comme un filtre, ou comme un cadre de référence, à travers lequel les journalistes perçurent et interprétèrent les événements. Des experts ont relevé que l'optimisme régnant dans le monde au printemps 1989 avait affecté la neutralité de certains et avait donné lieu à certains reportages tendancieux en faveur des étudiants. Or, il a été également souligné qu'il était difficile pour les journalistes de refléter les différents points de vue sur les événements en raison de l'inaccessibilité et du silence des autorités chinoises. En outre, malgré les possibles dérapages et le manque de neutralité qu'on constate parfois dans leur couverture, les journalistes étudiés pour cette période ont malgré tout informé leur public des événements qui se produisaient en Chine - à travers la lentille de leurs perceptions. Ce n'était pas le cas lors de la première période. Rappelons en effet que l'existence de la famine du GBA n'avait pas été rapportée par les quatre journalistes ayant été dans le pays entre 1958 et 1962, même si certains d'entre eux avaient des doutes raisonnables quant à son existence.

⁵¹ Pour un rappel de ces normes, voir la note de bas de page numéro 6.

Dans le troisième cas, le contexte de mondialisation a également affecté le cours des événements et les cadres conceptuels utilisés par les journalistes afin de rapporter ces événements aux lecteurs. Or, cet effet semble moins direct que lors des deux cas précédents. Il s'exerça tout d'abord sur l'impact de la maladie. La rapidité avec laquelle le SRAS se répandit aux quatre coins de la planète fut directement attribuable à l'augmentation des flux de personnes. Cet impact provoqua quant à lui une demande mondiale pressante d'information sur la situation interne en Chine ainsi qu'une immense pression internationale sur les autorités chinoises. La conception présente dans les écrits analysés, et répétée par maints autres acteurs internationaux voulant que la Chine, participante importante au système mondial, devait faire preuve de responsabilité et collaborer avec les autorités de l'OMS afin de contrôler la maladie, participa peut-être au changement d'attitude des autorités chinoises. Ainsi, après la conférence de presse du 20 avril, le niveau de collaboration du gouvernement avec l'OMS devint très élevé et l'information disponible devint crédible, ce qui facilita la production d'information pour les journalistes. En bref, ce contexte de mondialisation affecta autant le regard des journalistes que celui des différents acteurs internationaux et celui des autorités chinoises.

Les différents contextes mondiaux en matière de technologie de l'information ont également affecté la production d'information. Dans le premier cas, les moyens de communication rudimentaires ont limité la circulation d'information, tandis que lors des deuxième et troisième cas, l'évolution de ces moyens vers la télévision en direct et les communications électroniques ont défini une autre façon d'informer et ont permis une diffusion beaucoup plus efficace et rapide des nouvelles. Le contexte mondial permet donc d'expliquer, en partie, et de différentes façons, comment s'est construite la production d'information des journalistes étudiés à travers les trois cas.

La deuxième supposition de ce mémoire était que le contexte national était aussi un élément permettant d'expliquer cette production. Lors du premier cas, le contexte de contrôle absolu tant du peuple que des journalistes par le PCC a contribué à construire cette production d'information. En effet, chacun des déplacements était surveillé, planifié, et dans certains cas, les textes étaient révisés par le département de la Propagande. Il a été expliqué que l'unité du peuple et du Parti derrière Mao était cruciale et que personne n'était autorisé à critiquer ou à donner une opinion divergente de celle promue par Mao, tel que démontré par l'exemple du général Peng au Plénum de Lushan. Ceci s'est clairement démontré dans la couverture des étrangers. Ainsi, le

PCC ne détenait pas seulement le monopole sur l'information parue dans les rapports gouvernementaux officiels démentant la famine, il parvenait également à établir son contrôle sur les reportages des rares journalistes occidentaux autorisés à se rendre dans le pays.

Dans le deuxième cas, cette variable a également participé à la production d'information. En effet, le contexte de contradiction entre ouverture et tradition dans les politiques chinoises fut important dans la définition des conditions de travail et des perceptions des journalistes étrangers. En effet, le contrôle exercé par les autorités sur ces derniers, parfois très fort, parfois relâché, faisait en sorte que les journalistes ne connaissent pas les limites à leur liberté tolérées par les autorités. Ceux-ci ont généralement su exploiter ces fenêtres de liberté afin d'exposer leur lecture de la situation au public occidental. Également, lors de ce deuxième cas, contrairement au cas précédent, le gouvernement chinois n'intervenait pas dans le choix des personnes envoyées en Chine par les médias occidentaux. Ces journalistes bénéficiaient donc d'une liberté de mouvement et de parole beaucoup plus grande relativement à celle, quasi-inexistante, accordée aux journalistes lors du GBA.

Quant au troisième cas, malgré l'ouverture temporaire consentie par les autorités chinoises, provoquée en grande partie par la participation croissante du pays à la mondialisation, les réflexes premiers de l'administration chinoise en situation de crise sont restés assez similaires à ceux décrits lors des deux autres périodes de crise étudiées : secret, censure de l'information. Ceci est dû en partie au niveau de fragmentation élevé de l'État, tributaire des luttes de pouvoir internes entre les générations de dirigeants ou encore par la division entre l'armée et l'État. Autre aspect de cette fragmentation, l'État chinois se trouvait alors à cheval entre une économie de marché moderne et une vision très traditionnelle de la politique. Ce système hybride a influencé la production d'information des journalistes étrangers en limitant considérablement l'information disponible au début de la crise. Or, les menaces à l'intégration économique chinoise engendrées par les craintes mondiales a rendu la divulgation d'information nécessaire par les autorités, malgré leur réflexe initial de secret. En effet, la légitimité du PCC résidait en grande partie dans sa capacité à livrer une forte croissance économique, permise par l'intensification des échanges commerciaux avec l'étranger. On peut également présumer qu'un désir de légitimité internationale plus grand de la part des dirigeants existait lors de la troisième période. Cette dynamique donnait ainsi un poids aux pressions internationales exercées sur Pékin pour un

contrôle efficace de l'épidémie. En somme, la prise en compte du contexte national dans l'explication de la production de l'information pour les trois périodes est essentielle.

La troisième supposition de ce mémoire était que les structures cognitives des journalistes constituent également une variable servant à expliquer comment la production d'information était construite. Chaque chapitre a conséquemment présenté l'éducation, le passé, les expériences, l'idéologie, la conception du métier de journaliste, les valeurs de chaque personne étudiée et leurs perceptions de leur expérience en Chine, selon les renseignements disponibles. L'intersubjectivité existant entre les journalistes lors de chaque cas a également été décrite.

Pour le premier cas, il a été déterminé que des cinq personnes étudiées, quatre avaient des sympathies plus ou moins fortes pour la cause communiste ou pour le gouvernement de Mao, leur provenant de leurs expériences passées. Ces quatre personnes ont occulté ou nié l'existence de la famine dans leurs écrits, tandis que la personne la plus critique du communisme, Alsop, a quant à lui été le principal dénonciateur des conséquences du GBA de Mao sur le pays. Les quatre journalistes ayant été en Chine avaient donc une conception de leur métier se rapprochant de celle promue par le PCC : les journalistes doivent être au service de la cause révolutionnaire. Les normes journalistiques occidentales rentraient donc beaucoup moins en compte dans leur conception du métier, et ce, particulièrement dans le cas de Han Suyin, qui n'avait pas de formation journalistique. Quant à Alsop, journaliste renommé basé dans la capitale américaine - à l'extrême opposé du spectre idéologique-, son rôle fut tout autre. Engagé dans une guerre de mots avec ceux qui faisaient l'apologie des politiques de Mao, ses articles incisifs attaquaient le régime et tentaient d'exposer la gravité de la famine en se basant sur les témoignages des réfugiés chinois. On peut affirmer que son discours, s'opposant violemment à celui des autres journalistes, prend racine dans un tout autre contexte, celui des États-Unis lors de la guerre froide et des campagnes anti-communistes.

Dans le deuxième cas, on constate que les journalistes ne se définissent plus tellement en fonction des idéologies de la Guerre froide. C'est plutôt le contexte international de mouvements populaires pro-démocratiques qui a clairement influencé certains journalistes, comme Kristof, sympathiques à la cause des étudiants. Si l'on compare avec la plupart des journalistes de la première période, ces personnes démontrent quand même un plus grand souci d'être neutre, de rapporter les faits, de garder une certaine distance par rapport au sujet, bien que plusieurs aient parfois échoué. Les tons les plus incisifs et les plus critiques provinrent des deux journalistes

s'étant probablement les plus impliqués personnellement dans leur environnement chinois et probablement ceux connaissant mieux le pays : Wong et Kristof. Leur désillusion profonde et leur indignation envers les agissements des autorités la nuit du 4 juin est tangible dans leurs écrits. Mais il faut rappeler que la faction conservatrice du PCC, par son absence de communication avec les journalistes étrangers, ne facilitait pas la tâche à celui qui désirait faire une couverture équilibrée entre les différents points de vue.

Malgré ces différences dans la couverture, les cinq personnes avaient reçu une formation journalistique et possédaient toutes une connaissance préalable du pays, quoiqu'à différents niveaux. Contrairement à certains journalistes étudiés au chapitre précédent, ces personnes ont pu entrer dans le pays sans égard à leur idéologie pour y exercer leur métier. Ils ont pu travailler de façon assez libre sans que les officiels les soumettent à des voyages organisés et à un message unique. Il a d'ailleurs été noté que ceux-ci avaient des perceptions beaucoup moins favorables du gouvernement chinois et possédaient une indépendance d'opinion par rapport à la version unique des événements proposée par le parti.

Dans le troisième cas, on constate que les journalistes en général ont aussi une bonne connaissance de base de la Chine, expliquée par un contexte plus permissif envers les étrangers. En effet, les cinq journalistes ont raconté avoir travaillé dans des conditions relativement ouvertes, sans trop de contraintes, même si, comme l'a dit Bobin, « *Big Brother is still watching us, even though he seems to be softer on the surface* ». Il était donc relativement facile pour un journaliste étranger de se déplacer dans le pays, de parler aux gens, d'avoir des contacts avec le peuple et avec certaines élites. Le contexte d'ouverture et plus la grande facilité du travail a donc permis, dans la plupart des cas, d'avoir des journalistes assez bien informés, sophistiqués puisqu'ayant accès à plus de contenu, ayant une bonne connaissance du pays et des contacts représentant des sources d'information alternatives. Or, malgré l'ouverture relative, les journalistes sont néanmoins très conscients d'être surveillés et de travailler dans un pays où l'information ne circule pas librement. La censure directe des textes ne les affecte pas directement - du moins beaucoup moins que les journalistes chinois - et ils ont tout de même pu sortir en reportage, sans le permis requis, en évitant tout incident avec les autorités. En somme, la variable structures cognitives permet elle aussi de mieux comprendre la production d'information des journalistes lors des trois périodes.

Chaque chapitre a démontré que, tel qu'exprimé dans l'hypothèse, la production d'information est en effet le produit d'une époque, d'un contexte national précis et d'un individu. On peut également conclure que la majorité des journalistes présents en Chine et n'ayant pas été sélectionnés par le PCC pour leur idéologie sont en général respectueux des normes et conventions journalistiques constituant leur formation. Par contre, il a été démontré qu'à l'intérieur de mêmes contextes, différents individus produisaient des couvertures différentes des événements. Ceci démontre la capacité explicative de la variable structures cognitives dans ce travail. La comparaison de trois cas a permis de démontrer comment différents contextes expliquent eux aussi différentes productions d'information.

En définitive, en plus de confirmer l'hypothèse, la recherche a démontré qu'à travers les époques, les dynamiques mondiales et les changements dans le contexte du pays, la production d'information en Chine pour les journalistes étrangers demeure sujette à des limites fixées par les autorités chinoises. Effectivement, dans tous les aspects explorés dans le cadre de cette recherche, une constante demeure : le gouvernement chinois continue à vouloir contrôler l'information publiée à son propos en Chine et à l'étranger et continue à déployer plusieurs moyens pour y arriver, malgré les contraintes et les pressions internationales de plus en plus importantes. De plus, on ne peut toujours pas aborder ouvertement le sujet du GBA et des événements de TAM aujourd'hui. Ceci démontre donc que malgré l'ouverture et la modernité étincelante de la Chine en 2008, les réflexes léninistes demeurent bien vivants.

En conclusion, on peut mentionner quelques pistes de recherches complémentaires pouvant être entreprises dans le futur afin de mieux comprendre le travail journalistique en Chine. Par exemple, il pourrait être intéressant de comparer la production d'information des journalistes étrangers à celle des journalistes chinois pour les trois périodes. En présentant les perspectives des journalistes locaux et internationaux, cette éventuelle recherche permettrait ainsi de mieux comprendre le rôle précis des contextes nationaux et celui des structures cognitives sur la production d'information. Un tel travail mettrait également en lumière le travail des journalistes locaux, pour qui les règles du gouvernement chinois et les normes du métier sont complètement différentes.

Une autre piste de recherche pertinente pour le futur serait de comparer la production d'information des mêmes journalistes lors de crises survenues dans d'autres pays. Ceci permettrait de mieux saisir le rôle du contexte national et de vérifier si, dans des contextes

différents, la variable « structures cognitives » est toujours utile pour expliquer la production d'information. Il serait également envisageable de tester l'hypothèse à l'extérieur d'un moment de crise afin de vérifier si les trois variables utilisées fonctionnent aussi dans des contextes moins extraordinaires. Autre possibilité, il aurait pu être intéressant de s'interroger plus en profondeur sur la spécificité de la couverture de l'information en Chine, en tentant de voir si des normes ou des critères différents s'appliquent à la couverture de la Chine en comparaison avec celle d'autres pays, comme l'URSS/Russie, par exemple. Également, l'effet de chacune des trois variables aurait pu être hiérarchisé, de façon à démontrer que l'une ou l'autre avait un effet plus ou moins important par rapport aux autres.

En outre, ce mémoire de maîtrise aurait pu comporter une analyse de contenu classique, ce qui aurait probablement fort contribué à rendre les résultats plus précis, laissant moins de place à l'interprétation. Or, il est important de rappeler que les sources d'informations étaient inégales pour chaque période étudiée et beaucoup d'éléments manquaient pour bâtir un corpus significatif. Dans une recherche future, il pourrait néanmoins être intéressant de choisir des périodes pour lesquelles les mêmes sources existent et de procéder à une analyse de contenu formelle.

Finalement, dernière limite à mentionner, une variable supplémentaire aurait pu être étudiée, la variable socio-économique, c'est-à-dire le positionnement idéologique des médias pour lesquels travaillaient les journalistes étudiés, ainsi que leurs impératifs financiers. En effet, la ligne éditoriale d'un journal, constituant un cadre idéologique plus ou moins rigide dans lequel le ton du contenu journalistique doit s'intégrer, influence plus ou moins directement le contenu des articles soumis par les journalistes. Bien que l'importance de l'idéologie ait été abordée dans ce travail, la question de l'idéologie des médias aurait pu être traitée de façon plus directe. Aussi, les impératifs financiers des journaux, dont le but premier est généralement d'être profitables (quoique des exceptions existent), influencent également le contenu publié. Cet aspect aurait mérité d'être exploré plus amplement dans le présent mémoire.

Malgré ces limites et d'autres, citées dans la partie méthodologique, l'analyse effectuée ici reste utile pour obtenir une meilleure compréhension du travail journalistique, des conditions de travail en Chine, du rôle des contextes internationaux et nationaux dans la production d'information, ainsi que celui des structures cognitives des journalistes dans leur couverture des événements. L'approche constructiviste s'est également avérée utile tout au long de l'étude dans

la compréhension des mécanismes qui guident la construction de la réalité sociale, et la façon dont celle-ci est retransmise au public à travers les perceptions des journalistes.

BIBLIOGRAPHIE

- Adoni, Hanna et Sherrill Mane. 1984. « Media and the Social Construction of Reality : Toward an Intergration of Theory and Research ». *Communication Research* 11 (no 3) : 323-340.
- Alley, Rewi et Wilfred Burchett. 1974. *La Chine, une autre qualité de vie*. Paris : François Maspero.
- Alsop, Joseph W. 1962. « On China's Descending Spiral ». *The China Quarterly* 11.
- Alsop, Joseph W., avec Adam Platt. 1992. *I've Seen the Best of It : Memoirs*. New York : W.W. Norton & Company.
- Banister, Judith. 1984. « An Analysis of Recent Data on the Population of China ». *Population and Development Review* 10, 2. (Juin) : 241-271.
- Baum, Richard. 1991. *Reform and Reaction in Post-Mao China : The Road to Tiananmen*. London : Routledge.
- Baum, Richard. 1997. « The Road to Tiananmen : Chinese Politics in the 1980s », dans MacFarquhar, Roderick (dir.). *The Politics of China : The Eras of Mao and Deng*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Becker, Jasper. *La grande famine de Mao*. 1998. Paris : Dagorno.
- Béja, Jean-Philippe, Michel Bonnin et Alain Peyraube. 1991. *Le tremblement de terre de Pékin*. Paris : Gallimard.
- Béja, Jean-Philippe. 2004. *À la recherche d'une ombre chinoise : le mouvement pour la démocratie en Chine 1919-2004*. Paris : Seuil.
- Berlin, Michael. 1992. *Turmoil at Tiananmen : A Study of U.S. Press Coverage of the Beijing Spring of 1989*. Joan Shorenstein Barone Center on the Press, Politics and Public Policy, Université Harvard.
- Berger, G. 2000. « Grave New World ? Democratic Journalism Enters the Global Twenty-first Century » *Journalism Studies* 1 (1) : 81-99.
- Berger, Peter et Thomas Luckmann. 1967. *The Social Construction of Reality*. Harmondsworth : Penguin.
- Bernier, Marc-François. 2004. *Éthique et déontologie du journalisme*. Québec : Presses de l'Université de Laval.
- Bernstein, Thomas P. 2006. « Mao Zedong and the Famine of 1959-1960: A Study in Wilfulness » *The China Quarterly* 186 : 421-445.

- Bloodworth, Dennis. 1982. *The Messiah and the Mandarins*. New York : Atheneum.
- Bobin, Frédéric. 2003. « La réticence de Pékin à communiquer handicape l'OMS; Des manifestations internationales annulées en Chine, inquiétude croissante en Asie du Sud-Est ». *Le Monde* (Paris), 2 avril.
- Bobin, Frédéric. 2003. « La pneumonie chinoise, crise exemplaire du siècle ». *Le Monde* (Paris), 8 avril.
- Bobin, Frédéric. 2003. « Le premier ministre chinois admet que l'épidémie est grave. » *Le Monde* (Paris), 16 avril.
- Bobin, Frédéric. 2003. « PÉKIN VILLE FANTÔME ». *Le Monde* (Paris), 28 avril.
- Bobin, Frédéric. 2003. « Mesures drastiques contre l'épidémie de SRAS à Pékin; La capitale chinoise ferme tous les lieux de divertissement. Un premier mort à Taïwan ». *Le Monde* (Paris), 29 avril.
- Bobin, Frédéric. 2003. « Le SRAS n'est pas le Tchernobyl chinois ». *Le Monde* (Paris), 3 juin.
- Braun, Joseph A., Jr. 1990. *Lessons from Tiananmen Square: Recognizing Bias in News Reporting, Social Studies and the Young Learner*. V3 (2) : 3-5.
- Buruma, Ian. 2001. *Bad Elements : Chinese Rebels from Los Angeles to Beijing*. New York: Random House.
- Buus, Stephanie et Eva-Karin Olsson. 2006. « The SARS Crisis: Was Anybody Responsible ? » *Journal of Contingencies and Crisis Management* 14 (2) : 71-81.
- Callahan, William A. 2006. *In Cultural Governance in Pacific Asia*. London : Routledge.
- Chang, Julian. 1997. « The Mechanics of State Propaganda : The People's Republic of China and the Soviet Union in the 1950s », dans Cheek, Timothy et Tony Saich (dir.). *New Perspectives on State Socialism in China*. London : M.E. Sharpe. pp.76- 124.
- Chang, Jung et Jon Halliday. 2006. *Mao : L'histoire inconnue*. Paris : Gallimard.
- Chang, Tsan-Kuo. 1988. « The news and U.S.-China policy: Symbols in newspapers and documents. » *Journalism Quarterly*, 65: 320-327.
- Chang, Tsan-Kuo. 1989. « The Impact of Presidential Statements on Press Editorials Regarding U.S. China Policy, 1950-1984 ». *Communication Research* 14 (4) : 486-509.
- Chang, Won Ho. 1989. *Mass Media In China : The History and the Future*. Iowa City : Iowa State University Press/Ames.

- Chase, Steven et Brian Lagui, 3 avril 2008. « PM won't attend Beijing Olympic curtain raiser ». *Globe & Mail* .
<http://www.theglobeandmail.com/servlet/story/RTGAM.20080403.wharpertibet04/BNStory/International/home> (page consultée le 10 septembre 2008).
- Cheek, Timothy. 1997. *Propaganda and Culture in Mao's China : Deng Tuo and the Intelligentsia*. New York : Oxford University Press.
- Cheek, Timothy et Tony Saich, dir. 1997. *New Perspectives on State Socialism in China*. New York : M.E. Sharpe.
- Chen, Jian. 2001. *Mao's China and the Cold War*. Chapel Hill : University of North Carolina Press. New York : M.E. Sharpe.
- « Chine : le bilan du séisme meurtrier dans le Sichuan ne cesse de s'alourdir ». 12 mai 2008. *Le Monde*. http://www.lemonde.fr/asiе-pacifique/article/2008/05/12/chine-apres-le-seisme-meurtrier-dans-le-sichuan-les-secours-tendent-de-s-organiser_1044028_3216.html (consulté le 10 juillet 2008).
- Coale, Ansley J. 1981. « Population Trends, Population Policy, and Population Studies in China ». *Population and Development Review* 7 (March) : 85-97.
- Cohen, B.C. 1963. *The Press and Foreign Policy*. Princeton, NJ : University Press.
- Comité central du Parti communiste chinois. 1981. *Decisions on Several Historical Issues of the Communist Party of China since the Founding of the Republic*. Beijing: People's Press.
- Dell'Orto, Giovanna. 2002. *Giving Meanings to the World: The first U.S. Correspondents 1838-1859*. Greenwood: Greenwood Publishing Group.
- Derville, Grégory. 2005. *Le pouvoir des médias : Mythes et réalités*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble. p. 44-45.
- Devetak, R. 2005. « Critical Theory » dans S. Burchill *et al.*, *Theories of International Relations*. 3e ed. Basingstoke : Palgrave.
- Dittmer, Lowell 1991. « Review: Tiananmen Reconsidered ». *Pacific Affairs* 64 (4) : 529-535.
- Dockrill, Michael L. et Michael F. Hopkins. 2006. *The Cold War, 1945-1991*. London : Palgrave Macmillan.
- Domes, Jürgen. 1973. *The Internal Politics of China 1949-1972*. London : C. Hurst & Co.
- Domes, Jürgen. 1980. *Socialism in the Chinese Countryside : Rural Societal Policies in the People's Republic of China 1949-1979*. Montréal : McGill-Queen's University Press.

- Esherick, Joseph W. et Jeffrey N. Wasserstrom. 1994. « Acting Out Democracy : Political theater in Modern China », dans Jeffrey N. Wasserstrom et Elizabeth J. Perry, dir. *Popular Protest and Political Culture in Modern China*. Boulder : Westview Press.
- Éthier, Diane. 2004. *Introduction aux relations internationales*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2004.
- Fairbank, John K. *China perceived; images and policies in Chinese-American relations*, 1st ed. New York: Knopf.
- « Family Quarrel ». 14 juillet 1961. *Time Magazine*, New York.
- French, Howard D. 2 Avril 2008. The New York Times. *Protest in Muslim Province in China*. <http://www.nytimes.com/2008/04/02/world/asia/03china.html> (consulté le 10 juillet 2008).
- Friedman, Edward. 1987. « The Flaws and Failures of Mao Zedong's Communist Fundamentalism ». *The Australian Journal of Chinese Affairs* (18) : 147-154.
- Gittings, John. 2003. « Sars claims young victims in Hong Kong: Chinese president ends silence on epidemic ». *The Guardian* (Londres), 15 avril.
- Gittings, John. 2003. « China 'still hiding' many Sars cases ». *The Guardian* (Londres), 17 avril.
- Gittings, John. 2003. « Chinese cover-up creates new sense of insecurity in face of Sars epidemic: Leaders reveal 'grave' situation as public's faith is shattered. » *The Guardian* (Londres), 21 avril.
- Gittings, John. 2003. « 100 more Sars cases in Beijing: Cover-up denounced as capital's total rises to 458 ». *The Guardian* (Londres), 22 avril.
- Gittings, John. 2003. « Spread of Sars: Nervous Shanghai steps up precautions: China: Rush for masks and thermometers in second city ». *The Guardian* (Londres), 25 avril.
- Gittings, John. 2006. *The Changing Face of China: From Mao to Market*. Oxford: Oxford University Press.
- « Globalization » dans Iain McLean et Alistair McMillan. 2003. *Oxford Concise Dictionary of Politics*. Oxford : Oxford University Press.
- Goodman, Robyn S. 1999. « Prestige Press Coverage of US-China Policy During the Cold War's Collapse and Post-Cold War Years ». *Gazette* 61 (5) :391-410.
- Greene, Felix. 1961. *Awakened China : The Country Americans Don't Know*. Westport : Greenwood Press.

- Greene, Felix. 1964. *A Curtain of Ignorance : How the American Public Has Been Misinformed about China*. New York : Doubleday & Company.
- Grunberg, Isabelle et Thomas Risse-Kappen. 1992. « A Time of Reckoning? Theories of International Relations and the End of the Cold War » dans Pierre Allan et Kjell Goldman, dir. *The End of the Cold War : Evaluating Theories of International Relations*. Dordrecht : Martinus Nijhoff : 104-146.
- Hall, Stuart. 1978. *Policing the Crisis: Mugging, the State and Law and Order*. London: Macmillan Press.
- Hall, Stuart. 1982. « The Rediscovery of Ideology : Return of the Repressed in Media Studies ». Dans James Curran et Michael Gurevitch, dir., *Culture, Society and the Media*. London : Arnold, 56-90.
- Hall, Stuart, dir. 1997. *Representation : Cultural Representations and Signifying Practices*. London : Sage.
- Hamilton, John M. 1988. *Edgar Snow : A Biography*. Bloomington : Indiana University Press.
- Han, Suyin. 1980. *Ma maison a deux portes*. Paris : Stock.
- Haski, Pierre. 2002. *Le journal de Ma Yan : La vie quotidienne d'une écolière chinoise*. Paris : J'ai lu.
- Haski, Pierre. 2003. « Hongkong, Épicentre de la pneumopathie ». *Libération* (Paris), 26 mars.
- Haski, Pierre. 2003. « Pneumopathie : État d'alerte en Chine ». *Libération* (Paris), 27 mars.
- Haski, Pierre. 2003. « La Chine commence à lever le voile; Pneumopathie ». *Libération* (Paris), 8 avril.
- Haski, Pierre. 2003. « SRAS : flagrant délit de mensonge à Pékin ». *Libération* (Paris), 10 avril.
- Haski, Pierre. 2003. « Chine : les grands moyens contre le Sras ». *Libération* (Paris), 16 avril.
- Haski, Pierre. 2003. « L'OMS dénonce les zones d'ombre chinoises; Pneumopathie. Alors que le virus a été identifié, les experts estiment qu'il y aurait entre 100 et 200 cas à Pékin ». *Libération* (Paris), 17 avril.
- Haski, Pierre. 2003. « La visite de Raffarin en Chine attise la fièvre du Sras ». *Libération* (Paris), 25 avril.

- Haski, Pierre. 2003. « Chine: une dame de fer contre le Sras ». *Libération* (Paris), 28 avril.
- Haski, Pierre. 2005. *Le sang de la Chine : quand le silence tue*. Paris : Grasset.
- He, B. 2004. « SARS and Freedom of the Press: Has the Chinese Government Learnt a Lesson? » dans J. Wong and Z. Yongnian, dir., *The SARS Epidemic: Challenges to China's Crisis Management*. Singapore : World Scientific Publishing Co. : 181-198.
- « Hu Jia: China's enemy within. » 4 avril 2008. *The Independent*. En ligne. <http://www.independent.co.uk/news/world/asia/hu-jia-chinas-enemy-within-804589.html> (page consultée le 10 juin 2008).
- Hoffman, William. 1981. *Travels of a Newspaperman : From Minneapolis to Moscow*. Minneapolis : Minnesota University Press.
- Huang, Huey-Ing. 1994. *Print Media Coverage of the Beijing Pro-Democracy Movement : A Content Analysis*. Thèse de Doctorat. Département de communication, Florida State University.
- Isaacs, Harold R. 1958. *Scratches on our Minds: American Images of China and India*. New York : John Day.
- Iyengar, Shanto et D. Kinder. 1987. *News that Matters*. Chicago : University of Chicago Press.
- Jia, Qingguo. 2005. « Disrespect and Distrust: the external origins of contemporary Chinese nationalism » *Journal of Contemporary China* 14 (42) : 11-21.
- Jiang, Wenran. 7 avril 2008. *Tibetan unrest, Chinese lens*. En ligne. http://www.opendemocracy.net/article/china/democracy_power/tibetan_unrest_chinese_lens (page consultée le 10 septembre 2008).
- Jucha, Nicolas. 9 avril 2007. « Rencontre avec Eric Meyer, 20 ans de journalisme en Chine ». En ligne. <http://www.toutelachine.com/article.cfm?id=104394> (page consultée en ligne le 6 novembre 2007).
- Katzenstein, Peter J. 1996a. *Cultural Norms and National Security : Police and Military in Post-War Japan*. Ithaca : Cornell University Press.
- Katzenstein, Peter J. 1996b. « Introduction : Alternative Perspectives on National Security », dans Katzenstein, Peter J. (dir.) *The Culture of National Security : Norms and Identity in World Politics*. New York : Columbia University Press. 1-32.
- Katzenstein, Peter, Robert Keohane et Stephen Krasner. 1998. « International Organization and the Study of World Politics », *International Organization*, 52 : 645-685.

- Keohane, Robert O. et Joseph S. Nye. 1977. *Power and Interdependence: World Politics in Transition*. Boston: Little, Brown and Company.
- Knorre H. 1992. « The star called Wormwood : The cause and effect of the Chernobyl catastrophe ». *Public Understanding of Science* 1 (3): 241-249.
- Klotz A. et C. Lynch 1999. « Le constructivisme dans la théorie des relations internationales ». *Critique internationale* 2 : 51-62.
- Kristof, Nicholas et Sheryl WuDunn. 1994. *China Wakes : The Struggle for the Soul of a Rising Power*. New York : Times Books.
- Lawson, T. J. 1998. « Conference Report on Conference on U.S. Media Coverage of China » *National Committee Policy Series* 14. US : National Committee on United States–China Relations.
- Lee, Chin-Chuan (dir.). 1990. *Voices of China : The Interplay of Politics and Journalism*. New York : Guilford Press.
- Leiberthal, Kenneth. 1997. « The Great Leap Forward and the Split in the Yan'an Leadership, 1958-1965 », dans MacFarquhar, Roderick (dir.). *The Politics of China : The Eras of Mao and Deng*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Li, Xigen et Charles St Cyr. 1998. « Human Rights in China : A Pawn of a Political Agenda? A Content Analysis of the *New York Times* (1987-96) ». *Gazette* 60 (6) : 531-547.
- Liang, Jingdong. 2000. *American Foreign Correspondents on Assignment in China : Their Practices and Perspectives*. Thèse de doctorat. Département de communication. University of Utah.
- Liang, Jindong. 2002. *How U.S. Correspondents Discover, Uncover, and Cover China*. New York : The Edwin Mellen Press.
- Liu, Alan P. L. 1966. *The Press and Journals in Communist China*. Defense Documentation Center, Defense Supply Agency. Cambridge : Massachusetts Institute of Technology/U.S. Department of Commerce.
- Lu, Keng. 1994. « Press Control in 'New China' and 'Old China' ». Dans *China's Media, Media's China*. Dir. Chin-Chuan Lee. Boulder : Westview Press. 147-162.
- Lynch, Daniel C. 1999. *After the Propaganda State : Media, Politics, and "Thought Work" in Reformed China*. Stanford : Stanford University Press.
- Ma, Ringo. 2005. « Media, crisis, and SARS: An introduction. » *Asian Journal of Communication* 15 : 241-246.

MacFarquhar, Roderick. 1983. *The Origins of the Cultural Revolution : Vol. 2 The Great Leap Forward 1958-1960*. New York : Columbia University Press.

MacFarquhar, Roderick. 1997. *The Origins of the Cultural Revolution: The Coming of the Cataclysm, 1961-1966*. Oxford : Oxford University Press.

MacFarquhar, Roderick. 2004. *The Politics of China 2nd ed. : The Eras of Mao and Deng*. Cambridge : Cambridge University Press.

MacKinnon, Stephen R. 1992. « The Role of the Chinese and US Media », dans Jeffrey Wasserstrom et Elizabeth Perry, dir. *Popular Protest and Political Culture in Modern China*. Boulder : Westview Press.

Macleod, Alex, Evelyne Dufault et F. Guillaume Dufour (dir.). 2004. *Relations internationales : Théories et concepts*. Montréal : Athéna Éditions.

Malek, Abbas et Krista E. Wiegand. 1997. « News Media and Foreign Policy: An Integrated Review. » Dans *News Media and Foreign Relations: A Multifaceted Perspective*, dir. Abbas Malek. New Jersey: Ablex Publishing Corporation.

Mao, Zedong. 1961. « A Talk with the Editorial Staff of the Shanxi-Suiyuan Daily ». *Selected Works of Mao Zedong Vol. III*. Peking : Foreign Languages Press.

Mao, Tse-tung. 1977. *Selected Works, Vol. 5*. Peking: Foreign Languages Press.

Marx, Karl. 1965. « Le capital ». Dans *Œuvres : Économie I*. Paris : Gallimard, 537-1406.

Massonnet, Philippe. 2003. « L'hypothèse d'une hausse du nombre de morts à Pékin se renforce avec demande de l'OMS d'enquêter à Pékin ». *Agence France Presse* (Paris), 9 avril.

Massonnet, Philippe. 2003. « L'OMS accuse la Chine de minimiser l'épidémie de pneumonie atypique ». *Agence France Presse* (Paris), 16 avril.

Massonnet, Philippe. 2003. « SRAS : le président chinois demande davantage de transparence. » *Agence France Presse* (Paris), 18 avril.

Massonnet, Philippe. 2003. « SRAS : envolée du nombre des cas à Pékin ». *Agence France Presse* (Paris), 20 avril.

Massonnet, Philippe. 2003. « Dans Pékin au ralenti, les rumeurs enflent et les autorités rassurent ». *Agence France Presse* (Paris), 25 avril.

Massonnet, Philippe. 2003. « Les cas de SRAS augmentent en Chine, la quarantaine s'étend ». *Agence France Presse* (Paris), 28 avril.

- Massonnet, Philippe. 2003. « Chez les Chen, contre le SRAS, on vit fenêtres ouvertes ». *Agence France Presse* (Paris), 29 avril.
- Massonnet, Philippe. 2003. « L'épidémie de pneumonie atypique semble sur la voie d'être contenue en Chine ». *Agence France Presse* (Paris), 19 mai.
- Massonnet, Philippe. 2003. « Nouvelles lourdes condamnations à la prison d'opposants chinois ». *Agence France Presse* (Paris), 29 mai.
- Meyer, Éric. 1989. *Pékin Place Tiananmen*. Paris : Actes sud et l'Aire.
- Meyer, Éric. 2005. *Robinson à Pékin : Les tribulations d'un journaliste français en Chine*. Paris : Robert Laffont.
- Mirsky, Jonathan. 2000. *Getting the Story in China : American Reporters Since 1972*. Joan Shorenstein Barone Center on the Press, Politics and Public Policy, Université Harvard.
- Mosher, Steven W. 1990. *China Misperceived : American Illusions and Chinese Reality*. New York : A New Republic.
- McCombs, Maxwell et Donald Shaw. 1972. « The Agenda-Setting Function of Mass-Media », *Public Opinion Quarterly* 36 : 176-187.
- Oksenberg, Michel. 1994. « The American Correspondent in China ». Dans *China's Media, Media's China*. Dir. Chin-Chuan Lee. Boulder : Westview Press. 205-224.
- Peng, Zengjun. 2004. « Representations of China : An Across Time Analysis of Coverage in the *New York Times* and *Los Angeles Times* ». *Asian Journal of Communication* 14 (1) : 53-67.
- Pettnam, Ralph. 2000. *Commonsense Constructivism or the Making of World Affairs*. New York : Sharpe. p. 15.
- Philip, Bruno. 10 juin 2007. « En Chine, trois journalistes licenciés pour avoir publié une publicité saluant les 'courageuses mères' des victimes de Tiananmen ». *Le Monde*. En ligne. http://www.lemonde.fr/cgi-bin/ACHATS/acheter.cgi?offre=ARCHIVES&type_item=ART_ARCH_30J&objet_id=992824 (page consultée le 10 juin 2008).
- Pomfret, John. 2003. « China Agrees to Release Daily Reports on Disease ». *The Washington Post* (Washington), 29 mars.
- Pomfret, John. 2003. « China's Slow Reaction to Fast-Moving Illness; Fearing Loss of Control, Beijing Stonewalled ». *The Washington Post* (Washington), 3 avril.

- Pomfret, John. 2003. « As 10 More Die, Chinese Official Terms SARS 'Grave' Crisis; Premier Says Disease Outbreak Could Affect Nation's Stability ». *The Washington Post* (Washington), 15 avril.
- Pomfret, John. 2003. « China Orders End To SARS Coverup; Officials Begin Belated Campaign Against Disease ». *The Washington Post* (Washington), 19 avril.
- Pomfret, John. 2003. « SARS Coverup Spurs A Shake-Up in Beijing ». *The Washington Post* (Washington), 21 avril.
- Pomfret, John. 2003. « Thousands Flee Beijing, Fearing SARS; Schools Are Closed As Toll in Capital Rises to 35 Dead ». *The Washington Post* (Washington), 24 avril.
- Pomfret, John. 2003. « Rural China Struggling With SARS; Hospitals Unequipped To Handle Infections ». *The Washington Post* (Washington), 25 avril.
- Pomfret, John. 2003. « Outbreak Gave China's Hu an Opening; President Responded to Pressure Inside and Outside Country on SARS ». *The Washington Post* (Washington), 13 mai.
- Pomfret, John. 2006. *Chinese Lessons: Five classmates and the Story of the New China*. New York: Henry Holt and Company.
- Potter, Pitman B. 2001. *The Chinese Legal System, Globalization and Local Legal Culture*. New-York: Routledge.
- Porter, Robin (dir.). 1992. *Reporting the News From China*. London : Royal Institute of International Affairs.
- Raboy, Marc et Bernard Dagenais, dir. 1992. *Media, Crisis and Democracy: Mass Communication and the Disruption of Social Order*. London: Sage Publications.
- «Ragdi indignant over distorted Western coverage on Lhasa riot». 19 mars 2008. *Xinhua*. En ligne. http://news.xinhuanet.com/english/2008-03/19/content_7819208.htm (page consultée le 17 août 2008).
- Robinson, Joan. 1964. « The People's Communes ». Dans *Notes from China*. New York : Monthly Review Press. 26-38.
- « Rogge Says Olympic Games Will Bring More Openness to China ». 1^e juin 2008. *International Herald Tribune*. En ligne. <http://www.iht.com/articles/ap/2008/06/01/sports/EU-/SPT-OLY-China-Rogge.php> (page consultée le 13 juillet 2008).
- Ruggie, John Gerard. 1998. *Constructing the World Polity: Essays on International Institutionalization*. New York: Routledge.

- Salisbury, Harrison E. 1989. *Tiananmen Diary : 13 Days in June*. Boston : Little, Brown.
- Saich, Tony. 2001. *Governance and Politics of China*. New York : Palgrave.
- Said, E. W. 1979. *Orientalism*. New York: Vintage Books.
- Schell, Orville. 1980. *Watch Out for the Foreign Guests : China Encounters the West*. New York : Pantheon Books.
- Schudson, Michael J. 2001. « The objectivity norm in American Journalism ». *Journalism*. Vol. 2 (2) : 149–170.
- Schuker, Daniel J.T. 4 juin 2007. « Nicholas D. Kristof ». *The Harvard Crimson*. <http://www.thecrimson.com/article.aspx?ref=519068> (consulté en ligne le 4 novembre 2007).
- Schutz, Alfred. 1967. *The Phenomenology of the Social World*. Evanston : Northwestern University Press.
- Searle, John. 1995. *The Construction of Social Reality*. New York : The Free Press.
- Sen, Amartya. 1981. *Poverty and Famines : an Essay on Entitlement and Deprivation*. New York : Oxford University Press.
- Shirk, Susan L. 2007. *China, Fragile Superpower : How Chin's Internal Politics Could Derail Its Peaceful Rise*. Oxford : Oxford University Press.
- Simmie, Scott et Bob Nixon. 1989. *Tiananmen Square*. Seattle : University of Washington.
- Smouts, Marie-Claude, Dario Battistella et Pascal Vennesson. 2006. *Dictionnaire des relations internationales*. Paris : Dalloz.
- Snow, Edgar. 1962 et 1970. *The Other Side of the River : Red China Today*. New York : Random House.
- Strong, Anna Louise. 1964. *The Rise of the Chinese People's Communes - And Six Years After*. Pékin : New World Press.
- Strong, Tracy B. et Helene Keyssar. 1983. *Right in Her Soul : The Life of Anna Louise Strong*. New York : Random House.
- Tan W. J., Enderwick P. 2006. « Managing threats in the global era: the impact and response to SARS ». *Thunderbird International Business Review* 48 (4) : 515-537.
- Taylor Jackson, Pamela et James Ronald Stanfield. 2004. « The Role of the Press in a Democracy: Heterodox Economics and the Propaganda Model ». *Journal of Economic Issues* 38, 2 (Juin) : 179-200.

Teiwes, Frederick C. et Warren Sun. 1999. *China's Road to Disaster : Mao, Central Politicians and Provincial Leaders in the Unfolding of the Great Leap Forward 1955-1959*. New York : M.E. Sharpe.

The Crisis of Our Time. Juin 2005. *Guernica*.

http://www.guernicamag.com/interviews/72/the_crisis_of_our_times/ (consulté en ligne le 2 novembre 2007).

Thomas, Bernard S. 1996. *Season of High Adventure : Edgar Snow in China*. Berkeley : University of California Press.

Tibet unrest spreads beyond Lhasa. 17 mars 2008. BBC.

<http://news.bbc.co.uk/2/hi/asia-pacific/7299597.stm> (consulté le 10 juillet 2008).

TIMELINE: Olympic torch protests around the world. 28 avril 2008. Reuters.

<http://www.reuters.com/article/topNews/idUSSP17070920080428> (consulté le 14 juillet 2008).

Toy, Mary-Anne. 1e avril 2008. « Western bias and Chinese hypocrisy ». *The Jakarta Post*.

<http://www.asiamedia.ucla.edu/article.asp?parentid=89773> (consulté le 7 août 2008).

Tuchman, Gaye. 1978. *Making News: A Study in the Construction of Reality*. New York: Free Press.

Unesco House. 21 janvier 1974. *Collective Consultation on Codes of Ethics for the Mass Media*.

www.unescodoc.unesco.org/images/0000/000063/006361EB.pdf (consulté le 19 septembre 2008).

Unger, Jonathan, dir. 1991. *The Pro-Democracy Protests in China : Reports from the Provinces*. Armonk : M.E. Sharpe.

Venable, Sondra. 2001. *Harrison Salisbury Papers 1927-1999 : Finding Aid*. Columbia University, Rare Book & Manuscript Library.

<http://www.columbia.edu/cu/libraries/indiv/rare/guides/Salisbury/> (consulté le 3 juin 2007).

Wang Fei-lin. 2003. « Special Issue on SARS in China » *Chinese Law and Government* 36 (6) : 3-94

Wang, Hongying. 2003. « National Image Building and Chinese Foreign Policy.» *China : An International Journal* 1,1 (Mars) : 46-72.

Wasburn, Philo C. 2002. *The Social Construction of International News : We're Talking about Them, They're Talking About Us*. Westport : Praeger.

- Wei, Li et Dennis Tao Yang. 2005. «The Great Leap Forward : Anatomy of a Central Planning Disaster». *Journal of Political Economy* vol. 113 no 4. 840-877.
- Wendt, Alexander. 1995. « Anarchy Is What States Make of It : The Social Construction of Power Politics », *International Organization*, vol. 46, no 2, p.391-425.
- White, Patrick. 1997. *Le Village CNN: La crise des agences de presse*. Montréal: PUM.
- Wong, Jan. 1997. *Red China Blues : My Long March From Mao to Now*. Toronto : Random House.
- Yan, Wenjie. 1998. « A Structural Analysis of the Changing Image of China in the *New York Times* from 1949 through 1988 ». *Quality & Quantity* 32 : 47-62.
- Yang, Dali L. 1997. « Surviving the Great Leap Famine : The Struggle over Rural Policy, 1958-1962 », dans Cheek, Timothy et Tony Saich (dir.). *New Perspectives on State Socialism in China*. London : M.E. Sharpe.
- Zhao, Dingxin. 2001. *The Power of Tiananmen: State-society Relations and the 1989 Beijing Student Movement*. Chicago: University of Chicago Press.
- Zhao, Yuezhi. 1989. *Media, Market and Democracy in China : Between the Party Line and the Bottom Line*. Urbana : University of Illinois Press.
- Zhao, Yuezhi. 22 avril 2008. « Beware the Hidden Agendas of Media Censorship in China ». *Asia Pacific Bulletin*, Asia Pacific Foundation of Canada.
www.asiapacificbusiness.ca/apbn/pdfs/bulletin295.pdf (consulté en ligne le 13 juin 2008).
- Zhang, Yongjin. 1998. *China in International Society Since 1949 : Alienation and Beyond*. New York : St. Martin's Press.
- Zheng, Y. et L.F. Lye. 2004. « SARS and China's Political System » dans John Wong et Yongnian Zheng dir. *The SARS Epidemic : Challenges to China's Crisis Management*. River Edge : World Scientific Publishing.
- Zou Keyuan. 2004. « SARS and the Rule of Law in China », dans John Wong et Yongnian Zheng dir. *The SARS Epidemic : Challenges to China's Crisis Management*. River Edge : World Scientific Publishing.
- Zunes, Stephen, Lester R. Kurst et Sarah Beth Asher, dir. 1999. *Nonviolent Social Movements, A Geographical Perspective*. Oxford, Blackwell.

ANNEXE 1 : QUESTIONNAIRE SOUMIS AUX JOURNALISTES

Introduction au questionnaire

Bonjour, je m'appelle Ariane Pelé, étudiante à la maîtrise en Science politique à l'Université de Montréal, sous la co-direction du Professeur David Ownby, Directeur du Centre d'étude d'Asie de l'Est et du Professeur Dominique Caouette.

Le titre de ma recherche est : « *Journalistes en Chine : l'évolution des normes guidant la production d'information des correspondants de la presse occidentale à travers trois crises internes* ».

Ce projet de recherche vise à mieux comprendre l'impact de divers facteurs sur le travail des correspondants de la presse écrite occidentale lors de trois épisodes de crise interne en Chine : le Grand bond en avant (1958-1962), les événements de la place Tiananmen de 1989 et l'épidémie du SRAS en 2002-2003. Les facteurs étudiés sont les contextes politique, social, économique chinois et leur évolution, le rapport des correspondants étrangers avec le gouvernement et les autorités nationales, la culture et l'identité du journaliste, sa conception du travail et les règles encadrant la pratique de son métier.

Votre participation à cette recherche consisterait à répondre à un questionnaire concernant votre travail de correspondant étranger en Chine pendant l'épidémie du SRAS en 2002-2003, les conditions dans lesquelles vous travailliez et les normes guidant la pratique de votre métier.

En participant à cette recherche, vous pourrez contribuer à l'avancement des connaissances sur le travail de correspondant étranger en Chine et sur les conditions de production de l'information dans ce pays.

Les renseignements que vous fournirez seront utilisés dans une analyse de contenu des écrits de quinze journalistes étrangers en Chine (cinq pour chaque période étudiée). Toute information transmise sera susceptible d'être publiée dans la recherche.

Votre participation est entièrement volontaire. Vous êtes libre de vous retirer en tout temps par avis écrit, sans préjudice et sans devoir justifier votre décision. Si vous vous retirez de la recherche, les renseignements qui auront été recueillis au moment de votre retrait seront détruits. Pour ce faire, vous pouvez me rejoindre à l'adresse de courriel suivante : [information retirée / information withdrawn]

Si vous avez des questions sur les informations ci-dessus, sur la recherche, sur le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de cette recherche, ou concernant votre éventuelle participation à cette recherche, n'hésitez pas à me contacter à l'adresse de courriel ci-dessus.

Acceptez-vous de participer à cette recherche en répondant aux questions ci-dessous?

Oui, j'accepte

Non, je refuse

Si vous consentez à prendre part à cette recherche, veuillez remplir le questionnaire ci-joint et me le renvoyer **avant le 30 juin 2007**.

Afin d'assurer la bonne réception du questionnaire rempli, prière de renvoyer le questionnaire à l'adresse de courriel mentionnée plus haut en mettant le professeur David Ownby en copie du message : [information retirée / information withdrawn]

Je vous remercie chaleureusement de votre participation.

Ariane Pelé

Questionnaire journalistes

Veillez répondre dans les endroits prévus à cet effet. Une fois que vous aurez terminé, veuillez sauvegarder le questionnaire complété.

Veillez noter qu'en tout temps pendant le questionnaire, si vous avez des remarques, des commentaires ou des clarifications à apporter (par exemple, si les questions ne correspondent pas tout à fait à votre situation), des espaces supplémentaires sont prévus à cet effet.

Vous pouvez prendre l'espace que vous désirez pour répondre aux questions à développement ou pour ajouter des commentaires. J'espère que vous répondrez à toutes les questions, mais vous pouvez omettre les questions auxquelles vous ne désirez pas répondre.

Partie 1 : Questions préalables

1) Date de début de votre affectation/travail de correspondant étranger en Chine :

(/)
(mois/année)

2) Date de fin de l'affectation (si applicable) :

(/)
(mois/année)

3) Pendant la pratique de votre métier en Chine, les autorités chinoises vous ont-elles déjà fait part de consignes, de règles ou de lois encadrant la pratique de votre métier dans le pays ?

Oui ()

Non () *Si non, veuillez passer à la Question 3b*

3a) Si oui, cela a-t-il été fait dès le début de votre affectation ?

Oui () *Si oui, veuillez passer à la partie 2*

Non ()

3b) Si non, veuillez expliquer en quelles circonstances.

Commentaires :

Partie 2 : Relations aux autorités chinoises entre novembre 2002 et le 4 avril 2003

À partir de novembre 2002, des médias de la province du Guangdong, de Hong Kong puis des médias de l'étranger ont commencé à publier des articles selon lesquels une grippe particulièrement virulente faisait des victimes à Foshan, au Guangdong. Puis, la presse chinoise a subitement cessé de publier des articles à ce sujet, pendant que la presse étrangère et la presse hongkongaise suivaient et relataient la progression de l'épidémie. À l'intérieur du territoire chinois (sauf à Hong Kong), l'épidémie du SRAS n'a été avouée par les autorités chinoises et par la presse du pays qu'à partir du 20 avril 2003.

4) Avant novembre 2002, connaissiez-vous la ou les personne(s) responsable(s) de l'émission de votre visa de journaliste et de votre carte de presse au bureau des journalistes étrangers (Ministère des Affaires étrangères) ?

- Je la ou les connaissais bien ou assez bien ()
 Je la ou les connaissais peu ou très peu ()
 Je ne la ou les connaissais pas () *Veillez passer à la question 5*

4a) Comment décririez-vous vos relations avec cette ou ces personne(s) avant novembre 2002 ?

5) Afin d'obtenir le visa de journaliste ainsi que la carte de presse que vous déteniez entre novembre 2002 et avril 2003, qui a effectué les formalités auprès des autorités chinoises ?

- Moi-même ()
 Le média pour lequel je travaille ()
 Autre réponse () *Prière de spécifier :*

6) De novembre 2002 à avril 2003, avez-vous été contacté par des fonctionnaires du bureau des journalistes étrangers?

- Oui ()
 Non () *Si non, veuillez passer à la question 7*

6a) Combien de fois avez-vous été contacté par ceux-ci ?

- J'ai été contacté une fois ()
 J'ai été contacté entre 2 et 4 fois ()
 J'ai été contacté 5 fois ou plus ()
 Je ne me souviens plus ()

6b) Pourriez-vous spécifier à quel(s) sujet(s) vous avez été contacté par ceux-ci ?

6c) Comment décririez-vous vos relations avec cette ou ces personne(s) lors de cette période (de novembre 2002 à avril 2003) ?

Oui ()
 Non () *Si non, veuillez passer à la question 10*

9a) Si oui, cette/ces personne(s) avai(en)t-elle(s) été engagée(s) par vous-même ou étai(en)t-elle(s) fournie(s) par les autorités ?

Engagée(s) par vous-même ()
 Fournie(s) par les autorités ()
 Autre réponse () *Veuillez spécifier :*

10) Entre novembre 2002 et avril 2003, aviez-vous des assistants chinois ?

Oui ()
 Non () *Si non, veuillez passer à la Partie 3*

10a) Si oui, quel était leur rôle dans votre bureau?
Cochez toutes les réponses possibles.

Revue de presse et traduction d'articles de la presse chinoise ()
 Revue et traduction d'articles et de forums de discussions sur les sites web chinois ()
 Relation avec les autorités chinoises ()
 Traduction lors d'entrevues ()
 Organisation et préparation des reportages ()
 Accompagnement lors des reportages ()
 Recherche d'information et de thèmes d'articles ()
 Relations avec les sources chinoises ()
 Tâches cléricales diverses ()
 Autres tâches ()
Prière de spécifier :

Partie 3 : Formation, éducation, perception du rôle du journaliste

Cette partie du questionnaire consiste à répondre à des questions à développement. Ces questions visent à comprendre quelles normes¹ déterminent la manière dont vous exercez votre métier, c'est-à-dire quelles valeurs, apprentissages et expériences façonnent votre conception du travail journalistique.

¹ Le concept de *norme* est utilisé afin de « décrire les attentes collectives quant au comportement approprié des acteurs ayant une identité donnée » (Katzenstein, Peter J. 1996. «Introduction : Alternative Perspectives on National Security», dans Katzenstein, Peter J. (dir.) *The Culture of National Security : Norms and Identity in World Politics*. New York : Columbia University Press).

11) Pourriez-vous décrire en quelques lignes le milieu duquel vous venez? (ex. : Type de famille et type d'environnement dans lequel vous avez grandi, éducation, expériences antérieures, pays de résidence antérieurs, etc.)

12) Pourriez-vous décrire brièvement quelles ont été les études, les expériences ou les circonstances qui vous ont menées à être correspondant étranger en Chine?

13) Pourriez-vous décrire votre connaissance générale et/ou votre expérience de la Chine avant votre arrivée dans ce pays en tant que journaliste?

14) Selon vous, quel rôle jouez-vous ou avez-vous joué en tant que correspondant étranger en Chine ?

15) Quelles sont les valeurs et les principes qui vous semblent les plus importants dans la pratique de votre métier ?

Partie 4 : Renseignements supplémentaires

16) Nom :

17) Date et lieu de naissance :

18) Adresse de votre bureau en Chine (*vous pouvez indiquer la ville et la rue seulement*) :

Commentaires supplémentaires :

Je vous remercie chaleureusement de votre participation à cette recherche.

Je suis à votre disposition si vous avez des questions, des remarques ou des demandes à me faire :

[information retirée / information
withdrawn]

Rappel : Veuillez noter que ce questionnaire rempli devrait être retourné **au plus tard le 30 juin 2007**. Prière de mettre le Professeur David Ownby en copie du message de retour :

[information retirée / information withdrawn]